

Robert BRASILLACH

LES SEPT COULEURS

Tous ceux qui ont réfléchi à la technique du roman ont noté l'extrême liberté du genre, et sa facilité à admettre toutes les formes. On a tenu pour des romans, au cours des siècles, des récits, (les fragments de journaux intimes, des ensembles de lettres, des poèmes. des constructions purement idéologiques comme *Séraphita* et *Louis Lambert*, des dialogues comme ceux qui furent à la mode avant la guerre. Un monologue intérieur surréaliste est peut-être un roman, et une suite de documents mis bout à bout (ainsi qu'on l'a fait par exemple pour la mort de Tolstoï) peut passer pour une autre forme de cet art. Dans la plupart des romans d'ailleurs, récit, dialogue (même le dialogue transposé), essai ou maximes, documents, lettres. pages de journal, monologue intérieur, se mêlent en une même oeuvre, et les prospectus de César Birotteau, les lettres de Mme de Merteuil, le discours d'Ulysse, font partie intégrante du genre romanesque. Il a paru que Von pouvait essayer au moins une fois de présenter ces divers éléments non plus confondus, mais dissociés autant qu'il se peut, et que chacune de ces formes pouvait mieux convenir qu'une autre pour décrire un épisode particulier, au cours du temps qui fuit.

R. B.

I - RÉCIT

*Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage ;
Il s'appelait Sévère...*
CORNEILLE, *Polyeucte* (acte I, scène III)

I

LA LICENCE AU BOIS DE BOULOGNE

Il est à peine huit heures, il fait déjà chaud sur le lac arrondi du Bois. Catherine regarde ramer son compagnon, qui pique, un peu de travers, sur l'île. Pas encore beaucoup de monde autour d'eux. D'une barque qu'ils croisent, deux jeunes gens lèvent leurs rames pour saluer, Patrice leur répond.

- Noble coutume, déclare-t-il, que de passer sa licence au Bois. Vous êtes gentille de m'avoir accompagné.

Elle rit un peu embarrassée pourtant, un peu honteuse d'elle-même. Sans doute est-ce la première fois qu'elle ne dit pas la vérité à ses parents. Elle n'a pas eu la peine de mentir, car on ne lui demande jamais rien, mais il est bien vrai qu'elle est partie ce matin, vers sept heures, comme si elle allait passer sa licence, et l'oral ne commence que cet après-midi, et elle est là, au Bois, avec un garçon qu'elle connaît bien peu. C'est une relation d'examens : au bachot de première, elle lui a glissé quelques citations, et il lui a corrigé quelques contresens; en philosophie, l'année suivante, il l'a empêchée de confondre les règles de la morale provisoire de Descartes et les impératifs de Kant, mais, par contre, elle l'a dissuadé d'employer la machine, d'Atwood pour mesurer la dilatation des corps sous l'effet de la chaleur. Puis elle a vécu un an en Angleterre. Elle ne l'a pas revu jusqu'à la semaine dernière où les hasards de l'ordre alphabétique les ont encore assis l'un près de l'autre, et où il l'a aidée, sans contrepartie cette fois, à se débrouiller au milieu de quelques phrases particulièrement concises de Thucydide. Elle a accepté de venir au Bois ce matin avec lui.

- C'est mieux au mois de mars, décide-t-il. Vous auriez dû venir. Mais vous n'avez pas passé de certificat, en mars? Ni l'an dernier.
- Non, c'est le premier.
- Et vous commencez par le grec
- Je serai débarrassée.
- Drôle d'idée. Il est vrai que moi, je finis par le grec. En mars, j'ai passé philologie. Je suis venu tu moins sept matins au Bois.
- C'est un vœu?
- Non. J'ai des camarades qui sont internes à Louis-le-Grand. C'est une vieille habitude. Au moment des licences, en mars en particulier, ils déclarent au surveillant général qu'ils vont passer un examen. On ne vérifie jamais. On leur donne un petit déjeuner composé d'omelette et de confitures, et on leur ouvre les portes à sept heures et quart. Ils vont faire du canot au Bois. Les deux que vous avez vus tout à l'heure appartiennent à cette race de candidats. En juin pourtant, ils sont plus rares, parce qu'ils ont vraiment des examens.

Il se tut. Les grandes masses d'arbres de l'île se détachaient sur un ciel déjà éclatant, toutes riantes de jeunes oiseaux. Catherine était assise devant lui, dans la grosse barque à fond plat. Elle n'avait pas de chapeau, et ses cheveux bruns étaient coupés à peu près comme ceux d'un garçon. Une mèche barrait son front, qu'elle rejetait en arrière de temps à autre. Elle portait une robe unie et droite, qui découvrait ses genoux. Elle levait vers lui de grands yeux marrons, de grosses joues roses un rond enfantin

- On aborderait, bien, reprit-il, mais c'est très difficile ici. Là-bas, il y a un coin. Je crois que c'est interdit d'ailleurs. Il faudra faire attention de ne pas glisser.
- Nous pouvons rester là. Ce n'est pas la peine d'aborder.
Il la regarda avec un certain mépris :
- Vous n'aimez pas les îles, alors ?
- Mais si.
- Non, vous ne devez pas les aimer. Moi, je ne peux pas voir une île sans avoir envie d'y aborder.

Elle rit, secoua sa mèche, ouvrit la bouche pour parler, pour raconter en désordre sa vie avec ses frères et ses soeurs, le baquet de bois qui était son île quand elle avait six ans, les querelles de Peaux-Rouges. Mais comprendrait-il, ce garçon insolent et inconnu qui ramait devant elle, en faisant bien attention de ne pas déranger son petit col dur haut d'un demi-centimètre, et son étonnante cravate en batik imprimé, jaune et rose?

- Quel âge avez-vous demanda-t-elle seulement.

- Vingt ans. Et vous ?
- Dix-huit.

Voici deux ans que Patrice est à Paris, pour y préparer une hâtive licence qui sera sans doute terminée cet après-midi. Il pense qu'à l'automne il aura son service militaire à accomplir, puis de plus graves décisions, sans doute, à prendre. Mais ces deux années ont été les bienvenues. S'il en était besoin, il pourrait expliquer à cette petite fille assise devant lui comment il a vécu, lui, fils unique, lui, orphelin depuis l'âge de quinze ans, avec ce peu d'argent que lui consacre un oncle négligent et sympathique. Serait-elle capable de comprendre quel plaisir ironique il a toujours trouvé à la petite pension de famille de la rue Saint-Jacques, non loin du Val-de-Grâce, qu'il n'a jamais voulu quitter ? Ses camarades préfèrent plus de liberté, les restaurants à quatre francs cinquante, les hôtels, du quartier latin. Mais il se plaît chez les demoiselles Souris, au milieu d'une assemblée bizarre où il est souvent le seul jeune homme, en tout cas le seul étudiant. De quelques figures passagères, il est probablement le seul à avoir gardé la mémoire, et celles qui lui restent ne lui agréent pas moins. Quand il aura quitté Paris, il se souviendra toujours avec complaisance, sans doute, d'Auguste Pentecôte, professeur de radiesthésie, de M. Sénèque horloger, de la vigoureuse Léontine Gorgiase, dont les occupations sont mal définies, de la servante naine qui se prénomme Théodore, et des deux vieilles filles effarouchées et besogneuses, qui sont les demoiselles Souris. Il a une chambre, dans cette maison, la plus belle et la plus petite, d'où il ne voit qu'un arbre en fleur, tout blanc au mois de mai, poussé par miracle au milieu de la cour pavée. Et il aime cette cour même, où le soir il apporte parfois son phonographe, une chaise longue, devant la porte à colonnes, épave glorieuse du dix-septième siècle. L'an prochain, il n'aura pas de peine à songer qu'il a vécu là quelques mois baroques et merveilleux.

Pour l'instant, il lui suffit de regarder ce ciel de juin, qui sent le tilleul et l'acacia, de frapper à petits coups la plate surface du lac, de s'amuser à l'idée qu'il promène cette jolie petite fille. Il n'a pas cherché grand-chose en l'invitant, l'autre matin, dans l'escalier obscur qui mène à la salle Z. A peine arrivé, il l'a reconnue, un peu grandie, les cheveux coupés beaucoup plus courts. L'an dernier, il n'avait même pas pensé à elle. Mais cela l'amuse de donner un souvenir à ses dix-huit ans à lui, à ses dix-sept ans. Elle était bien jeune, la première fois, une enfant. Il se souvient pourtant de son visage un peu effrayé, à l'oral, et de son sourire. C'est à cause de ce souvenir qu'il lui a demandé de l'accompagner au Bois, un matin, qu'il a mis sa plus belle cravate, et son complet vieux-rose. Il laisse ses rames s'égoutter doucement, la barque ne bouge pas, entre les deux des, ils sont seuls sur le lac, seuls au monde. Peut-être ne reverra-t-il plus jamais cette petite compagne d'un instant de sa jeunesse mais c'est sa jeunesse, justement, sa vingtième année éphémère, inscrite au ciel de huit heures du matin, dans le décor d'arbres, d'oiseaux, d'eau et de vent léger.

Ils se mettent à parler, ils se racontent des histoires d'exams, de cours, de théâtre. Elle n'a pas l'air de savoir que les Pitoëff jouent une merveilleuse pièce de Pirandello, elle n'a pas l'air, même, de savoir qui sont les Pitoëff. Il faut à toute force qu'il fasse cesser ce scandale. Mais il doit avouer qu'il ne sait pas danser le charleston.

- C'est une danse ridicule.
- Pas du tout, c'est très amusant. Je vous apprendrai, vous verrez.

Elle le lui a dit très vite, et pourtant elle n'est pas très sûre de revoir ce garçon presque inconnu. Ainsi échangent-ils leurs jouets, les noms des acteurs, les noms des lieux de leurs joies et de leurs travaux. Il songe à s'indigner quand elle lui dit qu'elle a beaucoup aimé Rudolf Valentino. Ce n'est pas cela, le cinéma, c'est un monde. Elle n'est jamais allée au Vieux Colombier, elle n'a pas vu En rade de Cavalcanti, avec ses belles images de ports, et de rues étroites où sèchent les linges, elle n'a même pas vu *Variétés*, ni *Jazz*, ni *les Rapaces*, elle ignore le cinéma allemand, et le cinéma suédois, et la *Charrette fantôme*. Il hausse les épaules devant le travail immense qui l'attend. Pourtant, il est tout prêt à l'entreprendre. Il la mènera au Vieux Colombier, lui explique ce que sont les films de cinéma pur, il la mènera au Ciné-Latin, dans la petite salle à bancs durs, au fond du quartier Sainte Geneviève, et aux Ursulines. Il n'est pas possible qu'elle reste plus longtemps dans une pareille ignorance. Elle l'écoute, sa bouche d'enfant un peu ouverte, avec un air d'application merveilleux.

Elle reprend vite l'avantage parce qu'il n'a jamais voyagé à l'étranger. Elle a passé un an en Angleterre, elle lui parle de la petite ville où elle a vécu, de ses collines, de ses maisons dans le lierre, de ses pelouses, de ses jeux. Elle lui raconte qu'elle a dîné à Oxford, qu'un jeune Anglais l'a menée visiter les collèges et la ville. Il est un peu jaloux, sans doute, non pas de l'Anglais, mais qu'elle ait vu tout cela, alors qu'il ne connaît que quelques rares coins de France, et Paris. Il est vrai qu'il connaît bien Paris, ses rues, ses villages intérieurs, qu'il sait faire se lever des quartiers les plus déshérités la poésie qui leur est propre, de Vaugirard ou de Belleville, aussi bien même que des plus pauvres sous ce rapport, de Passy, de Saint-Lazare. Le soleil monte au-dessus de l'horizon, et maintenant il éclaire en plein front Catherine, qui plisse les yeux, mais il ne s'en aperçoit pas, elle ne s'en aperçoit pas davantage. Ils sont là, dans l'enchantement de ce matin d'été, échangeant leur jeunesse et leurs trésors. Ils n'ont pas à aborder dans une île, puisque la voilà leur île, cette barque lourde et à peu près ronde, où ils se lancent des mots sans importance, presque sans douceur, où ils ont l'air de se disputer, d'accuser leurs différences, de mettre en parallèle leurs vies, où ils ne disent rien de profond, rien de secret, rien de confidentiel, où ils ignorent chacun de l'autre la famille, le passé, les rêves, les ambitions, - mais où ils s'unissent, à vrai dire, par ce qui compte le plus, et qui est la légèreté.

Ils sautent sur la rive, vers dix heures, un peu étourdis, un peu ivres, et prêts à croire à l'avenir.

RIEN QUE LA VILLE

Lorsqu'on demandait à Catherine combien elle avait de frères et de soeurs, elle comptait sur ses doigts et s'embrouillait toujours un peu, car elle avait horreur des chiffres. Sur le nombre, elle ne commettait pas d'erreurs : quatre soeurs et trois frères, cela se retient assez facilement. Mais les choses se compliquaient du fait que le prénom de Claude par exemple était également porté par une fille et par un garçon, et qu'il y avait un Paul et une Paule. Lorsque par-dessus le marché, à ces fantaisies de parents sans imagination il l'allait ajouter l'âge et les dates de naissance des enfants, il était naturel qu'on se perdit un peu. Catherine savait en gros qu'elle était l'aînée, que Monique était sa soeur préférée, d'un an sa cadette, et que la dernière venue était une petite fille de dix-huit mois, qu'elle aimait de tout son coeur, la petite Isabelle. Entre Isabelle et Monique s'étendait un no man's land de frères et de soeurs, rempli de cris et de piétinements dans les couloirs, qu'elle fuyait parfois avec épouvante, et que ses parents considéraient avec une sérénité absolue, placée depuis l'origine au-dessus de tous les événements. Professeur dans un collège libre pour n'avoir jamais voulu quitter Paris, la Bibliothèque Nationale et les Archives, son père avait renoncé depuis fort longtemps à faire fortune. Ils vivaient, et c'était tout, et c'était suffisant, et les soucis matériels n'avaient pas de place dans la maison. La vie était une succession de perpétuels miracles allégrement acceptés.

- C'est déjà suffisant de ne pas avoir d'argent, déclarait le père de Catherine. Si, par-dessus le marché, il fallait se priver...

On ne se privait donc pas, au sens particulier que l'on donnait à ce terme dans la maison. C'est-à-dire qu'une robe neuve pour l'une des filles paraissait une grande folie qu'il fallait accueillir avec joie et respect. Les enfants étaient élevés à l'aide de bourses diverses, le père faisait des éditions classiques à vingt-cinq sous, tout en continuant de travailler à sa grande histoire de la *Vie intellectuelle sous les Mérovingiens* en plusieurs tomes, qu'il n'achèverait peut-être jamais, et la mère de Catherine, au milieu de ses huit enfants, des réclamations de fournisseurs, des dettes, maintenait une bonne humeur inaltérable, un ordre sans cesse renaissant, une ingéniosité naturelle, des fleurs sur les tables, des repas excellents, et une sorte de génie bourgeois de la bohème. Aussi, alors que beaucoup de ses amis et de ses amies frondaient volontiers leur famille, Catherine avait pour la sienne l'admiration la plus sincère, et n'imaginait point qu'il pût y avoir au monde de lien de féerie plus parfait que cet appartement de quatre pièces « avec dépendances », rue des Fossés-Saint-Jacques, où le soir se déployaient pour dix personnes les lits et les divans, et que le sommeil emportait vers des rêves chimériques comme un paquebot chargé d'émigrants miraculeux.

- Je ne crains que deux choses, disait la mère de Catherine : le froid et les imbéciles.

Il faisait chaud dans la maison, toute l'année, et les autres ennemis n'y avaient pas accès.

Quelques jours après cet examen de licence et après la promenade au Bois, Patrice vint chercher Catherine, et découvrit sans trop d'étonnement cette demeure de l'extravagance et de la sérénité. Les enfants se pendirent à son cou, le dépouillèrent de sa canne, car à cette époque les étudiants portaient volontiers une canne, et poussèrent autour de lui des cris de Sioux. Il eut l'impression d'enlever Catherine, et c'était bien un enlèvement. Ni l'un ni l'autre, pour l'instant, ne quittaient Paris, et ils avaient décidé de commencer leurs vacances.

- Nous ferons comme si nous étions des étrangers. Nous visiterons Paris avec un guide, nous photographierons la Tour Eiffel, et nous irons même au Musée Grévin. Et vous me montrerez, avait-elle dit, tout ce que je ne connais pas. Seulement, nous ne pourrons pas aller au restaurant, parce que je n'ai pas d'argent. C'est ce qui manquera à notre programme.

Il lui avait promis pourtant de lui faire connaître quelques restaurants peut coûteux, et, pour le premier soir, il l'emmena dîner au Bois. La laiterie d'Auteuil, dans les arbres de juin, offre à ceux qui ont l'âme bucolique, ses verres de lait, ses oeufs du jour; il lui jura que les poules allaient picorer dans le champ de course, et il lui montra, dans l'étable modèle, les vaches aux croupes caressées par la lune. Ils restèrent là, presque seuls dans ce jardin souvent désert, se laissant envahir par l'ombre.

La mode littéraire, à cette époque naïve, était aux voyages, et à l'évasion. Ils décidaient ensemble de la suivre, de voyager dans Paris, de s'évader en eux-mêmes. C'est un jeu qui en vaut bien un autre, et dont ils se promettaient, avec juste ce qu'il faut d'ironie, d'avertir un jour la *Nouvelle Revue française*. Un peu pédants, un peu puérils, ils attendaient avec espoir l'avenir, dans ce coin presque désert du Bois, comme ils l'auraient attendu à l'orée d'une savane vierge, et, étudiants pauvres, ils jouissaient de cette minute d'opulence et s'égalaient aux couples somptueux qui, dans les livres, descendaient alors des Bugatti et des Hispano.

Patrice lui dit quelques mots de lui-même, et de sa vie, pour la première fois. Il ne sait pas si la pension des demoiselles Souris l'amusera, il le suppose pour tant depuis qu'il est entré dans sa maison. Son avenir, il est étonnamment nébuleux. L'an prochain, quand il aura fait son service militaire, il se retrouvera, sans un sou, sur le pavé parisien, pourvu d'un titre sans éclat et sans utilité. Mais qu'importe l'avenir à son âge ? Il est si vaste, plein de promesses si belles. Elle-même est plus raisonnable. Elle explique bien posément, avec sa petite voix sage, qu'elle a préféré apprendre le grec, parce que tout le monde sait plus ou moins l'anglais, et qu'il est plus rare pour une femme d'avoir une licence classique. Ainsi aura-t-elle facilement un poste. C'est dans une fonction sûre,

modeste et publique, qu'elle pourra, elle, attendre l'avenir. Mais ils n'ont besoin, ni l'un ni l'autre, de se hâter. Ils sont là, dans ce décor de feuilles et de nuit, avec la douce odeur des vaches qui vient à eux, les vertes de lait qui tiédissent sur la table de fer. Un garçon et une fille de 1926, un peu naïvement fiers d'être libres, provinciaux de Paris qui ont entendu parler des bars, des cocktails, des drogues, et pour qui la suprême dépravation de l'esprit est encore d'avoir pu se procurer pour vingt francs la première édition de *Charmes* et de songer à danser quelque danse nègre dans une maison de thé pour dames anglaises. Il est arrivé à Patrice de connaître l'amitié des jeunes filles, amitié éphémère, amitié superficielle, qui satisfait rarement tout son esprit et même tout son cœur. A celle-là, il sent bien qu'il est prêt à tout pardonner, même de ne pas connaître le cinéma, de trop apprécier le jazz-band, de porter des robes-chemises véritablement très courtes, et de croire que la peinture moderne n'est qu'une farce. Il se sent plein d'une indulgence sans limites, il lui prêtera *Poisson soluble* et le *Manifeste du Surrealisme*, il lui enseignera qu'Aristide Briand n'est qu'un bavard douteux et non le pèlerin de la paix, il remplacera patiemment sa jeune et charmante confusion d'esprit par la sienne propre. S'il en a le temps toutefois. Et il étire son long corps, il met au dossier de la chaise de fer ses belles chaussures neuves à bouts très pointus, il écarte les bras, il regarde le ciel noir et constellé : où sera-t-il l'année prochaine ? Bah ! rien n'est important, sinon d'amasser peu à peu quelques images merveilleuses de la vie, et, dans les courbes et les boucles des chiffres de 1926, d'en fermer tant de plaisirs qu'on ne puisse plus songer, plus tard, à ces seuls chiffres, sans un coup au cœur. Ils sont allés tous deux, mais sans se voir, à l'Exposition des Arts Décoratifs, ils discutent, ils se disputent, ils se réconcilient, pleins d'une naïve admiration pour l'architecture nue, le cubisme à la portée de tous, les meubles de Ruhlmann et l'esthétique dépouillée, pleins d'amour pour leur temps et pour leur jeunesse.

Quelquefois, ce qui ennuie un peu Catherine, Patrice parle politique. Elle ne sait pas ce que c'est, sa famille ignore ces jeux, son père est parti pour la guerre, y a été blessé, en est revenu sans rien comprendre et sans oublier les Mérovingiens. Patrice est séduit par la politique. Il n'appartient à aucune ligne, mais il a toujours dans sa poche deux ou trois journaux, des amis communistes, des amis royalistes. Il parle avec quelque fougue de l'Italie qui le passionne, il cite des noms que Catherine retient par politesse. C'est le temps où l'on croit à la réconciliation des peuples, à la démocratie universelle, à la République allemande, à l'art oratoire et à la Société des Nations, et beaucoup de garçons de cet âge s'enthousiasment également pour les révolutions industrielles et pour les conciles de professeurs, saluent les petites républiques de l'Europe Centrale. et brûlent d'une fièvre d'ailleurs lucrative. Patrice n'est pas de ces garçons : il les trouve sots de se passionner pour tant de vieilleries. Et puis, quelquefois, il se plaint :

- Dire que nous étions trop jeunes pour comprendre ce qu'a été la révolution russe, la guerre entre la Pologne et les Soviets, Mustapha Kémal, la marche sur Rome. Maintenant, nous vivons une époque plate, et ridicule. Vous trouvez que c'est intéressant, vous ?

Elle ne répond pas, elle fait confiance à la fertilité d'imagination de l'avenir. Il s'aperçoit alors qu'il l'ennuie, il hausse les épaules sans politesse, et il lui parle du thé arabe à la Mosquée, du cinéma, du phonographe.

Ils ont donc quelques jours, en ces premières semaines de l'été, qui sont à eux. On médite de Paris l'été, qui a son charme, dans son odeur d'essence et de tilleuls. Ils vont dans les piscines municipales, qui ne sont pas coûteuses, et Patrice explique à Catherine les coutumes de la Butte-aux-Cailles. Un jour par semaine est réservé aux couples : on voit alors des garçons chastes et sportifs à la porte, qui attendent une jeune fille inconnue et lui demandent la permission d'entrer avec elle, de même que l'on voit des garçons chastes et affamés attendre aussi une compagne envoyée par le hasard pour pénétrer dans les restaurants féminins où on peut, le soir, se nourrir pour deux ou trois francs. Ils nagent tous deux, ni bien ni mal, l'honnête brasse que na gent à cette époque ceux qui ont appris seuls à se tenir sur l'eau. Mais ils savent un peu mieux, ensuite, qui ils sont : lui un garçon vraiment grand, mince de la taille, les bras vigoureux, les cuisses rondes, elle une fille aux épaules carrées, aux, hanches solides, à la poitrine enfantine et drue. Puis ils courent prendre l'autobus K, ils descendent aux Gobelins pour boire un café crème rue Pascal, dans un petit bistro italien. Patrice commence à lui donner sa manie, si commune à son âge, celle des découvertes et des lieux magiques. Il leur semble que personne ne connaît le café de cette maison des boulevards, personne le pain aux saucisses chaudes de ce marchand de la rue Montmartre. Il l'emmène au restaurant russe, parce que le restaurant russe coûte cinq ou six francs, mais aussi parce que c'est un lieu exquis, avec des tableaux au mur, des fleurs sur les tables, des nappes, un orchestre, des chanteurs, des serveurs polis : quel luxe extraordinaire, pour cette somme, au lieu des rébarbatives organisations de la bienfaisance ! Le K'nam de la rue Royer-Collard est la Providence tiède et nostalgique des étudiants de ce temps-là, pour bien des années. Ainsi la jeunesse se crée-t-elle son empire, et donne-t-elle leur valeur aux plus simples lieux, aux plus simples noms qui deviennent tout à coup symboles, au même titre que le théâtre, l'église, le palais, le jardin.

Pour lui, il commence à beaucoup penser à cette petite fille mystérieuse et sage. Il se laisse suivre par cette pensée amicale. M. Auguste Pentecôte, qui désire faire de la radiesthésie une science universelle, a l'autre soir proposé un jeu. Les joueurs mettront la main sous la nappe, et le pendule devinera ceux qui sont amoureux et ceux qui ne le sont pas. Personne n'a accepté le jeu, et chacun s'est moqué des autres, mais chacun a été ravi qu'on ne tentât point sur soi l'expérience.

Il les trouve curieux, en lui-même, ces premiers jours où un être s'accroche à un autre être, aussi délicatement que deux épis barbelés que rapproche le vent. Il mène sa vie coutumière, il continue de donner des leçons de français, de latin, d'histoire, de tout ce qu'on voudra, il continue de rencontrer au café ses camarades et de jouer au bridge; et puis, il y a soudain une petite image qui se forme au fond de sa prunelle. Il n'en souffre pas, il ne sait même pas s'il en a du plaisir : elle surgit seulement de temps à autre, et il lui sourit intérieurement. Il la retrouvera tout à l'heure, bien entendu, la chose va de soi. Il n'aurait même pas l'idée de s'en

étonner. Mais peu à peu, il glisse hors de l'univers qui lui était familier, il s'invente une planète d'évasion et de plaisir, à quoi collaborent si naturellement toutes les féeries de la ville.

Le monde, autour de lui, s'accorde à cette heure, le monde avec sa jungle, ses fleuves, ses mers, - je veux dire la ville, qui lui suffit, grise toujours, même sous le ciel d'été, inconnue à jamais de ceux qui y vivent, village et nation à la fois, avec ses petite gens, ses querelles mystérieuses, ses occupations bizarres, ses métiers et ses religions inconnues, dans la ceinture lâche de sa rivière. Il a eu la chance de la connaître, de pouvoir s'y perdre et s'y retrouver, de ne jamais oublier dans les livres sa réalité et sa densité. Comme il y promenait l'an passé ses rêves et ses projets et ses souvenirs, il y promène aujourd'hui son amitié nouvelle, et cette petite image de fille qui timbre soudain pour lui les plus fameux monuments.

LA PENSION SOURIS

Ce sont les derniers jours qu'il passe à la pension Souris, et il s'amuse de la sentir si différente de ce qu'elle pourrait paraître au premier abord. Emile et Lucie Singer ne sont que de bons employés de trente-deux ou trente-trois ans, avec un bébé, l'amour de la T. S. F. qui commence ses ravages, le désir de la maison de campagne. Il les a trouvés agaçants jusqu'au jour où Lucie Singer, en veine de confidences, lui a montré un petit papier qu'elle garde toujours plié dans son sac.

- C'est une lettre de ma mère. La dernière qu'elle m'ait écrite. Elle était morte depuis cinq ans.

- Morte ?

- C'est toute une histoire. J'ai rencontré, quand j'avais dix-huit ans, un homme déjà âgé, au bord de la mer où j'étais allée avec mon père. C'était en 1912. Je venais de perdre ma mère. Cet homme m'a expliqué qu'on pouvait communiquer avec les morts. Je ne voulais pas le croire. Je suis pourtant allée le retrouver dans sa chambre, tous les soirs. J'étais naïve, vous savez, on aurait pu croire des choses. Mais il était bien loin des mauvaises pensées, le pauvre. Il m'apprenait à rester immobile, ma main sur un papier blanc, toute prête à écrire, avec un crayon. Et quand j'étais rentrée chez moi, je restais encore jusqu'à deux, trois heures du matin.

- Qu'est-ce que vous attendiez ?

- J'attendais que ma main écrive toute seule, monsieur, avait-elle répondu avec simplicité.

Et le mari, toujours aussi rieur, mais sans l'ombre de scepticisme, avait hoché la tête :

- Elle devenait complètement folle, vous savez. Mais quand on voit des choses pareilles, dame...

- Ça a duré six mois. Le vieux monsieur m'avait dit que j'avais le don. Moi, je commençais tout de même à me décourager. Et puis, une nuit, ma main s'est mise à écrire toute seule. C'était ma mère. Nous avons correspondu tous les jours. Je lui racontais tout. Quand je me suis mariée, elle m'a dit que c'était un bon mariage. Pas, mon gros chat ? Mais Émile n'a pas voulu que je continue.

- Ah ! pour ça non, elle devenait détraquée, vous savez. Montre la lettre à monsieur...

- C'est celle qu'elle m'a écrite la veille de mon mariage.

Elle tendit la lettre à Patrice, une lettre simple, gentille et tendre, pleine de conseils sans prétention. Patrice dut reconnaître que l'écriture en était entièrement différente de l'écriture habituelle de Lucie Singer.

- Oh ! j'ai été bien folle ! dit-elle tranquillement, en repliant son talisman.

Elle le disait comme elle aurait dit quelle avait eu la rougeole. Et ce mari à qui on ne la faisait pas acceptait pourtant les transes de sa femme, comme un fait historique auquel on ne pouvait rien. Patrice n'oublia jamais cette aisance devant le mystère.

Lorsqu'il fermait ses volets, le matin (car il aimait dormir dans la douce lueur de la nuit), il voyait souvent arriver, dans la cour, la naine Théodore.

Il était six heures ou six heures et demie. Une forme basse courait le long du trottoir, un peu courte dans le matin gris, et les deux pans égaux d'un cache-nez d'enfant lui battaient les genoux. Ce n'était pas une petite fille, pourtant, qui se hâtait dans la rue, poussait une porte brune, et, avec un soupir, traversait la cour. Tout le monde connaissait dans le quartier la bonne des demoiselles Souris. Elle n'était pas plus haute qu'un enfant de douze ans, encore qu'elle eût dépassé depuis longtemps la quarantaine. A cette disgrâce, elle joignait celle de se prénommer Théodore, qui passe en général pour un prénom masculin, bien qu'il ait été porté par une vierge martyrisée. Elle gardait toujours dans ses cheveux un ruban rouge et elle n'avait jamais voulu en donner la raison. Pour achever l'étrangeté de son destin.. Théodore était mariée, et son mari n'était pas d'une taille beaucoup plus élevée que la sienne.

Tous les matins, elle quittait leur commune maison de nains, le trop grand lit de confection acheté aux Galeries Barbes, pour aller prendre son service chez les demoiselles Souris. Le mari de Théodore était parti à trois heures, car il était employé par la Ville de Paris pour le ramassage des ordures ménagères. Il rentrerait vers midi. Quand Théodore regagnerait sa maison, à dix heures du soir, il serait endormi depuis longtemps. Aussi le connaissait-elle peu, et eût-elle risqué de ne pas savoir qui il était dans la journée s'ils n'étaient parvenus, cinq ou six fois par an, à se réserver un après-midi commun de repos. Il se peut qu'une pareille forme de vie favorise l'amour romanesque, mais la naine Théodore n'y voyait guère qu'une persécution supplémentaire du destin, et emportait, chaque matin, de la considération de soli sort, une ardente mélancolie.

Il y avait bientôt cinq ans qu'elle servait de bonne à tout faire à la pension Souris. Le métier était dur, mais rapportait beaucoup d'argent, et Théodore était naïvement avide. Sans enfants, elle aurait pu vivre avec son nain, et passer des après-midi à sa taille,

menus et peut-être ravissants. L'appât du gain avait séparé le ménage, et elle avait préféré laver sans répit la vaisselle des pensionnaires et aider Mlle Souris l'aînée à faire la cuisine. Par malheur, les pensionnaires devenaient rares. Des quatre chambres prêtes à être louées, deux seulement étaient vraiment occupées. Où était le temps de la prospérité où la pension Souris devait installer des locataires sur le divan de la salle à manger. Il paraît que c'était la faute in Cartel, à la chute du franc, aux craintes des troubles. Mais le nain, qui était socialiste, disait que c'était tout simplement la faute aux bourgeois. Heureusement, il restait quelques fidèles célibataires qui logeaient au dehors et venaient prendre leur repas à la pension. Mlle Souris d'ailleurs leur procurait leurs chambres, et grâce à un réseau serré de complicités, ne donnait d'adresse pour se loger qu'à condition qu'on vînt dîner chez elle. Même à Paris, où il semble que la liberté est plus facile, ces moeurs sont assurées d'un relatif succès, car il faut compter avec le désir de n'être pas seul et de trouver un semblant de famille.

- Quand je suis entrée ici, songeait Théodore en ouvrant les volets de la salle à manger, il y avait déjà M. Sénèque et M. Pentecôte. Le second est là depuis dix ans, m'a dit Mademoiselle.

Elle haussa les épaules en pensant à lui car elle tenait Auguste Pentecôte pour un vieux fou. Il devait vivre de petites rentes. Quant à M. Sénèque, il était horloger, et possédait dans le quartier une petite boutique, ou plutôt un recoin dans un angle de murs, où il réparait plus de montres qu'il n'en vendait. Toutefois, la pensée de Théodore se nuançait de considération, car M. Sénèque était généreux dans des pourboires.

Depuis son entrée en fonction, la naine avait vu passer diverses figures, qui ne s'attardaient presque jamais longtemps. Un Arménien-Russe, aux métiers mal définis, apparaissait fréquemment, disparaissait, se disputait avec Mlle Agathe, à qui il faisait peur et qui l'adorait, oubliait de payer, oubliait de manger, et finissait pourtant, au bout de l'année, par être à peu près en règle. Théodore n'aimait pas Madranian, qui se moquait de sa petite taille et clé son nom, et ne manquait jamais de lui demander des allumettes, plaisanterie que la naine n'avait jamais comprise.

La chambre verte était occupée depuis plus d'un an par une belle personne automnale, que la servante jugeait en elle-même de petite vertu. Il n'y avait à vrai dire à cette accusation d'autre fondement que le fait pour Léontine Gorgiase de sortir parfois le soir, de posséder de nombreux kimonos, de rire fort et de se lever tard.

La chambre jaune était celle des Singer. Théodore n'avait pas encore d'opinion sur eux. Elle n'en avait pas d'avantage sur Patrice.

- Si j'avais de l'argent, songeait Théodore en elle-même, ce n'est pas ici que je voudrais habiter...

Théodore avait de l'argent, mais par prudence et par habitude, même quand elle se parlait à elle-même, elle commençait par supposer le contraire. Et l'on peut accorder que la pension Souris était modeste. Les bénéfices qu'en retirait la propriétaire n'étaient pas considérables. Elle devait payer patente, et seule la mansuétude des contrôleurs ne l'obligeait point à afficher dans la salle à manger l'affiche sur l'ivresse dans les lieux publics que lui imposait la loi pour pouvoir vendre du vin. Elle comptait ses repas cinq francs aux pensionnaires, sans le vin, et la chambre deux cent cinquante francs. On voit que le luxe lui était sévèrement interdit.

Était-il utile pour Théodore de prendre son travail à six heures et demie du matin? Il arrivait assez souvent à la naine de se poser avec amertume cette question. Mlle Agathe ne se levait qu'à sept heures et demie. En elle-même, Théodore pensait qu'il aurait suffi d'arriver à la même heure: elle rangeait méthodiquement les chaises le long du mur, remontait la pendule, et se mettait à soupirer, les bras croisés sur son balai raccourci.

Patrice savait que lorsqu'elle avait préparé le café, fortement mélangé de chicorée, entraient Mlle Agathe, l'aînée. La cadette, Mlle Constance, était employée dans une imprimerie, et avait son appartement à elle, qu'elle se refusait à quitter. Mlle Agathe était une petite dame fanée, de cinquante-cinq ans, qui n'avait pas dû être laide et promenait au-dessus de, la ruine prématurée de son visage (elle était vieille depuis vingt ans) un petit nez délicieux. Des yeux gris, une voix douce et un peu éteinte, un air de frayer répandu sur ses traits, ne l'empêchaient pas d'être fort entendue dans la conduite économe de son ménage.

Théodore ne l'aimait pas, mais qui aimait Théodore?

Elles se saluaient, suivant un cérémonial qui ne variait point, échangeaient de menus propos sur la température, puis, Mlle Agathe déclarait:

- Vous me servirez dans la salle à manger.

Théodore ne s'y habitait point. Elle connaissait sa condition de servante, et admettait qu'on lui donnât des ordres. Mais elle n'avait point de goût pour le luxe, et ne comprenait pas qu'on fit des cérémonies inutiles. A cette heure matinale, ou Mlle Agathe arrivait en peignoir déteint, un petit chou pâle de cheveux sur le sommet de la tête, il était antidémocrate au premier chef de prendre ses distances dès l'aube, et de se faire servir.

Pourtant, la naine apportait peu d'instants après un plateau décoré à la salle à manger et installait le déjeuner devant Mlle Agathe, qui avait pris place dans un vaste fauteuil à oreillettes, lequel lui servait de trône et où elle se perdait un peu. Mlle Souris déjeunait seule, chaque jour, étendait de la pointe d'un couteau avare un peu de beurre sur du pain grillé. Théodore commençait d'éplucher des pommes de terre. On mangeait des pommes de terre tous les jours à la pension Souris. Après le déjeuner, la naine comparaisait devant Mlle Agathe, qui lui donnait les indications pour la journée, et lui indiquait le menu. C'était une minute souvent désagréable pour la servante, qui s'entendait alors reprocher ses méfaits de la veille, et même évoquer par anticipation ses méfaits futurs.

Patrice racontait; tout cela à Catherine, et lui expliquait que la naine Théodore détestait sans doute tout le monde, et qu'à la prochaine révolution, elle assassinerait Mlle Agathe.

- On croit toujours, lui disait-il, que les révolutionnaires assassinent parce qu'ils sont mus par de grands principes, de grandes haines de grandes envies. Qu'ils assassinent les aristocrates, les banquiers, les oppresseurs. Pas du tout: ils assassinent leurs voisins. Ils assassinent le monsieur qui a la T. S. F., ou qui fait du bruit le soir quand il enlève ses chaussures. Ils assassinent aussi leurs patrons, quand ce sont de petits patrons. La naine Théodore assassinerait Mlle Agathe parce que, lorsqu'il y a au menu des côtelettes, Mlle Agathe exige qu'elle apporte la sienne sur la table, la force à la manger froide, et en profite pour en couper toujours un petit morceau. Je m'empresse d'ajouter qu'il est extrêmement rare de voir des côtelettes figurer dans les repas de la pension Souris.

Catherine, qui considérait, autant que Patrice, ce mets comme réservé aux tables luxueuses, s'amusait d'entendre ces récits, et se faisait clé la pension où vivait son camarade une image bizarre, où, sous les regards haineux d'une naine, tout un monde de passions et d'étrangetés donnait libre cours à ses instincts.

- Ce n'est pas cela, objectait Patrice plus raisonnable. C'est un endroit un peu triste, un peu sale, un peu ennuyeux, comme toutes les pensions. J'y suis allé par hasard. J'y suis resté parce que je m'y amuse, et que des gens ont toujours plus d'intérêt qu'on ne le croit, à condition qu'ils ne soient pas des intellectuels, ce qui n'est heureusement pas le cas.

Mais il n'empêchait point Catherine, et lui-même, s'il était sincère, de tenir la maison de la rue Saint-Jacques pour un de ces lieux étranges que Paris cache parfois à tous les yeux, et où il abrite sans doute le plus profondément ses secrets.

LES MYSTÈRES DE PARIS

Patrice invita Catherine, deux ou trois fois, dans cette cour parisienne qui prenait pour lui et pour elle apparence de jardin. Avant que la nuit tombât tout à fait, il mettait sur un phonographe un peu éraillé quelques disques, des tangos, des blues, et la blâmait de préférer cette musique à une plus haute. Mais lui-même, s'il était franc, s'avouait qu'il mettait beaucoup plus de lui-même dans ces faciles chansons, marquées de l'année qui passe, que dans tout ce qui est éternel.

Lorsque juillet s'avança, Patrice n'avait plus guère de raison de demeurer à Paris. Il donnait pour vivre des cours dans une institution libre de Passy, et généralement, à la fin de juillet, il partait pour les Charentes, ou habitait son oncle. Il lui était arrivé aussi de s'engager comme surveillant dans une colonie de vacances, deux années de suite, à l'île d'Oléron. Cette année, il ne pensait à rien de précis, il n'avait pas beaucoup d'argent, et son oncle, vieux médecin fantasque, pas davantage. C'est Catherine qui lui proposa de continuer jusqu'au mois d'août leurs voyages dans Paris.

- Je vais tous les ans, dit-elle, dans un village où habite ma grand'mère. C'est à deux ou trois kilomètres de la mer, et nous nous amusons beaucoup. Il nous arrive d'y aller presque tous, bien que nous n'ayons jamais assez de place. Presque toujours pourtant mes parents trouvent le moyen d'emporter un ou deux enfants en Normandie, chez des amis à eux. Naturellement, je ne peux pas vous inviter. Ma grand'mère n'a pas d'argent, personne n'a d'argent dans ma famille, et surtout elle n'a pas de place pour vous loger.

Patrice fut heureux qu'elle y eût songé, n'en dit rien, et demanda seulement des renseignements complémentaires sur la plage. Il aimait se figurer les lieux où vivait Catherine.

- C'est une grande plage très laide, que j'aime beaucoup. Il n'y a pas d'arbres, mais un sable merveilleusement fin. Le jour où je n'irai plus, ce sera vraiment la fin de mon enfance, de ma jeunesse. Le 15 août, ma plage est impossible. On y vient de tout le pays, en carriole, en automobile, et les gens y plantent des tentes et des cabanes de bois. Cela dure trois jours pendant lesquels ils se font la cuisine en plein air. C'est horriblement laid, horriblement sale, et tous ces gens sont bien vulgaires. Mais j'aime beaucoup ma plage.

Il voyait tomber la chaleur sur la longue étendue de sable jaune, et, dans les vapeurs qui montent du sol l'été, une ligne de montagnes, d'un bleu plus foncé sur le bleu de la mer. Il fermait les yeux, il respirait son bras, et son odeur de pain frais, et il songeait déjà à sa propre enfance, et il était heureux à sentir presque les larmes lui monter aux yeux.

- Tous les soirs, ajoutait Catherine, nous dînons au bord de la mer. Puis, nous restons très longtemps dehors, quand il fait beau. Nous rentrons à pied, d'habitude. Ce n'est pas loin et le tramway coûte douze sous. Je vous parlerai de ma plage. Il faudra bien, une année, trouver le moyen d'y venir.

Une année... Elle pensait donc à un avenir assez durable. Il la remercia d'un regard.

- Mais pour le moment, il faut rester à Paris. Est-ce que vous croyez que ce sera commode?
- On s'arrangera.

S'arranger est le mot de passe qui ouvre le plus de royaumes de l'esprit aux pauvres. Depuis son enfance, Patrice était habitué à s'arranger. Il réfléchit longuement, il fit de profonds calculs, vendit des livres, de vieux complets, un pardessus dont il n'aurait aucun besoin, pensait-il, quand il serait soldat. Il alla hardiment chercher des fiches au Palais de Justice où il devait inscrire le nom des plaidants et leur affaire, pour cinquante francs le mille et travailla quatre ou cinq heures le soir. Ainsi passerait-il ces trois semaines de vacances à Paris avec Catherine, en attendant son départ. Il se sentait entraîné, sans qu'il y fit trop attention, et parfois il avait envie de se rebeller, de protester contre la place décidément trop importante que prenait la jeune fille dans sa vie. Mais il n'avait pas, au fond de lui, de respect humain, et son amour de sa propre liberté n'était pas si grand qu'il voulût lui sacrifier jusqu'à son plaisir.

M. Sénèque lui fit un jour des confidences.

- Je ne sais pas si vous savez, lui dit-il, que j'ai été marié. J'ai été marié avec la femme d'Auguste Pentecôte, il y a maintenant vingt ans.

- La femme de... ?

- Oui, c'est moi qui l'ai épousée le premier. Nous habitons côte à côte, moi horloger, et lui grainetier, à Belleville. C'était une belle fille, elle s'appelait Anaïs. Au bout d'un an, je me suis aperçu qu'elle préférait la graineterie à l'horlogerie. Je n'ai pas insisté, monsieur, elle est allée vivre avec mon voisin, et nous avons divorcé. Je ne les détestais pas. Nous ne nous voyions plus, simplement, parce que cela n'aurait pas été convenable. C'était quelquefois difficile : quand on est voisins, on a si souvent de petits

services à se rendre. Et j'ai fini par déménager. Je suis venu habiter ici, et j'ai loué une petite boutique en planches, dans la rue Garancière, en face d'une boutique de cordonnier. Les affaires n'ont pas marché très bien, mais j'avais un peu d'argent, et puisque Anaïs n'était plus là, je vis de peu, vous savez. J'avais tout de même laissé mon adresse à Auguste. Un jour, le lendemain même de l'armistice, il est venu me trouver. J'ai compris qu'Anaïs l'avait quitté. Les femmes étaient folles à ce moment-là, monsieur. Elle était devenue la maîtresse d'un Américain, elle est partie. Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue. Je ne crois pas qu'il l'ait emmenée en Amérique. Bien que ç'ait été une belle fille. Ils n'en ont pas comme ça en Amérique, il aurait dû la garder. J'ai conseillé à Auguste de vendre sa graineterie, on faisait alors de belles affaires. Il vit ici depuis ce temps-là, il n'a pas beaucoup de besoins non plus, nous nous distrayons à parler d'Anaïs. Nous ne sommes pas malheureux.

- Et la radiesthésie ?

- Ça le distrait. Moi j'ai les réussites, et lui sa baguette de coudrier. Il s'amuse à découvrir des sources. Il est allé en province, vous savez, et il a trouvé de l'eau dans des propriétés. On l'a payé. Mais c'est surtout une distraction. Bien qu'il soit très capable, au fond. J'ai beau me moquer de lui, je suis bien sûr que ce n'est pas un farceur. Il est en correspondance avec des personnes très savantes, et même des prêtres. Vous voyez d'ailleurs que c'est un homme instruit, bien équilibré, et qui se porte très bien.

Auguste Pentecôte, en effet, petit homme à barbiche, jouissait d'une santé robuste, faisait des kilomètres dans Paris, et racontait fréquemment les exploits sportifs de sa jeunesse. Quant à son équilibre moral, Patrice se permettait quelquefois d'en douter. Récemment, il avait obtenu une lettre de recommandation auprès du directeur d'un service municipal, à qui il désirait proposer un grand plan de piscines modernes. Ces propositions risquaient déjà de paraître assez folles, et l'ancien grainetier n'avait en tout cas aucun titre pour les réaliser. Il est vrai qu'il se faisait fort de faire jaillir des sources d'eau chaude en plein Bois de Boulogne. Mais par malheur il aggrava son cas en se présentant à ce directeur d'une manière étrange. Il avait entendu dire que cet homme était un protecteur des sports, et il voulut lui montrer que, lui non plus, il n'était pas un de ces savants sédentaires, ennemis de tout exercice. Et, pour le mettre en goût, il ne trouva rien de mieux que de faire son entrée dans le bureau sur les mains. La lettre de recommandation ne servit à rien, et on l'éconduisit avec une politesse un peu précipitée. C'est lui-même qui raconta sa mésaventure à table, devant les convives, qui manquèrent périr d'étouffement et de fou rire dans leur serviette, à l'exception de M. Sénéque, qui trouvait toute chose naturelle de la, part, de son ami.

Les plaintives demoiselles Souris écoutaient leurs commensaux avec un sourire définitivement fixé sur leurs lèvres, prêtes à tout accepter pourvu que ces excentricités n'eussent pas lieu dans leur salle à manger, et que surtout la note fût ponctuellement réglée à la fin du mois. C'est ainsi que Patrice faisait son apprentissage des cocasseries de l'existence.

Il n'était pas jusqu'à Léontine qu'il ne considérât avec quelque sympathie. Elle n'était pas très séduisante peut-être, assez forte, surtout en ce temps de femmes minces, mais elle amusait Patrice lorsqu'elle prenait un air penseur et las de femme qui a beaucoup vécu. Elle possédait une grande collection de châles des Antilles, dont elle vendait tantôt l'un, tantôt l'autre. On ne savait pas très bien de quoi elle vivait, depuis qu'elle était là. Elle parlait toujours mystérieusement d'un travail qui devait l'attendre, s'attristait parfois à ses souvenirs de la Martinique et terrifiait un peu les demoiselles Souris, qui se demandaient si leur honnête maison n'allait pas tourner en mauvais lieu par la présence de cette femme de perdition. Mais Patrice ne se sentait pas si mécontent que cela de sentir qu'elle le regardait avec une gourmandise non déguisée. Par ailleurs, elle chantait, d'une voix grave, assez belle, et il lui arrivait de se laisser aller à des romances sentimentales, au répertoire de Mistinguett et de Damia. Devant ces épaves, dans cette salle à manger Henri II où se perpétuaient à Paris d'honorables traditions provinciales, c'était peut-être assez ridicule, mais Patrice goûtait d'innombrables voluptés à ce ridicule. Pourtant, il n'eût pas voulu que Catherine fût là, et lorsqu'elle vint, il s'arrangea toujours pour lui faire éviter Léontine. En quoi il jugeait mal son amie, car elle se serait sans doute amusée. Mais c'était peut-être ce qu'il ne voulait pas.

LES DOUBLURES DU DESTIN

Catherine ne connaissait pas Saint-Germain de Charonne.

- D'ailleurs, vous n'êtes pas trop coupable, lui dit Patrice avec indulgence. Personne ne connaît Saint-Germain. Je l'ai découvert par hasard, un jour que je m'étais trompé d'autobus en allant à Romainville, à une séance de préparation militaire. Puisque nous passons nos vacances à Paris, nous irons ensemble.

Ils partirent du Châtelet, par un de ces matins de juillet un peu gris, un peu frais, qui font déjà songer à l'automne. Ils virent à mi-côte, soudain, se détacher la petite église, avec son clocher et son coq, épave merveilleuse d'un ancien village. Sur sa butte, entre des maisons modernes, elle seule conserve le souvenir des bourgs de banlieue, parmi les lilas, et des anciennes peines des hommes. On a élargi la place, devant elle, on y monte toujours par des degrés de pierre où, dans le Charonne villageois, il devait faire beau voir les grands mariages et les premières communions. Mais les choses n'ont pas tant changé, mais on oublie vite les hautes maisons de briques rouges pour cette tour de pierre grise, réparée au ciment, pour cet enclos qui domine la rue, et d'où montent des arbres et des croix. Elle seule, en effet, je crois bien, à Paris, a gardé son petit cimetière envahi d'herbes, son cimetière de campagne où il n'y a déjà plus de place pour les futurs morts. Ils y errèrent un instant entre les tombes, et s'arrêtèrent devant la plus importante, surmontée d'une statue en bicornes, sous laquelle repose Bègue, dit Magloire, « peintre en bâtiment », qui fut aussi nous dit son inscription, « patriote, poète, philosophe, et secrétaire de M. de Robespierre ». Du faubourg Antoine, on dut venir ici, assez facilement, au temps des pavés de Paris et des barricades.

Un petit garçon les accompagnait, à qui ils parlèrent. Il pouvait bien avoir sept ou huit ans.

- Qu'est-ce que tu fais là?

- J'ai un rendez-vous, déclara-t-il avec une certaine importance,

Il les suivait pourtant, se retournant de temps à autre. Puis il se mit à courir, et revint en tenant par la main une petite fille de son âge, très blonde, avec de grosses joues roses, et qui portait un tablier à carreaux bleus. Il l'embrassa avec précaution, comme font les enfants, en écartant ses cheveux avec ses mains.

- C'est ta fiancée? demanda Catherine.

- Parfaitement. Vous aussi, vous êtes fiancés.

Il n'interrogeait pas. Il affirmait et Catherine et Patrice se mirent à rire, à peine gênés. Les enfants maintenant les précédaient, avec un murmure de source, et semblaient ne pas s'occuper d'eux. Pourtant, ils ne les quittaient pas. Patrice voulut les interroger.

- Qu'est-ce que font tes parents? demanda-t-il au petit.

- ils sont partis pour toute la journée. Les siens aussi. Nous sommes en vacances de parents. Mon frère travaille.

- Mais qui s'occupe de vous?

Le petit haussa les épaules avec un certain mépris, désigna vaguement une maison, et déclara

- Une femme.

Des soucis aussi pratiques lui paraissaient à coup sûr tout à fait vains.

- Nous aussi, dit Catherine, nous sommes en vacances de parents. Mais est-ce qu'elle va vous donner à manger ?

- Elle a préparé quelque chose dans la cuisine. Nous ne la verrons pas. Elle a dû aller boire.

Il disait cela avec une grande philosophie comme une des choses les plus banales de ce monde. Ne pas voir ses parents, être confié à une femme oublieuse et un peu ivrognesse, cela devait arriver tous les jours.

- Tout à l'heure, on ira chercher ce qu'elle a préparé et on mangera ici. Un cimetière, c'est comme un jardin. Vous devriez déjeuner avec nous.

Patrice et Catherine sourirent. Pourquoi ne se laisseraient-ils pas tenter? Il allait être près de midi. Qui sait si l'église ne sonnerait pas l'angélus ? Si dans le beau quartier populaire le village n'allait pas ressusciter, avec les retours des champs, le bruit des chevaux, le chant des coqs? En tout cas, on oubliait Paris ici, cette ville si facile à oublier, dans n'importe lequel de ses jardins clos, au détour d'un mur ou d'une rue.

- Mais on ne nous dira rien de déjeuner dans le cimetière?

Le petit répéta :

- Un cimetière, c'est comme un jardin. Mais avant, vous devriez aller visiter l'église.

Il les accompagna, les fit entrer dans la chapelle étroite et courte, réparée sans art à toutes les époques. Lui-même n'y pénétra point.

- Je suis communiste, expliqua-t-il.

- Et alors ? Tu n'aimes pas le curé ?

- Oh ! ce n'est pas un mauvais homme. Mais ce n'est pas mes idées.

Il conservait toujours la même gravité, et la petite fille hochait la tête en ayant l'air de dire qu'il faut respecter les idées des hommes. Elle-même pénétra dans la chapelle avec les jeunes gens, et fit une génuflexion devant l'autel.

- Comment t'appelles-tu? demanda Catherine.

- Catherine.

Elle haussa les sourcils avec étonnement.

- Et lui?

- Patrice.

Les jeunes gens n'osèrent plus rire, un peu émus, malgré eux, d'une coïncidence charmante. Patrice surtout n'était point un prénom si commun pour qu'ils eussent pu espérer rencontrer ainsi leur double à l'ombre de Saint-Germain de Charonne. Patrice osa caresser doucement la main de Catherine, pour la première fois.

Ensemble ils allèrent vers la maison de la femme qui était chargée pour la journée de « garder » les deux enfants. Dans le couloir, le petit Patrice se mit à genoux, passa la main par un trou rond qui servait de chatière au bas de la porte, et tira une ficelle où pendait une bobine.

- C'est très simple. Comme ça on peut ouvrir sans avoir de clef. Vous pouvez entrer.

Ils entrèrent directement dans une cuisine assez grande et assez propre, qui ressemblait bien plus aux cuisines de village qu'aux cuisines de Paris, et, sur la table en toile cirée, découvrirent en effet un petit paquet, qui devait être le dîner des deux enfants. Ils les aidèrent à dénombrer leurs richesses : deux quignons de pain, deux cornichons, deux tablettes de chocolat, deux oeufs durs.

- Drôle de menu, dit Patrice,

- Pourquoi ? dit Patrice. C'est moi qui lui ai demandé les cornichons. Elle est si bête qu'elle les aurait oubliés. Vous devriez aller acheter des oeufs durs et venir avec nous.

Patrice acheta des oeufs durs au plus proche bistro, deux petits pains, un peu de jambon, des pêches à une voiture de fruits, et deux sucettes pour les enfants. Puis ils regagnèrent le cimetière, et s'assirent aux pieds du philosophe. Des nuages couraient au-dessus d'eux, cachaient et découvraient tour à tour le soleil. Il régnait un silence parfait, un silence villageois, à l'heure où dînent les paysans, où les travaux sont abandonnés. C'était Paris, pourtant, Paris autour d'eux invisible, à vingt mètres derrière cet arbre et ce mur bas, à vingt mètres derrière ce clocher paradoxal : mais ils n'entendaient même pas sa respiration de grosse ville animale, ils avaient été emportés hors de son espace, ils riaient avec leurs doubles enfantins dans un jardin campagnard d'où l'idée même de la mort avait été exorcisée.

- Ça vous arrive souvent de rester tout seuls ?

- Pas très souvent. Nos parents sont toujours là. Mais des fois, ils vont en banlieue, le dimanche, et ils ne nous emmènent pas. Alors la femme nous garde.

- Ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

- Mon père travaille et ne rentre pas déjeuner. Ma mère est allée chez sa cousine de banlieue qui est malade

- Et toi, Catherine

- C'est pareil.

- Tu as aussi une cousine de banlieue qui est malade ?

- Non, c'est la même. Mais ma mère a accompagné la mère de Patrice. Elle trouve qu'il vaut mieux être deux. Une autre année, elles étaient parties quatre, de la rue, pour la soigner. C'est très amusant, quand il y a quelqu'un de malade, Nous, on nous laisse toujours ici.

Ils s'informèrent ainsi des coutumes étranges qui semblaient régir la rue de Bagnolet, et le village de Saint-Germain. Aussi précautionneux que des citadins aux champs, qui ne voudraient tout de même pas dire trop de bêtises, ils découvraient que chaque village de Paris a ses moeurs, ses lois, sa flore et sa faune, Ils n'ignoraient pas que Vaugirard est le pays des popes russes et des chat gris, qu'Auteuil est le bourg des chiens frisés, Saint-Sulpice celui des dévotes et des chats jaunes, Sainte-Geneviève celui des enfants à patins et des chiens noirs et blancs sans race ; ils découvraient ici des chats roux, des chiens hauts sur pattes, des enfant abandonnés, des gardiennes volages, et ils avaient autant de scrupules à généraliser qu'un géographe consciencieux à son premier débarquement dans une île inconnue. Jamais ils n'auraient pensé qu'on attrait pu organiser une *malade-partie* si pleine d'animation et, probablement de gaieté. Mais il faisait beau. Pourquoi chercher autre chose ? Sur les tombes, dans l'amitié paisible de la mort, aussi tranquilles que les Arabes dans leurs cimetières aux stèles arrondies, ils rompaient le pain, et mordaient dans les pêches juteuses, et s'essuyaient les mains aux herbes. Ami de la nature, le philosophe en culotte courte et en bicorne devait sentir s'éveiller son ancienne âme sensible.

Les enfants s'amuserent beaucoup lorsqu'ils apprirent que les deux jeunes zens s'appelaient aussi Patrice et Catherine.

- Alors, vous allez vous marier
- Et pourquoi ?
- Parce que nous, nous nous marierons un jour. Quand nous serons grands.
- Tu te marieras à l'église, Patrice ?
- Si ça fait plaisir à Catherine. Parce que Catherine est croyante.

Il lui caressa la tête avec un geste protecteur.

- Et qu'est-ce que tu feras comme métier ?
- Je ne sais pas. Je pense qu'à ce moment-là la société capitaliste bourgeoise n'existera plus. Je n'aurai pas vu ça.
- Qui te l'a dit ?
- Mon père est militant. Il le sait.

Patrice n'osa trop répliquer. Il fut attristé, pourtant, une seconde, de l'avenir de cet enfant, et il songeait à tant de possibilités pour abriter, aider, cette plante à pousser. Mais il faisait un clair soleil au-dessus de Saint-Germain, et il préférerait regarder son double et celui de Catherine qui leur promettaient un bonheur enfantin.

- Je vais aller chercher de l'eau, annonça le petit Patrice. On crève de soif ici.

Il revint avec une bouteille et deux cornets de papier blanc.

- C'est le gardien du cimetière qui me les a donnés. Je suis bien avec lui parce que je l'aide à fermer les portes le soir.
- Il n'y arriverait pas sans toi ?
- Je ne pense pas.

Lorsqu'ils eurent bu dans les cornets de papier blanc, le petit Patrice, qui faisait preuve d'autorité, leur proposa de visiter le quartier. Ils s'en allèrent, les enfants devant, eux derrière, comme tant de familles françaises, ouvrières ou bourgeoises, le dimanche après-midi. Comme elles, ils ne parlaient à peu près pas, laissant seulement les enfants gazouiller devant eux, les surveillant de l'oeil au moment de traverser les rites. Pour d'autres, ce n'aurait pas été un quartier bien pittoresque que cette limite de Charonne et de Bagnolet. Tantôt de hautes maisons neuves, tantôt de basses bâtisses enserrant un coin de jardin, un arbre pauvre et pelé. Mais ils l'aimaient déjà, comme ils aimaient tout Paris, ses maisons industrielles, ses souvenirs de village, ville non achevée, ville sans harmonie, et par là même vivante.

Vers quatre heures, ils s'arrêtèrent à la terrasse d'un petit café, burent des limonades avec les enfants. Ce n'était pas dimanche, et pourtant d'autres familles se promenaient sur le large boulevard, au pied du talus du chemin de fer, avec des voitures d'enfants, des bavardages, des grands sacs de toile cirée à la main. Les deux petits, très sages sur leur chaise de fer, jouaient à pigeon-vole à mi-voix, et goûtaient de temps à autre leur boisson avec une paille. Étrange journée, étrange famille qu'ils formaient ainsi, par un de ces miracles de la chance que créent parfois, pour ceux qui en sont dignes, les grandes cités.

- Il faut rentrer, maintenant, finit par dire le petit Patrice.

Dociles, ils les ramenèrent à la maison de leur invisible gardienne, toujours absente, et le petit refit sa besogne de chat pour ouvrir la porte.

- Quand vous reviendrez, leur dit-il, vous n'aurez qu'à venir ici. Regardez bien le numéro. Vous nous demanderez. S'il n'y a personne vous tirerez la bobine de la ficelle et vous entrerez.

- Au revoir, petit Chaperon Rouge.

Patrice et Catherine restèrent silencieux jusqu'au Châtelet, où ils se séparèrent.

CHARMES

Catherine revint pourtant, après neuf heures du soir, retrouver son ami. A la pension Souris, où l'on dînait tôt, tous étaient encore à table. Étant dans l'un de ses jours de générosité, Mlle Souris l'aînée avait fait circuler de grands verres d'eau fraîche où elle avait versé une goutte d'une liqueur bizarre et économique, qui tenait de la fleur d'orange et de l'alcool de menthe. C'est ce qu'un pensionnaire de jadis avait un jour nommé avec une ironie non déguisée : « Votre cocktail. » Depuis, les demoiselles Souris, qui n'y voyaient point malice, proposaient de temps à autre (rarement il est vrai) « leur cocktail » et on n'osait pas le leur refuser.

M. Sénèque s'était mis en tête, depuis quelque temps déjà, d'arranger pour elle un poste de T. S. F. Nous avons oublié qu'à cette époque la T. S. F. de famille était encore à l'état embryonnaire, et presque aussi cocasse que l'automobile en 1910. On discutait encore des mérites comparés des postes à galène et des postes à cadres, des écouteurs et du haut-parleur. Les journaux humoristiques étaient pleins d'histoires comiques sur le poste qui refusait toujours obstinément de marcher quand il y avait quelqu'un et qui fonctionnait si bien quand il n'y avait personne. On s'invitait pour écouter la T. S. F. au milieu d'un fracas épouvantable et de cris indestructibles. Les amateurs forcenés n'entendaient d'ailleurs jamais un morceau entier, mais leur aiguille courait de ville en ville, de contrée en contrée : « Je puis « avoir » Florence, Bruxelles, Madrid, Nuremberg, Vienne, Londres... La nuit, j'ai Moscou, j'ai New-York. » L'auditeur forcé n'avait lui, que des grésillements à peu près semblables, et on lui disait toujours que la veille encore on avait « attrapé », sans doute par ruse, et comme au vol, un si beau concert allemand. Mais aujourd'hui, avec l'orage qui se préparait...

Nous avons oublié tout cela, aujourd'hui que la T. S. F. a pris les proportions d'un fléau bien organisé; mais tout cela a été et a donné sa couleur à un temps, le temps des robes courtes, des bars, des cocktails, des voitures à dos carré, des meubles nus, le temps qui se croyait si loin de tous les ridicules, et si protégé du danger de vieillir.

M. Sénèque qui venait d'apporter son poste avec une modestie de triomphateur, ne manqua à aucun des rites alors obligatoires. Un concert de chats emplît bientôt la salle à manger pendant que penché comme un sorcier sur sa marmite de sons, le vieil homme remuait des aiguilles diverses, et marmottait des noms de capitales. Il avait passé l'après-midi à installer une antenne, à vérifier des accumulateurs. Il offrait ses écouteurs, les arrachait pour vérifier un bruit, grêle pavillon indépendant qui servait de haut-parleur, relié par un fil à la boîte magique, ne naissaient que des sons entrecoupés, qui parfois s'unissaient en accords plaintifs, peut-être semblables à ceux des violons.

Un peu crispés, Catherine et Patrice écoutèrent quelques instants ces tentatives de sauvage. Mlle Souris semblait trouver naturelles les visites de la jeune fille, qui lui inspirait confiance, bien qu'elle fût de moeurs puritaines et de tempérament soupçonneux. Les deux jeunes gens songeaient surtout, au milieu des cris suraigus de l'instrument, à leur journée à Saint-Germain de Charonne et à leurs doubles enfantins et amicaux. Pourtant, ils finirent par sortir, par gagner au dehors la nuit tiède.

Le Luxembourg ferme ses portes avec le soir, ils auraient pourtant aimé un jardin, ils suivaient la Seine, en remontant vers Notre-Dame. Chacun d'eux goûtait cette minute de leur vie, le bonheur provisoire qui leur était accordé avant les décisions de l'existence. Mais sans vouloir se l'avouer l'un à l'autre ni à eux-mêmes, ils ne pensaient qu'aux paroles prononcées cet après-midi par les deux enfants, et se demandaient s'ils devaient y avoir un conseil, une prémonition. Autour d'eux la nuit était belle, et devant Notre-Dame noire sur le ciel rosé, pour la première fois, et comme des enfants, ils s'embrassèrent sur les joues.

Plus tard, il le savait dès à présent, lorsqu'il songerait à cette époque, qui lui apparaissait déjà avec ses couleurs anciennes, ses couleurs désuètes, il se rappellerait à jamais, pensait-il, les journées où fondit sur lui, glacé, brûlant, essoufflé, le premier amour. Lui-même aurait-il pu se définir, être défini ? Ils étaient deux prénoms (même pas de noms pour eux), deux jeunes gens sans identité. Il n'était qu'une ombre, et elle n'était qu'une ombre et tous deux étaient deux fantômes sans trait, sans ligne, sans épaisseur ni limite, simplement deux instants de la jeunesse incarnée. Dans son univers cocasse, avec de petits fantoches fabuleux, il avait laissé s'introduire une vivante ; et elle-même n'habitait plus dans sa famille de funambules lyriques, au milieu des batailles d'enfants, la même tranquillité et les mêmes rêves. Mais tous deux, la nuit, retirés dans leurs domaines personnels, dans ce qui avait été leurs domaines personnels, ils restaient les yeux ouverts, et sans pensée, parce qu'ils ne pensaient même pas à un visage, ni à un nom, mais à une absence.

Alors quand ils se retrouvaient, camarades comme aux premiers jours, ils jetaient des amarres autour de leurs barques, ils se racontaient pêle-mêle tout un passé confus et puéril, ils essayaient aussi, pendant qu'ils y étaient, d'agripper un peu d'avenir, et ainsi espéraient-ils se faire mieux connaître l'un à l'autre et mieux se confondre. Et puis aussi, ils se promettaient quelques plaisirs légers, des promenades, des jeux, des livres, de la musique, afin de chercher à fonder sur la fragilité, qui est toujours la plus durable. Il finissait par reconstruire toute l'enfance de Catherine, par l'imaginer aussi clairement que s'il y avait pris part, et il l'entourait alors de maisons familiales, de soleil sur l'eau, de sel marin, d'étoiles dans le ciel, de vagues bleues et de collines.

La maison où habitait la grand'mère de Catherine, il le savait, se trouvait dans une petite rue, en face de l'église. Haute et étroite, elle ne comportait que deux pièces par étage. Par malheur la grande pièce du second n'avait jamais pu être terminée. Elle s'étendait sous une terrasse, mal construite sans doute prodigieusement irréparable, et lorsqu'il pleuvait, la pluie coulait à flots dans la chambre. Cela avait été une des grandes joies de l'enfance de Catherine. Vers minuit au mois d'août, il n'était pas rare qu'un orage torrentiel éclatât. Les enfants, qui couchaient dans les grands lits de bois échoués comme des barques à travers cette espèce de grenier, non tapissé, aux briques de cloison apparentes, se réveillaient en sursaut. Pendant quelques minutes, ils conservaient un peu d'espoir. Mais bientôt la première goutte d'eau traversait le plafond. Il fallait alors se lever. L'électricité était presque toujours coupée en temps d'orage. On allumait alors des bougies et des lampes à pétrole, toute la maison commençait de grouiller comme une ratière. On étendait des sacs sur le plancher, et on réquisitionnait tous les seaux, les cuvettes, les casseroles. Une longue expérience avait appris où se trouvaient les gouttières les plus redoutables. On disposait au-dessous d'elles les récipients les plus importants. Puis, la plupart du temps, on se recouchait, et l'on écoutait les sons différents de la pluie, graves dans les bassines vides, aigus dans les bassines pleines, amortis sur les sacs et cristallins sur l'émail. Depuis toujours, cette chambre se nommait dans le jargon familial « la chambre qu'il pleut ».

Au début d'août pourtant les pluies sont rares, et Catherine et Monique pouvaient s'en emparer en paix. Par deux fenêtres, elles avaient vue sur un peu de ciel et sur le clocher de l'église. La chambre-qu'il-pleut était de beaucoup la pièce la plus aérée et la plus agréable de la maison, bien qu'assez torride. Les mouches elles-mêmes, terreur du village, n'y montaient qu'à regret, préférant les ruisseaux de la rue. Et dans les débuts d'après-midi solennels et chauds des terres du midi, à l'ombre des volets fermés, dans la pièce rayée par un rayon de poussière dorée, Monique et Catherine se racontaient à mi-voix des histoires comiques et inventaient les légendes de leur famille et de leur enfance. Mais qu'il était difficile de faire comprendre cela à Patrice

Lui-même, oublieux de son enfance, qui ne l'intéressait guère, et presque persuadé qu'il n'en avait pas eu, préférait retrouver pour elle les chroniques de la pension Souris. Ainsi échangeaient-ils, à défaut de plus considérables présents, les cadeaux illusoire du temps qui passe, et des décors qui les entouraient. La naine Théodore continuait de paraître à Catherine un objet étrange, une sorte de magot oriental, dont elle avait un peu peur.

- C'est une femme fatale, expliqua Patrice.

- Une femme fatale ?

- Parfaitement. C'est peut-être pour cela qu'elle a un ruban rouge dans les cheveux. Elle a trompé une fois son mari, tout le monde l'a su à la pension, Et avec un Chinois.

- A cause de la taille ?

- Pas du tout. C'était un Chinois du Nord, et il paraît que dans le Nord, on en trouve de très grands. En tout cas, celui-là était un colosse. Il était serveur dans un restaurant de la rue Cujas, et il venait l'attendre après son service. Un jour le mari de la naine, qui avait été prévenu par une lettre anonyme, comme dans le plus grand monde, a quitté son travail et il est venu lui aussi. Cela a fait un grand tapage. Le Chinois s'est mis à hurler, mais il faut croire que la taille ne sert à rien. Le nain lui a donné un coup de canne au-dessous du genou (je n'invente rien) et le grand diable jaune est tombé comme une masse. Des commères sont allées prévenir le commissariat, des agents sont arrivés, ç'a été affreux. Les demoiselles Souris étaient terrifiées. Moi, j'étais mort de rire.

- Et Théodore ?

- Elle était à la fenêtre, son petit balai à la main, et je n'ai jamais vu personne avoir l'air plus heureux. Une reine de tournoi. Quand son mari est entré dans la maison, il n'osait rien lui dire. Elle l'a regardé, avec un indicible mélange de mépris et d'admiration, elle a tendu son balai à l'une des demoiselles Souris sans un mot, et elle est partie sans même laver sa vaisselle. Le lendemain, elle est revenue, elle ne s'est, pas excusée, on ne lui a rien demandé, et on n'a jamais revu le Chinois. C'est ce qu'on appelle un drame du cœur.

Patrice lui racontait cela dans une petite salle de la rue Boissy-d'Anglas où il était allé quelquefois danser. Le jazz à cette époque devenait langoureux, après une crise de barbarie relative, et sur les guitares hawaïennes, les noirs raclaient leurs airs énervants. Dans le secret de la pension Souris, Catherine avait enseigné à Patrice les éléments du charleston. Il haussait les épaules, déclarait cette danse ridicule, mais enfin il avait fini par l'apprendre. En conscience, il frappait ses talons l'un contre l'autre devant Catherine qui riait. Ils étaient presque seuls d'ailleurs, à cette époque de l'année, où quelques vieilles misses encore venaient prendre leur thé et leurs toasts dans le salon du premier étage. Mais tout était très bien puisqu'ils visitaient Paris. La veille au soir, ils avaient mangé du *bortsch* et des *blinis* au K'nam, et puis ils étaient allés voir jouer *l'Orphée* de Jean Cocteau dans une salle à peu près vide. Penchés au dernier balcon du Théâtre des Arts, sur leurs bancs poussiéreux, ils regardaient une ravissante jeune fille en robe rose qui était la Mort - et qui devait mourir bientôt en effet - manier ses appareils électriques. Patrice imitait la voix de Georges Pitoëff lorsqu'en pull-over et pantalon blanc, il écartait les paroles d'Eurydice :

- Ne me parle pas de la lune ! Je suis le hiérophante du soleil.

Et ils riaient tous deux, parce que l'oracle avait fait une prédiction acrostiche, dont, les initiales formaient une plaisanterie de collégien : *Madame Eurydice Reviendra Des Enfers*. Ils ne prenaient pas très au sérieux ces oscillations entre le mysticisme et la mystification, mais c'était leur temps, cela, leur jeunesse, leur plaisir, et ils se chuchotaient que Ludmilla attendait un bébé, et que Jean Cocteau n'était peut-être pas aussi sérieusement converti que le pauvre Maritain voulait bien le croire, et que la Mort se prénommaït Mireille et qu'elle écrivait des contes et des poèmes, et que l'ange Heurtebise était joli garçon et que Jean Hugo qui avait fait les décors, était l'arrière-petit-fils du poète, qu'ils tenaient par ailleurs pour un vieux bouffon barbu.

En sortant, il lui récitait une page de Claudel qu'il aimait, et qu'elle finissait, elle aussi, par savoir par coeur :

*Et voilà que quelqu'un est toujours là, partageant même son lit quand il dort, et la jalousie le presse et l'enserre.
Il était oisif et il faut qu'il travaille tant qu'il peut,
Insouciant et voici l'inquiétude,
Et ce qu'il gagne n'est pas pour lui. et il ne lui reste rien.
Et il vieillit pendant que ses enfants grandissent.
Et la beauté de sa femme où est-elle ?
Elle passe sa vie dans la douleur et elle n'apporte que cela avec elle.
Et qui aura ce courage, qu'il l'aime ?
Et l'homme n'a point d'autre épouse, et celle-là lui a été donnée, et il est bien qu'il l'embrasse avec des larmes et des baisers.
Et elle lui donnera de l'argent polir qu'il l'épouse.*

On leur disait aussi que la jeunesse de ce temps passait sa vie dans les bars, courait les routes en auto, se droguait et jetait l'argent par les fenêtres : ils n'avaient pas d'argent, ils buvaient de l'eau, ils ne savaient pas conduire, et ils n'avaient d'autres vices que les pièces d'avant-garde, les acteurs russes et les films absolus.

LA CROIX DU SUD

Vers le 10 août, Catherine allait quitter Paris pour retrouver sa plage méditerranéenne. Patrice s'en irait aussi, c'était leur dernière journée. Elle avait prévenu qu'elle ne rentrerait pas dîner chez elle, il avait dit aux demoiselles Souris de ne pas l'attendre. La pension d'ailleurs était à peu près vide, et la naine Théodore n'avait plus à servir que les deux vieilles filles, M. Pentecôte, M. Sénèque et l'inamovible Mlle Gorgiase. On laissait la fenêtre ouverte, et les moucherons tournoyaient autour de la suspension verdâtre, en forme de couronne carolingienne. Avec amertume, Mlle Agathe songeait que la morte-saison était venue et qu'il fallait même louer le Seigneur d'avoir conservé quelques convives autour de sa table. L'air était moite, le soir était tombé. M. Pentecôte, qui devenait volontiers sarcastique, plaisanta l'absence de Patrice.

- On sait bien, dit-il, où il a passé la journée. Cette jolie étudiante n'y est à coup sûr pas étrangère.
- C'est une jeune fille bien convenable, assura l'une des demoiselles Souris.
- Et c'est un jeune homme parfait, répondit l'autre.
- Nous n'en avons jamais douté, dirent en choeur M. Sénèque et M. Pentecôte.
- Il faut bien laisser parler son coeur, admit avec une indulgence pleine de lassitude la femme fatale.

Il y eut un silence, peut-être réprobateur.

- Ne l'avez-vous pas entendu rentrer dans sa chambre, tout à l'heure ? reprit M. Sénèque.
- Je ne crois pas, On peut aller voir, dit Mlle Souris l'aînée.
- Gardez-vous-en bien. Ce serait indiscret, et comme dit si bien mademoiselle, il faut laisser parler son coeur. Etes-vous bien sûr qu'il y soit seul ?
- Oh ! monsieur
- Mais en tout bien tout honneur, mademoiselle.

M. Pentecôte étendit à travers la table une dextre conciliatrice.

- Que l'on ne discute point en vain. La science nous met une arme entre les mains, ou plutôt un admirable instrument d'investigation, Donnez-moi le rond de serviette de ce jeune homme.

Tout le monde avait déjà deviné qu'il avait saisi une fois encore l'occasion d'une expérience de radiesthésie. On lui tendit le rond de serviette, il tira du fil de sa poche. On n'osait pas le contrarier, et puis, il faisait chaud, le dîner était fini, pourquoi ne pas laisser le vieil homme se distraire comme il l'entendait ? C'était l'heure et la saison où l'on croit aux miracles par lassitude, et où, pourvu qu'on ne doive pas se lever, on accorde tout ce qu'ils désirent aux fakirs, aux démarcheurs, aux poètes et aux inspecteurs d'assurances. La femme fatale commença même de raconter des histoires de tables tournantes, mais M. Pentecôte la reprit avec sévérité : les tables tournantes n'avaient aucune valeur scientifique.

- Et vous croyez que le rond de serviette ? ...
- Vous allez voir.

Il dessina un carré sur un papier blanc, qui représentait la chambre de Patrice, et il commença de promener au-dessus le rond de serviette suspendu à un fil. Il se tenait debout, sa barbiche en avant, ses lunettes relevées sur son front, docteur Faust de pension de famille. Une petite lueur verte errait sur ses verres : ce n'était pas le génie, ni le démon, ni l'âme d'un défunt, c'était le reflet de la suspension.

- L'expérience que je réalise là, déclara-t-il, est de mon invention. Vous ne la trouverez décrite dans aucun manuel classique de radiesthésie. Il faut pour cela posséder un fluide particulier, que je me fais fort de pouvoir diriger à volonté. Mais ce n'est pas donné à tout le monde.

Il émanait du petit homme une forte autorité, et tout le monde s'accouda à la table pour le regarder faire. Personne n'aurait eu l'idée de demander à monter tout simplement dans la chambre de Patrice, et, à vrai dire, on ne savait même pas très exactement ce que cherchait M. Pentecôte. Pour des esprits véritablement curieux d'ailleurs, le résultat importe peu, et seule la méthode a de l'intérêt.

A une des extrémités du carré, le pendule se mit à remuer, de façon irrégulière, comme s'il avait été poussé par le vent.

- Nous devons nous trouver ici près de la fenêtre, déclara avec gravité l'officiant. Il y a de l'air.

Il fit au crayon bleu un trait, qui indiquait la fenêtre. Puis il continua de promener son pendule. A l'extrémité opposée, il indiqua qu'il sentait un frémissement. Au bout du fil, le rond de bois se mit en effet à tressauter, puis, au bout de quelques secondes, sous les yeux de tous, se balançait, lentement, régulièrement, en oscillations assez amples.

- Je vous prends à témoin que je ne bouge pas.

On acquiesça d'autant plus aisément qu'on avait vu assez souvent M. Pentecôte se livrer à des expériences analogues, et que, quelle qu'en soit l'explication, on ne pouvait évidemment l'accuser de tricher.

- La personne que nous cherchons se tient à cette place, qui doit être la place du lit. Par rapport à la fenêtre, cela me paraît assez vraisemblable.

Avec précaution, il promena son pendule dans son espace imaginaire. Ici, il remuait, ici il ne remuait plus. Entre le lieu où pouvait se trouver le corps couché de Patrice et le mur, il délimita un espace vide.

- Y a-t-il un espace entre le lit et le mur

- Non.

- Donc, nous devons supposer que le jeune homme est couché sur un côté du lit. A côté de lui, son pendule ne remue plus. Qu'y a-t-il à côté de lui ? Le vide ou... quelqu'un ?

On ne répondait pas. A force d'insistance, on finissait par voir, dans la chambre de Patrice, un jeune corps de vingt ans, étendu dans la chaleur de la soirée. A côté de lui, on imaginait vite un autre jeune corps, aisément reconnaissable, et sans le dire tous ceux qui étaient réunis autour de cette table se sentaient émus. Par économie, Mlle Agathe n'allumait à cette heure de la journée qu'une seule des lampes de la suspension. Elle éclairait faiblement la barbiche de M. Pentecôte, le pendule magique, le papier blanc, et à sa lueur verdâtre, il n'était pas malaisé de reconstituer une fable, une légende du premier étage. Mlle Gorgiasse poussa un soupir car elle était romanesque. Le pendule se mit à osciller encore.

- Attention.

Il se livrait en effet à d'étranges manoeuvres. Il ne tournait point, il ne se balançait pas rien plus de façon régulière et sur une ligne droite. Mais il allait, dans le sens du lit, de la tête au pied, puis il s'arrêtait, et il se balançait une fois, aussi régulièrement, de droite à gauche. Ainsi formait-il une croix.

- Je n'ai vu cela que rarement, murmurait M. Pentecôte.

Une dizaine de fois, le pendule dessina ainsi la croix dans l'espace.

- Qu'est-ce que cela signifie ? osa finalement demander Mlle Agathe.

M. Pentecôte s'assit, reposa son fil sur la table, écarta le papier blanc où il avait dessiné peu à peu l'image idéale de la chambre de Patrice, abaissa ses lunettes sur ses yeux, et répondit avec une très petite voix :

- Les auteurs discutent beaucoup sur ce point, mademoiselle. On appelle ce signe, parfois, la Croix du Sud. Pour les uns, il signifie... l'amour, et pour les autres, il signifie que la personne ou l'objet que l'on recherche n'est pas là... est absent...

On aurait dû rire, demander s'il y avait là une défaite. Mais il ajouta avec un peu de précipitation :

- A votre place, j'irais tout de même voir tout de suite dans la chambre.

Patrice et Catherine étaient bien étendus l'un à côté de l'autre, vêtus et immobiles. La porte n'était pas fermée. Mlle Agathe et M. Sénèque entrèrent dans la chambre en s'excusant à haute voix. Les jeunes gens ne bougèrent pas. On s'approcha, et l'on vit qu'ils étaient évanouis.

Il fut très difficile, lorsqu'on les eut réveillés, de savoir ce qui s'était passé. A la fin de la journée, Catherine avait suivi Patrice dans sa chambre, et ils s'étaient étendus l'un à côté de l'autre. Ils ne s'étaient point touchés. Mais longuement ils étaient restés ainsi, immobiles, tremblant un peu, sans même approcher leur main l'un de l'autre. Leurs yeux étaient fermés. Elle ne savait rien du trouble qui l'avait envahie et qui la possédait, à se tenir ainsi tout près de ce garçon qui ne voulait d'elle rien autre que sa présence. Il ne savait même pas ce qu'il pouvait en attendre, et il luttait de toutes ses forces contre le désir de s'approcher d'elle, de sentir sa chaleur, fût-ce à travers ses vêtements, d'apaiser et de fondre sa propre fièvre. Il serait vain de croire qu'il ne pensait point à davantage, mais il ne voulait pas céder. Dans l'approche de deux corps vêtus, il y a quelque chose de magique et d'inséparable des

premiers moments de l'amour : la résistance, la tentation, la honte, le regret, l'espoir se mêlent dans cette étreinte factice et provisoire, où les obstacles légers symbolisent tant de barrières plus irréductibles. Et comme elle était pure, elle ne devina point quand il bougea un peu, et se détendit, qu'il avait atteint au plus fort de son désir, qu'il l'avait prise en songe, et qu'il s'apaisait. Au-dessus d'eux-mêmes tournoyaient, en un nuage leurs tentations, et ils fermaient les yeux, et ils étaient rouges. Et si tendus étaient-ils pour s'approcher sans se toucher, pour se fondre sans s'atteindre, plus séparés par ce peu d'air entre eux que par l'épée de pureté de la légende que soudain, au même instant, quelque chose se rompit en eux-mêmes, et que, comme l'avait deviné le vieux fou, ils ne furent plus présents.

Patrice devait souvent songer que, vécût-il cent ans, et eût-il plus d'aventures que l'homme aux mille et trois, jamais il n'atteindrait plus complètement la réalisation du rêve masculin qu'en ces minutes d'anéantissement total, cette possession dans la pureté.

II - LETTRES

Pauline, je verrai qu'un autre vous possède
CORNEILLE, *Polyeucte* (acte II, scène I)

I

Patrice à Catherine

Florence, le 3 novembre 1927.

Mon coeur, voici ma première lettre italienne. Vous voulez bien que je vous appelle mon cœur ? On s'appelait ainsi dans des siècles qui me plaisent et on s'appelait même ainsi dans les romans d'avant-guerre. Quelle situation plus digne d'un roman d'avant-guerre que la mienne ? Me voici à Florence, comme un personnage de M. Bourget, et précepteur dans une famille, comme un personnage d'Octave Feuillet, cette fois. Il me reste à séduire la maîtresse de maison, à épouser sa fille, à semer l'anarchie parmi les domestiques, à me révolter lors d'une visite bien-pensante, à accumuler sur ma table de travail les ouvrages épais des sociologues et des chambardeurs politiques. Hélas ! mon coeur, je n'ai aucune vocation pour ce genre de passe-temps, et M. Guido Cajuolo n'a plus de femme, puisqu'il est veuf, et il n'a pas de fille. Il a seulement deux gamins de douze et treize ans, qui portent un petit bonnet de police comme j'en portais un moi-même autrefois (c'était pendant la guerre), et chemise noire comme monsieur leur père. Je leur apprend le français, mon cœur ; ils le parlent d'ailleurs aussi bien que moi, si ce n'est mieux, et aussi l'histoire et toutes sortes de choses.

Je n'aurais jamais soupçonné qu'aux temps où nous vivions, cela pouvait servir à quelque chose d'être réputé hostile (est-ce tellement vrai, mon Dieu ?) au gouvernement de notre pays. Je vous ai manquée à Paris, la semaine dernière, et tout s'est fait si vite que je n'ai pu vous raconter les raisons de mon départ. Vous ne m'avez vu qu'en glorieux uniforme, et bien peu : sept, huit fois, au cours de cette année mortelle, et je sais si peu ce que vous êtes, ce que vous faites. Mais vous m'avez fait jurer, voilà longtemps déjà, de ne jamais parler sérieusement, et de me contenter de rire quand je vous écrivais.

A peine libéré, je suis allé à la Sorbonne, voir ce vénérable barbu, un peu franc-maçon, un peu fripouillard, que connaît mon oncle. Pourquoi après tout ne me trouverait-il pas une situation ? J'en doutais fort, je vous l'avoue : j'ai bien des camarades qui passent l'été, parfois l'année à Genève. M. Briand aura au moins servi à cela : il suffit, je crois bien, de le demander, pour être hébergé, nourri, payé, au bord du lac, à condition qu'on ait quelque vague titre d'Université. On trouvera cela comique, plus tard. Mais il faut aussi annoncer discrètement qu'on ne veut point de mal à la Société des Nations et au régime. Je ne sais pourquoi ; je n'ai pas cette réputation. Je dis : je ne sais pourquoi car mes convictions ne sont pas si bien assises. Le barbu s'est frotté la barbe, m'a considéré avec l'étonnement que peut avoir un ethnologue devant un objet rituel non classé, et m'a soudain demandé :

- Savez-vous l'italien ?

J'ai hésité une seconde ; j'aurais bien juré savoir l'italien, le chinois, et même les mathématiques, qui me sont encore plus étrangères, Mais je suis honnête, je lui ai dit non.

- Peu importe, après tout, a-t-il dit après réflexion, puisqu'il s'agit d'enseigner le français.

Je tremblais d'émoi. Il m'a déclaré alors, en termes discrets, qu'on venait tout justement de le charger de trouver un jeune précepteur français pour une famille de Florence. J'ai très bien compris qu'on avait sollicité de ne point recevoir d'ennemi déclaré du régime italien. Mon brave homme n'a guère qu'une clientèle de socialistes, comme lui, de futurs chefs de cabinet dans un ministère du Cartel. Il croyait se souvenir que je n'étais point dans ses idées : je le lui assurai, avec toute la fermeté et toute la délicatesse dont je suis capable, mon cher coeur. Nous échangeâmes des propos nébuleux et nuancés sur la difficulté qu'il y a à juger des gouvernements humains ; il me laissa entendre qu'il était tolérant ; je lui donnai à croire que l'enthousiasme de la jeunesse ne me permettait pas encore d'accéder à sa hauteur de vues il fut satisfait, et ne comprit point que j'avais vu son piège il crut tenir son réactionnaire patenté, logea dans un coin de sa mémoire que je ne pourrais jamais lui servir à rien en France, mais il me promit aussitôt un bel avenir toscan. Seulement, il fallait partir tout de suite. Tout de suite, ou il ne répondait de rien, ou on enverrait en Italie un sicaire de Moscou, un juif, un socialiste, un normalien, un neveu de Paul-Boncour. J'ai fait ma valise, et je suis parti, sans vous revoir, mon coeur.

Me voici pour une année dans cette ville que j'aime depuis toujours, avant de la connaître, et que je ne vous décrirai pas. Il faut pourtant que vous sachiez que ma chambre donne sur l'Arno, ce qui n'est pas considéré comme une faveur, car on craint ici l'eau et la fièvre. Mais je vois le Ponte-Vecchio chargé de ses basses maisons d'orfèvres, je vois aussi la tour du Palais Vieux, et le Dôme. C'est novembre, et il fait un temps doux et fin comme certains jours de printemps. Hier, j'ai passé l'après midi à San Miniato, dans le petit cimetière d'où l'on domine la ville. Il y avait un peu de brume, mais elle surgissait si merveilleusement, dans sa grisaille,

dans sa lumière ! Je ne vous parlerai pas des peintres, ni des musées, parce que vous m'accuseriez de vous copier un catalogue. Je vous dirai seulement ce que j'ai vu ici de plus beau : d'abord les personnages aux joues rebondies, aux cheveux blonds et enroulés, aux vêtements de broderies, qui, dans un paysage plein d'animaux, d'arbres, de roches et de clochers, accompagnent les Rois Mages dans les fresques que Benozzo Gozzoli a peintes pour le palais Riccardi ; et aussi les images de San Marco, si *violentes*, si hardiment échappées au monde, que Fra Angelico a dessinées avec du bleu et de l'or.

Voilà, mon cœur : ici, je serai un garçon sage, à qui l'on a donné bien des trésors, et qui a toute une année pour les dénombrer. Je ne sais pas le moment où je reviendrai en France : peut-être à Noël, peut-être à Pâques. Tous mes trésors, tous les tableaux, et toutes les villes si pareilles aux villes des tableaux, ne m'empêchent pas de regretter même l'an passé, où je m'ennuyais mais où je vous voyais parfois, ne m'empêchent pas de regretter les personnages minuscules de la pension Souris, où vous avez apparu un jour. M. Pentecôte m'a donné des recommandations pour un de ses amis radiesthésistes qui habite Sienna. Un jour, j'irai peut-être le voir, et je saurai si la folie douce de mon ancien compagnon saugrenu est traduisible en italien. Mais j'espère qu'il ne fera pas d'expérience sur moi, avec quelque baguette de coudrier.

Je ne veux pas que vous retourniez sans moi à Saint-Germain-de-Charonne. Il faudra prendre patience - je parle pour moi - et attendre quelque temps avant d'aller retrouver Patrice et Catherine. Mais si vous vous promenez dans quelque coin de Paris où nous soyons allés ensemble, ne craignez pas de penser un peu à moi. Dites-moi ce qu'est votre vie, parlez-moi de Monique et d'Isabelle, et des autres dont je n'ai jamais su le nombre ni le nom. Dites-moi aussi ce que jouent les Pitoëff cette année, et si vous allez encore aux Ursulines. Ne me dites pas avec qui. Mais s'il existe une danse nouvelle, depuis le charleston d'il y a deux ans, nommez-la-moi, que je me la fasse apprendre. Ainsi, quand nous retournerons rue Boissy-d'Anglas, vous n'aurez pas honte de moi.

Par contre, je vous apprendrai, moi, comment je vois naître cette Italie nouvelle dont on nous fait, en France, un épouvantail. Je suis sûr qu'elle vous plairait, parce qu'elle reste gracieuse. Oui, mon cœur, le fascisme italien m'a semblé rester gracieux, ce peuple s'amuse. Tout ce peuple s'amuse, il rit, il a un air si étonnamment soulagé de ne plus craindre pour demain le pillage, la révolution et la mort. Vous lirez de gros livres très sérieux où l'on vous expliquera qui est le chef ici et ce qu'a fait le régime pour l'ouvrier, pour le paysan. Tout cela est très exact. Mais ce qui me plaît, c'est d'avoir une telle impression de liberté, c'est de parler avec un cordonnier qui habite près de la place de la Seigneurie, d'entendre sa douce langue chantante (je commence déjà à bredouiller l'italien, vous savez, en quelques jours, et tout au moins à le comprendre). Il est heureux du ciel, heureux de la terre, et il aime sa ville, et il aime l'Italie, et il me parle des routes nouvelles, des maisons neuves, comme si aucun pays au monde ne construisait de routes ni de maisons. D'autres gens le trouveraient naïf et vantard. Moi, il m'amuse, parfois me touche, cet orgueil. Je ne sais pas comment sont les bourgeois, dans ce pays, encore moins la fameuse aristocratie qui remplit les romans d'avant-guerre. Je ne sais pas s'ils ne transformeront pas le régime d'aujourd'hui en quelque chose de moins intelligent et de plus gênant. Mais je sais que le peuple est délicieux, mais j'apprends, avec un accent, paraît-il, épouvantable, les chansons fascistes, mais cela me plaît de voir les enfants s'amuser ensemble et cela me plaît de les voir arrachés à la misère, à la saleté, à la mendicité. Cela aussi vous plairait, mon cœur, vous trouveriez là des joies, vous qui aimez à vous promener dans les quartiers de Paris, et je pense encore à l'autre Patrice et à l'autre Catherine. Il m'arrive de les rencontrer, bruns ou dorés, dans les rues de Florence, et c'est peut-être eux qui me servent d'intercesseurs.

Voilà ma longue lettre finie, bien sage et bien en ordre, et le voyageur ne manque pas de signaler les curiosités artistiques et les moeurs du pays. C'est un voyageur consciencieux, et il a fait une solide composition française.

Ne l'oubliez pas.

PATRICE.

II

Catherine à Patrice

Paris, le 15 novembre 1927.

Mon cher Patrice,

J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir, parce qu'elle m'apportait un peu votre voix, votre manière d'être et de se moquer, et puis parce qu'elle me donnait des nouvelles de cette vie si différente et si étrange qui me semble être désormais la vôtre. J'ai lu beaucoup de ces romans d'avant-guerre dont vous vous moquez, parce que c'étaient les seuls que je pouvais trouver facilement autour de moi, dans des collections à dix-neuf sous, et j'ai beau les avoir oubliés presque tous (je n'ai pas de mémoire, ni de cervelle), j'ai beau les trouver un peu ridicules, je les ai considérés avec trop de respect quand j'avais douze ans (on m'a toujours laissé tout lire) pour ne pas avoir de l'admiration pour vous. Oui, vous êtes un personnage d'Octave Feuillet, et de Paul Bourget, et du Lys rouge, et de Pierre de Coulevain, et d'Henri de Régnier, et même, ma foi, un peu aussi de Marcel Proust. Vous voilà florentin, comme il se doit quand on a votre âge, et il faudra qu'un jour vous me fassiez connaître Florence comme vous m'avez fait connaître Paris.

Ma vie à moi a changé un peu, mais vous le savez déjà, depuis le début d'octobre. Je crois que j'ai eu raison d'accepter ce métier de secrétaire chez Darnier. Papa a bien poussé un peu les hauts cris, trouvant qu'il est tout à fait absurde, quand on est licenciée, de ne pas demander un poste dans l'enseignement officiel ou libre. Mais je lui ai expliqué que je gagnerais deux fois plus d'argent, et que je pourrais ainsi lui en donner pour faire éditer l'Histoire intellectuelle des Mérovingiens. En réalité, c'est que je n'ai pas envie, pour l'instant, de quitter maman et Monique. Il sera toujours temps plus tard (je suis toujours raisonnable, vous le savez) de courir enseigner le latin aux petites filles bellifontaines ou castelsarrasinoises.

Il règne chez Darnier une très grande activité, qui m'amuse par elle-même. Mon rôle consiste simplement à écrire des lettres, à les classer, et je suis heureuse d'avoir appris aussi, en plus du grec et du latin, la sténo-dactylo.

Darnier a trente-cinq ans. C'est un homme qui a été très riche, qui a été ruiné aussi, qui veut rentrer dans la première condition, et qui est, je crois, sur le chemin. Il a construit l'appareil de Robbes, qui a fait le fameux raid de l'an dernier, avec de l'argent emprunté et peut-être même, m'a-t-il dit, un peu volé. J'ai vu Robbes : c'est un grand diable blond, alors que Darnier est un petit homme noir. Mais ils me plaisent tous les deux, ils sont courageux, très gais, et très forts. Il y a autour de Darnier trois secrétaires et deux dactylos, et je ne vous explique pas comment doit marcher la grande usine de construction d'avions qu'il est en train de monter parce que je ne suis pas sûre moi-même d'avoir encore tout compris. Enfin, tout le monde ici l'adore et se ferait couper en quatre pour lui. Il me traite avec beaucoup de gentillesse et de camaraderie, comme il traite tout le monde, et il n'a pas trop l'air de croire que je suis une petite dinde. Il prétend qu'il a beaucoup d'admiration pour papa, qui ne lui en a jamais voulu d'avoir été son plus mauvais élève. Je profite comme je peux du hasard, qui les a fait se rencontrer à nouveau. Seul le hasard, mon cher Patrice, guide la vie.

Je ne suis pas encore revenue revoir les Pitoëff. Il paraît qu'ils vont jouer *Hamlet*, et je vous raconterai ce que sera la mise en scène de Georges. Mais je suis allée aux Ursulines et au Vieux-Colombier. Vous avez beau ne pas vouloir savoir avec qui, je vous le dirai. C'est avec un camarade de bureau, qui ne connaissait rien au cinéma, et à qui j'essaie d'apprendre ce que vous m'avez enseigné. Il s'appelle François Courtet. Il fait partie d'un club de tennis, et il m'y emmènera sans doute, si vous le permettez. J'ai joué autrefois au tennis, il commence à y avoir longtemps. A part cela, Courtet est un garçon un peu sérieux, un peu lourd peut-être, que Darnier apprécie, et qui est plein de sympathie pour le communisme. Il faudra que vous m'envoyiez des insignes fascistes. Je les mettrai pour le faire enrager, et je lui ferai de grands récits sur les oeuvres sociales de Mussolini et sur la protection de l'enfance. Je ne plaisante pas, Patrice, et vous me donnez envie de venir là-bas faire chanter et courir les petits *balillas* vêtus de noir. Je ne crois pas pourtant que Courtet vous déplairait. Notre grand rêve commun est de réussir à voir le Cuirassé « Potemkine », et je suis capable pour cela de m'inscrire à une organisation soviétisante, même si je dois recevoir par retour du courrier votre malédiction. Il n'y a pas de danse nouvelle, et je prophétise que ni la *upa-upa* ni le *black-bottom* n'auront longue durée.

Voilà ma vie, voilà mes compagnons. Mais il y a aussi celui qui n'est pas ici, et qui est pourtant tout près de moi. Je ne vous dis pas son nom, cher Patrice. Vous le trouverez bien tout seul.

Votre

CATHERINE.

III

Patrice à Catherine

9 février 1928.

Il y a bien un mois, ô mieux aimée, que je n'ai rien reçu de vous. Un mois c'est beaucoup. Et il commence à y avoir beaucoup plus de temps encore que je ne vous ai vue, puisque je ne suis pas venu à Noël. J'ai presque espéré vous voir voici deux semaines, lorsque Robbes et Darnier ont été reçus à Florence : c'était naturellement assez stupide. Mais je suis allé les regarder de loin, puisque vous les connaissez tous deux, comme si j'avais pu surprendre sur le grand blond et sur le petit noir comme un reflet de votre présence. Je n'y ai trouvé qu'un sentiment un peu plus vif de votre absence.

Cette absence emplit tout ceci ; je serais hypocrite, Catherine, si je disais qu'elle m'empêche de goûter à cette ville, mais elle double tous mes instants. Je crains que vous ne sachiez pas ce que c'est que l'absence, je ne la lis pas dans vos lettres, je ne la respire pas dans votre écriture. Pour ceux qui m'entourent, je donne des leçons aux petits qui me sont confiés, je fais preuve d'un réel intérêt pour l'Etat fasciste, je vais souvent aux musées et dans les églises, je monte dans le tramway de Fiesole, et il m'arrive même, le dimanche, de prendre le train pour aller à Pise, qui est une ville solennelle et triste, à Sienne, où à San Gimignano. Mais tout cela, c'est ce que je fais, ce n'est pas ce que je suis :

Je suis l'absent de Catherine.

Je ne puis même pas dire - reconnaissons-le puisque voilà longtemps que je n'en ai pas reçu - que je sois très content de recevoir vos lettres. Car vous m'y décrivez votre vie avec tant de gentillesse et de précision que je n'ai pas beaucoup de mal à me l'imaginer. Et que voulez-vous : cette vie, c'est une vie où je ne suis pas. Par la force des choses, Catherine, je le sais bien, par la force des choses ! Et vous me dites des paroles douces, et vous m'aimez bien, et peut-être vous m'aimez tout court, mais voilà, je ne suis pas auprès de vous. Ce n'est pas avec moi que vous irez un jour voir « *Potemkine* » (je ne vous le pardonnerai jamais, si vous le faites), ce n'est pas avec moi que vous jouerez au tennis. Ne croyez pas que je vous en veuille de vos camarades, de vos parents, de ce petit Courtet, ou d'autres. Je ne suis pas si absurde, puisque tout cela n'est pas moi : et il est tout à fait inutile de me faire des remontrances, inutile de me prêcher une raison que je connais aussi bien que quiconque, mais qu'il m'est impossible de pratiquer. Nous sommes loin, et c'est l'absence.

Je voudrais bien essayer de vous parler d'autre chose, ma petite fille. L'autre jour, je suis allé à Sienne, et je vous envoie toutes les images que j'ai pu trouver. Mais tout d'un coup, au milieu de cette belle place du Palio qui est creuse comme une coquille, lorsque les pigeons se sont abattus autour de moi, c'est votre petite image qui s'est aussi abattue avec eux, et je vous ai vue, toute droite et sérieuse, à côté de moi. Vous ne m'avez pas quitté quand je suis entré dans la maison communale regarder les fresques du Bon Gouvernement. Je vous ai d'autant moins quittée que les Lorenzetti vous ont peinte, un peu effacée j'en conviens, mais tout de même reconnaissable, dans une de leurs rondes. Mais ce n'est pas de vous que je voudrais vous parler, c'est de Sienne. J'y suis arrivé un soir, j'ai cherché une auberge, la nuit tombe vite. Et après dîner, c'est au clair de lune que je suis allé découvrir la ville. Je me suis perdu, et puis, tout d'un coup, je me suis trouvé sur une place déserte, avec une extraordinaire cathédrale fleurie et bordée et une grande nef inachevée, percée, énorme, comme une ruine. Il a juste passé, à cet instant, tout hâtifs à petit trot, une troupe de vingt pénitents en cagoule. D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ? Je ne le sais pas. Ils n'étaient plus dans l'église quand j'y suis entré. Ils s'étaient évanouis comme des sorciers. Mais la nuit, le marbre un peu vert, un peu bleu, le désert, la lune, le silence extraordinaire, et cette ville étouffante autour, je vous jure que j'avais envie de repartir aussitôt pour ne pas gâcher cette image par d'autres.

Et puis, je suis rentré quand même dans ma chambre, et j'ai retrouvé votre petite personne. Je ne suis pas triste que vous ne soyez pas là, je sais bien que ce n'est pas possible, je ne suis même pas triste de ne pas être à Paris. Seulement, j'ai l'impression de me heurter, voyez-vous : se heurter, c'est le mot exact de l'absence. De mon pauvre front, de mes épaules, soudain, je cogne un mur de verre : c'est que vous n'êtes pas là, tout simplement, que tout ce que vous pouvez faire ou dire, je ne le sais pas, et que je ne puis pas vous retenir auprès de moi par les petits moyens qui sont les miens. Ils me sont interdits, simplement parce que je ne suis pas là, et il me semble alors que je m'échappe de vous, que vous le laissez fuir comme du sable, sans que j'y puisse jamais rien.

Vous voyez que le pauvre bonhomme est quelquefois bien mal en point. Il ne faut pas lui en vouloir, il ne faut pas lui en vouloir non plus de radoter. Il n'a pas eu, lorsque j'y réfléchis, une enfance, une jeunesse tellement attrayantes. Il s'en est accommodé parce qu'il s'accommode de tout, et qu'il est capable de construire un beau théâtre de marionnettes avec les fantoches de la pension Souris. Mais la réalité n'en était pas moins là : nous dirons simplement, ô mieux aimée, que ce ne fut pas toujours drôle. Et tout d'un coup, il a eu cette chance, cette chance unique, inespérée, qui n'arrive pas à tellement d'hommes, de rencontrer une chose merveilleuse et énorme, qui lui a rempli tout le coeur, tout l'esprit. Un mois, le destin permet qu'il considère cette chose en lui, qu'il la caresse, qu'il l'accepte et la fasse sienne. Et puis le destin tire ailleurs le pauvre bonhomme. Oh ! il sait son métier de destin, il fait bien les choses. Il lui donne de l'argent, des livres, des tableaux, il lui paie l'Italie, ma bonne dame. En somme il le

rend beaucoup plus heureux, beaucoup plus riche et beaucoup plus enviable que jamais encore. Seulement il lui retire aussi la chose merveilleuse, la chose immense, la seule. Laissez le pauvre bonhomme devenir un peu lyrique, puisqu'il est loin. Cela ne tire pas à conséquence.

Je vous dirai tout, ce soir, puisque vous êtes, me semble-t-il, plus absente que jamais. Je ne puis même vous dire que j'oublie un peu de vos traits, cela ne s'avoue pas, mais c'est exact. Vous vous effacez, malgré la petite photo que vous m'avez donnée, que voulez-vous ? Je n'y puis rien. Nous nous sommes connus jeunes, et bien peu de temps. Il ne faut pas compter que les choses même merveilleuses puissent se fixer fortement sans le temps. Et puis, zut ! Je n'ai peut-être pas beaucoup de mémoire. Je ne saurai peut-être plus très bien comment vous êtes, dans quelque temps. Mais que je vous rencontre seulement au hasard dans la vie, ô mieux aimée...

Donc vous êtes pour moi presque un personnage imaginaire maintenant, aussi silencieuse qu'une créature de fiction. Je suis à ma fenêtre, et je vois les lumières de Ponte Vecchio, et j'entends le clapotement de l'Arno, et je sens son odeur limoneuse. Je vous parle comme on parle parfois à une image de femme qui n'existe pas, et à quoi on a envie de tout dire, parce qu'on se sent malgré tout un peu seul, et qu'on est en train de manquer sa vie. Ce sont les consolations de l'absence, ô douce-amère ! Je vous donne les plus beaux noms que j'aie pu copier pour vous dans les livres, vous le voyez, je ne suis même pas capable d'en inventer pour vous. A quoi bon, puisque vous n'existez pas ?

Je vois beaucoup plus nettement ce qui vous entoure, les murs de mon Paris, les salles des théâtres, votre maison, vos frères, vos soeurs, et aussi ceux que je ne connais pas. Dans votre bureau, où vous travaillez comme une abeille jaune et petite, je vous entends très bien bourdonner avec les autres, mais je vois les autres, et je ne vous vois pas. C'est qu'ils vous ont tellement volée à moi qu'ils se sont emplis de votre vie et de votre substance, qu'ils vous ont mangée. Tant pis, mon abeille. Continuez à faire votre bruit avec eux. Dites-moi aussi, si vous le voulez, comment est faite votre ruche. Si vous ne me le disiez pas, je serais plus malheureux encore que si vous me le dites.

Je vous enverrai vos insignes fascistes, ceux des jeunes filles qui s'occupent des services sociaux, ceux des enfants, ceux du parti, Et même un petit bonnet noir. Quand je suis venu ici, vous le savez, mes opinions n'étaient pas bien fermes. je me sens de jour en jour plus proche de ces gens, ma foi. Les autres pays m'ennuient. Ça vous excite, vous, la démocratie conservatrice française ? Ou la glorieuse social-démocratie allemande ? Mais je sais bien que Courtet doit vous parler des Russes, et Darnier doit être de ces gens amateurs de reconstruction industrielle qui font un beau petit salmigondis avec l'Amérique, les Soviets et l'Italie. C'est la mode, dans les endroits où l'on pense, en notre sainte année 1928. Mon rêve, cher coeur, c'est que vous veniez avec moi un jour parmi ce petit peuple gracieux qui veut devenir fort. Vous aurez une nuée d'enfants abattus autour de vous comme des pigeons, et vous pencherez la tête, et vous chanterez. Je me distrais comme je peux à vous imaginer ainsi, accordée à ce qui m'entoure, jeune, fière et délicieuse.

Ne croyez pas un mot, douce-amère, de ce que je vous dis des avantages de l'absence. Non, je n'y tiens pas, à vous voir rester imaginaire. Ecrivez à l'absent de Catherine. Il en a besoin.

PATRICE.

12 février 1928.

Mon cher Patrice,

J'ai reçu la lettre du pauvre bonhomme, et je commence à lui répondre tout de suite. Il ne faut pas se faire des idées sur Catherine, mais songer qu'elle n'a pas beaucoup l'habitude d'écrire. C'est simplement cela, et pas autre chose, qui la fait se taire depuis janvier. Mais que cette longue lettre me paraît maintenant difficile à comprendre, difficile à mériter aussi. Il me semble que loin de moi, Patrice s'exalte, et me donne des noms trop beaux, et j'ai un peu honte de n'être pas capable de m'en parer comme il le faudrait.

Nous avons pourtant juré de ne nous écrire que des choses légères et faciles, de parler moins de nous que de ce que nous faisons. Je crois que c'était raisonnable, mon cher Patrice, plutôt que de jeter tant de choses dans le feu pour le faire monter plus haut. J'aurais bien envie de vous écrire une lettre sage, remplie de détails, où je vous dirais que Darnier est revenu de Florence et de Rome, et que j'ai cherché sur lui, moi aussi, un reflet de vous ; qu'il a une commande importante du gouvernement français et du gouvernement italien ; que l'une des dactylos se marie ; que j'ai eu l'occasion d'aller voir « *Potemkine* » avec ce pauvre Courtet, mais que j'ai pensé à vous, et qu'au dernier moment je lui ai dit que j'avais la migraine. Il était furieux, il y est allé tout seul. Il paraît que c'est si beau, et je regrette alors d'autant moins de n'y être pas allée sans vous. Mais il n'est pas si sot que vous le croyez. J'ai essayé de le faire enrager avec l'Italie. Il la connaît hélas ! bien mieux que moi, qui suis une buse, et le fascisme ne lui déplaît pas du tout. Voilà ce que je devrais vous dire et vous donner des nouvelles de mes soeurs, et vous dire que j'ai parlé hier avec Mlle Agathe que j'ai rencontrée rue Saint-Jacques et qui m'a chargée de son souvenir pour vous.

J'ajouterais, pour vous mettre tout à fait en colère, que François Courtet est très sympathique. Nous nous sommes promenés ensemble, l'autre soir, près du canal Saint-Martin. Il m'a un peu raconté sa vie. Il est orphelin, il a fait des études comme tout le monde, il a voyagé à l'étranger. Si j'en crois ses camarades, il s'est aussi bien « amusé » comme on dit, Rassurez-vous, cher Patrice, il est très convenable. Je l'imagine volontiers attaché à la vie, à tous ses plaisirs, mais il envisage ces plaisirs d'une manière simple. Il joue au football et au tennis, il va dans les meetings politiques, il aime à regarder autour de lui. Au fond, vous vous entendriez très bien.

Je devrais vous dire cela, et pas autre chose. Mais votre longue lettre me donne envie de vous parler de vous, malheureusement, et je vais m'appliquer un peu pour vous raconter ce qui me plaît et ce qui ne me plaît pas chez Patrice.

Est-ce que je vais être tout à fait franche, mon cher Patrice ? Il le faudrait pourtant, puisque c'est la seule utilité de l'absence. Moi, je vous vois très bien, avec votre nez, votre mèche, votre grande démarche. Mais je vous vois aussi, puisque vous êtes loin, comme vous êtes au fond de vous-même, et vos lettres m'aident à vous mieux comprendre. Je cherche une phrase pour me dire ce qui me déconcerte en VOUS, je crois bien que je n'en trouve qu'une : vous ne me rassurez pas.

Ce n'est pas une phrase méchante, tout au contraire, et j'ai trop vécu dans un monde incertain et délicieux pour être insensible au charme de l'insécurité. Mais il me semble que la moindre de vos actions est une action incertaine. C'est un sentiment très curieux. Aurais-je la permission de vous comparer à d'autres, bien que vous soyez tout à fait à part ? Vous ne me la donnerez peut-être pas, mais je la prends. D'autres peuvent n'avoir pas d'argent, ni de situation, ou une situation toute provisoire, et être instables, nerveux, changeants : ils pourraient pourtant, me semble-t-il, me donner l'impression de savoir s'appuyer sur la vie. Vous ne vous appuyez pas sur la vie, mon cher Patrice. Je suis un peu effrayée quand vous me donnez de beaux noms, et quand je vous vois, presque, prendre plaisir à me sentir imaginaire. Alors tout ce que vous faites et tout ce que vous dites, malgré moi, prend un sens qui confirme mon impression : que vous soyez heureux en Italie prouve que vous êtes incertain, et que vous aimiez les peintres, et que vous souffriez de l'absence, et que vous l'aimiez, et que votre vie de Paris ait pour vous cette séduction insurmontable, et que moi-même je compte autant pour vous. J'ai l'air méchante de le dire, mais il ne faut pas me trouver méchante. Vous savez que je suis seulement une petite personne raisonnable, qui a appris à aimer voir clair en son coeur et autour d'elle. Ma vie d'autrefois, ma vie d'enfance et de famille, Dieu sait si je l'aime ! Mais elle m'a enseigné, par des voies mystérieuses, à bien examiner de quelle façon il faut tourner le destin.

Votre affection, Patrice, votre ardeur, vos lettres, tout cela, je le porte en moi et autour de moi toute la journée, croyez-le, comme une chose merveilleuse et immense, moi aussi. Mais si j'en connais la lumière, la douceur, j'en connais aussi le poids. Je m'arrête, et je pèse tout ce que nous nous apportons l'un à l'autre, et je suis quelquefois tentée de trouver qu'il faut faire attention : si nous allions le trouver trop lourd ? C'est pour cela que je ne voulais pas, dans nos lettres, qu'il y ait autre chose que la légèreté : c'est vous qui avez rompu le pacte. Je m'effraie quelquefois, Patrice, en songeant que j'ai vingt ans, et que vous en avez vingt-deux, et que c'est bien peu d'années pour étayer, pour soutenir une si forte exaltation. Est-ce qu'il est naturel que moi qui suis sans cervelle,

sans culture, sans connaissance du monde et des choses, sans autre prix qu'un peu de désir de me connaître moi-même, est-ce qu'il est naturel que vous ayez pu construire tant de songeries autour de moi ? Et dois-je croire à ces songeries ?

Je commence à connaître un peu Florence, mon cher Patrice, j'ai lu les livres, j'ai regardé de belles images, pour mieux savoir où vous viviez, et aussi un vieux guide bleu qui a servi à mes parents, et où l'on avertit le voyageur qu'il faut payer dix sous pour la bougie dans les hôtels. Je puis vous suivre le long de l'Arno, dans les rues qui mènent à la Seigneurie, et dans les cloîtres abrités de beaux arbres épais. Mais je vous y vois si peu fixé à la terre, si appliqué à jouir des trésors que le sort vous apporte comme des jouets et non comme des nécessités... je vous vois profitant de cette année, et demain profitant d'une autre, et vous construisant un somptueux, un luxueux souvenir avec les instants de Paris, jouissant à la fois de votre plaisir et de votre peine... Laissez-moi m'en inquiéter un peu, laissez-moi me demander à certaines heures s'il ne serait pas plus rassurant pour moi, oui, vraiment plus rassurant, de vous voir, de temps en temps, m'oublier un peu. Ce serait tellement plus naturel.

Cela me fait mal, plus que vous ne sauriez croire, mon cher Patrice, de vous dire ces choses, parce que je sais bien que je les dis de façon maladroite, et qu'elles vont me faire faussement juger de vous. Vous allez croire que je ne tiens pas à vous, que je m'effraie vite, que je suis une petite-bourgeoise. Je suis peut-être une petite-bourgeoise, Patrice, mais je tiens à vous. Si c'est cela qu'il faut que je vous dise, c'est fait. Mais je voudrais seulement plus de naturel entre nous, et déjà je n'en ai pas plus que vous-même.

CATHERINE.

18 février 1928.

Je ne suis pas très sûr d'avoir compris entièrement votre lettre, Catherine, mais j'en ai sans doute compris le fond, et peut-être mieux que vous-même. Je ne crois pas que vous avez eu tort de me l'écrire. Je le crois d'autant moins qu'à cette lettre de Catherine à Patrice pour lui expliquer Patrice, j'ai envie de répondre par une lettre de Patrice à Catherine pour lui expliquer Catherine.

Il y aurait beaucoup de choses à lui dire, mais d'abord, celle-ci, que je crains de découvrir en elle de la légèreté. J'aime la légèreté des choses, des actes, de la vie. Je n'aime pas la légèreté des êtres. Je n'aime pas que tout ce qui est un peu au-dessus du niveau semble heurter et blesser Catherine. Seriez-vous légère, ma petite fille ? Au fond de toutes ces paroles que vous m'avez dites, et dont vous vous êtes aperçue vous-même qu'elles risquaient de nous faire mal, à vous et à moi, avez-vous compris que cette légèreté était le plus dangereux ? Je ne cherche pas à m'attribuer beaucoup de mérites en ce monde ni dans l'autre, douce-amère. Il se peut que je donne un sentiment d'insécurité aux familles bourgeoises, que vous soyez plus raisonnable que moi, que je n'aie pas de situation, pas d'avenir, pas de goût bien prononcé pour rien, cela se peut. Mais je tiens beaucoup à une vertu singulière, qui ne doit pas être si répandue je fais attention. Je fais attention à moi-même, à la vie, aux autres, et surtout à une petite personne qui, je le crains, ne sait pas faire attention, et n'aime pas l'attention qu'on lui porte.

Vous me reprochez au fond, de croire trop en vous, de vous donner une trop grande place, et vous craignez d'être prise dans un filet de passion et de soin qui ne vous laisse plus être vous-même, qui ne vous laisse plus votre liberté, chère féministe. Mais qu'y puis-je, moi, si vous êtes arrivée dans ma vie de garçon à un moment où je ne vous attendais pas, où je me serais bien passé de vous, douce-amère ? Ou bien j'aurais pu attendre quelques années encore, jouir de la vie, jouir de l'innocente beauté des jardins et du jour, et des jeux, et des femmes même, je puis bien vous le dire. Mais voilà, je n'étais pas majeur, et elle est arrivée très tôt, comme une voleuse. L'Évangile dit bien qu'il faut tenir sa lampe prête : je suis bien jeune, et je ne sais même pas si je possédais un peu de lumière. Mais tant pis, vous êtes arrivée quand j'étais encore dans l'ombre, et maintenant, il faut nous arranger ainsi. Moi aussi, j'aurais pu être libre, et insouciant. Tant pis pour moi, tant pis pour vous.

Je me demande alors s'il n'y a pas au fond de vous-même, beaucoup plus fortement que vous ne le croyez, comme des souvenirs d'une famille bourgeoise. Je connais les vôtres, ils ont su être poètes de leur vie, c'est-à-dire dans le désordre, plaisir et enivrement de l'imagination. Mais dans la moindre de vos paroles, raisonnable douce-amère, je trouve soudain tout un lot de vieilles tantes en capotes à brides, d'oncles vénérés, de cousines adipeuses, qui forment un sacré concile provincial et me désignent de l'index comme un garçon qui n'est pas très sérieux. Serait-ce vrai ? je le crains bien. Moi-même, je m'accepte : ce cadeau impérieux du ciel, que j'ai reçu, vous pouvez dire que je mets à le recevoir beaucoup de maniérisme et beaucoup de littérature. J'y mets plus de simplicité que vous, qui vous demandez ce que veut le ciel avec ce lourd garçon encombrant, avec ses bras et ses jambes, son cœur, sa parole, et tout le reste ! Moi j'accepte ma petite fille, elle m'encombre aussi, bien sûr, et je ne l'attendais pas. Mais elle est là, je ne peux tout de même pas la renvoyer. Je m'accommode de sa présence, de son absence, comme vous voudrez appeler le fait qu'elle soit entrée dans ma vie, et je crois bien que l'absence est encore la manière la plus adroite, la plus sournoise, la plus pernicieuse et la plus pesante d'entrer dans une vie.

Vous pouvez bien me dire des mots très doux, qui me sont chers, et qui me reviennent quelquefois à l'esprit pour me consoler. Cependant, je vois bien que vous êtes légère, légère comme une petite fille qui saute à la corde. Vous me dites que je ne pèse pas sur la terre : je ne discuterai pas avec vous sur ce point ; moi, je me trouve bien lourd devant vous si légère, bien insistant, bien malgracieux, et je ne suis pas loin de vous comprendre quand vous êtes effrayée, si jeune, et moi si jeune, de tant de choses qui surgissent entre nous. Mais là encore, c'est le lot de vieilles tantes qui parle derrière vous : le lot qui a oublié sa jeunesse, l'allégresse avec laquelle nous devons accepter l'insistance, la mauvaise grâce, la maladresse, le poids. Ce n'est pas tant moi qui suis pesant de tout ce qui nous réunit malgré vous : et devant ce poids miraculeux, je suis plein de respect, tandis que vous, vous n'avez pas de respect devant vous-même, mais seulement une très irrévérencieuse légèreté.

Tout cela, je vous le dis en désordre, et vous comprenez que je n'ai pas le cœur de bien composer mes phrases, et de numéroter l'ordre logique de mes sentiments. Si j'avais voulu jouer le jeu de la légèreté, j'aurais dû simplement vous décrire, toutes les deux semaines, ma vie d'ici, la campagne toscane, les petites villes, l'église de Prato qui, sous une coquille de pierre, abrite le balcon pour parler à la foule sur la place, et le cimetière de San Miniato, et les calmes cyprès dans le cloître de Fiesole. J'aime bien, je vous le jure, cette Italie si fraîche qui m'entoure, et j'aime bien parler avec les artisans, dans les faubourgs, qui ont une figure polie et souriante, et aussi avec les petits *balillas* noirs, qui ne sont pas contents contre la France. Tout cela, un jour, deviendra d'ailleurs peut-être moins sûr. Mais voilà, lorsque je vous écris, je dépouille cette Italie charmante, je ne pense plus qu'à un monde poussiéreux et ridicule, celui qui fut le mien, où surgit un jour cette raisonnable à grosse mèche qui, aujourd'hui, devant le passé, le présent, l'avenir, que sait-elle ? s'épouvante.

Et je suis bien sûr que je vais vous effrayer encore, avec tout ce que je vous dis et ce que je ne vous dis pas, que vous devinerez. J'ai la manie de jouer cartes sur table, sans cacher mon jeu. Je vous connais assez raisonnable, pour savoir que vous aussi vous abattez votre jeu : je voudrais seulement pouvoir les accorder ensemble.

N'en parlons plus, Catherine. Nous venons de nous dire tous deux beaucoup de choses. Cela suffit peut-être pour l'instant. J'essaierai de devenir moi aussi plus raisonnable, de ne vous parler que de l'Italie et des enfants Cajuolo ; vous ne me parlerez que de Paris et de Courtet. Je me souviens maintenant d'avoir entendu parler de lui, il y a mille ans, avant de vous connaître, à la Sorbonne. Il était lié avec des camarades. J'ai même dû le rencontrer, Il y a mille ans je vous le répète. Peu importe. Et peu m'importent après tout ceux qui vous entourent : je sais qu'ils doivent être raisonnables, comme vous l'êtes. Comme vous l'étiez déjà, la première fois que je vous ai rencontrée, à notre bachot, et que vous m'avez indiqué la dissertation la plus facile ; que je n'aurais pas devinée moi-même du premier coup.

Il faut finir ma lettre, elle est déjà assez longue. La prochaine fois, je vous raconterai des histoires sur le fascisme, que vous redirez à vos camarades. On parle de tout ici, avec une grande liberté. Peut-être n'y comprendront-ils rien, car le petit peuple est moqueur, et l'on trompe aisément l'étranger. Mais aujourd'hui, je n'ai pas envie de vous amuser. Pensez seulement un peu à

PATRICE.

Catherine à Patrice

10 mars 1928.

J'ai laissé passer un peu de temps, mon cher Patrice, avant de vous répondre, mais je n'ai pas cessé pendant tous ces jours, de penser à vous, et à votre lettre. En apparence, j'ai continué de mener, moi aussi, mon existence, mais je crois bien que je n'étais pas là. Vous m'avez peinée, d'abord, mais je crois que vous avez eu raison de m'écrire avec franchise, et aujourd'hui il me semble même que vous avez eu raison tout court.

J'imagine que cela a toujours été une grande injure pour les gens de notre âge que de s'accuser mutuellement d'avoir l'esprit bourgeois. Vous pensez donc que je n'ai pas trouvé vos reproches agréables, bien que j'aie été la première à prononcer ce mot, et j'y ai même lu une grande injustice. Et puis, je m'y suis faite, et je me demande maintenant s'il n'y a pas dans ce terme décrié quelque chose qui correspond assez parfaitement à ce que je suis et à ce que je désire.

Vous connaissez un peu ma vie, et vous savez qu'aux yeux des personnes sérieuses, ma famille passe tout justement pour être aux antipodes de l'esprit bourgeois. Toute mon enfance s'est passée au milieu d'une sorte de bohème exquise, mais bohème tout de même. Mon père que j'adore n'a jamais rien fait que suivre sa fantaisie, et il a beau nous aimer, je me demande s'il nous préfère vraiment à ses rêves, à sa civilisation baroque de pierreries et de massacres. Ma mère a toujours passé son temps à servir d'ambassadeur entre le monde de la bohème et le monde tout court, et je crois qu'elle a accepté avec beaucoup de sourires une vie très difficile. Ni mon père, ni moi, ni les autres, n'en avons souffert, et cela aura été justement une des formes de son génie particulier. Je pense qu'au fond ma mère a beaucoup de mal, qu'elle a peut-être, qu'elle a sûrement souffert, sans nous le dire, du manque d'argent, du manque de sécurité, et même de maux tellement simples qu'on n'en parle jamais (le froid, la faim). Tout cela, sous des dehors légers, courageux et souriants, parce qu'il y avait des enfants, sa notion particulière de la dignité, et cet homme insupportable et merveilleux qu'est mon père. Seulement, ce qui du dehors paraît charmant, pittoresque, fantaisiste, risque du dedans de paraître un peu lourd : la fantaisie, mon cher Patrice, est sûrement la matière qui a la plus forte densité de l'univers.

Alors, oui, vraiment, devant vos discours, devant votre exaltation, devant votre désir de ne prendre de la vie que les instants délicieux, devant votre refus de chercher autre chose que ces instants et vous soucier des nécessités plus pratiques, je me demande s'il n'a pas surgi chez moi une petite-bourgeoise. Je dis bien surgir, car l'an passé encore j'aurais été indignée d'une pareille accusation. Mais j'ai passé toute mon enfance à supporter les charmes et le poids d'une fantaisie, d'une soumission aux délices de l'imagination, d'un culte des moments de prix, et devant une fantaisie différente, il se peut bien que je m'aperçoive combien tout cela ne correspondrait qu'à demi à moi-même. C'est ce que vous appelez le lot des vieilles tantes. Il n'est pas impossible que je me réveille subitement leur nièce authentique.

Je ne suis pas très fière de moi en vous le disant, mais enfin, si cela est, ne vaut-il pas mieux que nous le sachions tous les deux ? J'admire beaucoup ma mère et ce qu'elle a réussi à faire de son existence et de la nôtre, ce chef-d'oeuvre souvent menacé. Mais je me demande si moi-même en serais capable.

Ne voyez là, mon cher Patrice, rien autre que le souci de m'expliquer à vous. Je reste toujours votre

CATHERINE.

VII

Patrice à Catherine

15 mars 1928.

Comme vous me dites des choses compliquées, Catherine ! A vous lire, on croirait que je suis une sorte de bohème sans cervelle, honni par les familles bourgeoises, un pilier de café, sans avenir, sans situation, sans même, horreur ! le moindre diplôme, bref, le monstre que l'on désigne aux jeunes filles à marier avec effroi. Quand j'ai envie, moi aussi, de devenir lucide et raisonnable, Je me demande ce que j'ai fait pour mériter cela, et je ne le découvre pas. Ce n'est pas ainsi, Catherine, que je me décrirais, si j'avais à faire mon portrait pour les annonces matrimoniales de Candide, et je vous assure, chère petite-bourgeoise, que je suis un « jeune homme bien sous tous les rapports ».

Mais pourquoi chercher des prétextes ? Plus vous vous expliquez et plus vous vous éloignez, plus vous devenez informe, transparente et petite. Nos lettres, si un autre les lisait, donneraient l'impression d'être écrites dans un bien étrange brouillard, où l'on sait de moins en moins ce que je suis, ce que nous faisons. Mais il faut, de temps à autre, nous ressaisir, et voir les choses de façon plus claire. Pourquoi ne pas dire plus simplement ce qui est ? Je vous ennuie, vous en avez assez de moi.

Je suis celui qui ne vous en veut pas.

PATRICE.

VIII

Catherine à Patrice

20 mars 1928.

Que voulez-vous que je vous dise ? Que voulez-vous que je sache moi-même ? Nous ne sommes certains que d'une chose : nous nous sommes rencontrés par hasard, il va y avoir deux ans au début de l'été, et nous avons passé ensemble, dans les rues de Paris, à peu près un mois, que je ne pourrai jamais oublier, et dont vous ne savez même pas, vous qui cherchez à me faire mal et à me diminuer, ce qu'il a pu être pour moi. Après ce mois, nous avons disparu de la vie l'un de l'autre. Vous aviez vingt ans et moi dix-huit. Je me demande, Patrice, si cette île merveilleuse pouvait être autre chose qu'une île, si vraiment nous n'étions pas un peu trop jeunes, et si surtout nous pouvions nous connaître. Nous ne nous connaissons pas. Patrice, nous ne nous connaissons pas, voilà ce qu'il faut nous répéter, et il est normal que maintenant nous nous heurtions l'un à l'autre puisque nous sommes des inconnus, un peu pareils à des relations de voyage qui se retrouvent et qui ne savent plus rien l'un de l'autre.

Que cela soit pour jamais, je ne veux pas le croire. Il faut du temps entre nous, et voilà tout. Le temps vient tout seul, il suffit de l'attendre.

Laissez-moi ne pas vous écrire plus longuement. Pâques est proche. Est-ce que vous allez venir à Paris ? Je crois que cela nous serait utile à beaucoup de points de vue.

Votre

CATHERINE.

IX

Patrice à Catherine

25 mars 1928.

Je ne viendrai pas à Paris. Contrairement à ce que vous pensez, je ne crois pas maintenant que ce soit utile, tout au contraire.

PATRICE.

Catherine à Patrice

Ce grand silence, mon cher Patrice, il me faut pourtant bien le rompre. Il y a aujourd'hui deux ans, dans l'escalier de la salle Z, nous nous rencontrions, et nous nous préparions à aller faire ensemble notre première promenade au Bois. Depuis, il y a eu beaucoup de choses, et votre mot si froid et si dur, à Pâques, où je crois bien que c'est vous qui vous êtes buté, et qui n'avez pas très bien compris. Qu'y avait-il à comprendre d'ailleurs ? Pas grand-chose sans doute, et je ne voudrais pas revenir sur le passé.

C'est au contraire de l'avenir que je voudrais vous parler. Mon petit Patrice, je vais me marier. Je vais me marier avec François Courtet, en octobre prochain probablement. Je ne vous dirai pas que si je vous avais revu à Pâques les choses auraient été différentes. C'est bien possible, je n'en sais rien moi-même. Mais maintenant que j'ai pris ma décision, il me semble qu'elle est bonne pour moi.

Maintenant que j'ai écrit ces mots, qui me semblaient si difficiles, je ne crois pas que je puisse ajouter autre chose, ni que ce soit bien utile. François Courtet a vingt-six ans, j'en ai vingt, nous ne sommes pas très âgés tous les deux, mais j'ai auprès de lui un sentiment de sécurité qui m'était sans doute nécessaire. Vous donner d'autres détails sur ma vie future serait inutile, je pense. Je ne suis pas sûre que cela vous plaise.

J'aurais honte maintenant à écrire les phrases qui me viennent à l'esprit, parce que vous pourriez ne pas les croire sincères. Il faut pourtant vous dire que j'ai éprouvé plus de joie et même de fierté à être votre douce-amère que je n'en aurai sans doute dans le reste de ma vie. Je n'ajoute pas que je ne veux l'oublier jamais. Peut-être ne l'oublierai-je pas, mais c'est à ne plus m'en souvenir, pourtant, que je vais m'efforcer le plus que je pourrai. Cela me semble plus sage et plus honnête.

Il serait bien extraordinaire de ne plus nous rencontrer. Je crois au contraire que cela se produira un jour : il faudrait alors que ce fût avec calme, avec plaisir, mon cher Patrice. Nous sommes trop jeunes pour savoir ce que l'avenir nous apportera, et même les cérémonies, les gestes, la tenue qu'il faut avoir devant lui. Nous verrons. Je n'ai perdu confiance ni pour vous ni pour moi.

Et je signe, une fois encore, Patrice, *votre*

CATHERINE.

(Brouillon non envoyé.)

Les mots qui reviennent dans votre lettre : sage, raisonnable. J'avais bien raison de penser que vous étiez une petite-bourgeoise.

La sécurité.

Et puis aussi, quelle chose curieuse : la jeunesse. J'aime ma jeunesse, je pense que c'est un cadeau miraculeux, qu'il faut en jouir, la respirer, boire son parfum et se blesser à ses épines. Mais vous, vous avez peur de la jeunesse. Vingt ans, avoir peur de sa jeunesse, je ne puis concevoir tare plus terrible. Etre là comme une petite fille battue et grondée, avec le lot de vieilles parentes qui s'effraient devant la jeunesse, et trouver qu'elles ont raison. C'est extraordinaire. Jamais encore je n'avais imaginé qu'on pouvait rencontrer un sentiment pareil.

Au fond, c'est tout le secret. Vous aimez peut-être Courtet, je n'en sais rien. Mais surtout, il ne vous paraît pas *aussi jeune* que moi. Comme si être jeune était un danger dont il faut se garder, comme si j'avais la rage, la gale, comme si la jeunesse était une maladie contagieuse. Vaccinez-vous contre la jeunesse. Ma surprise est peut-être plus grande encore que ma peine.

L'absence. Il y a sans doute aussi l'absence : nous ne nous connaissons pas, nous nous voyons à travers une brume, et les lettres sont des miroirs si imparfaits que nous n'avons de nous qu'une idée fragmentaire. Connaître les gens par leurs lettres, quelle idée ! Nous avons été absents, et vous avez eu peur de la jeunesse, voilà tout. Il faudra apprendre à Courtet qui, tout rempli de sécurité qu'il soit, ignore peut-être ces vérités premières.

Tant pis, amère, tant pis. Vous ne lui direz pas, je pense, deux choses, qui sont à nous éternellement, à nous et à cette jeunesse dont vous avez tant de crainte. Nous aussi, nous avons eu notre mariage, un soir d'été, si fort et si puissant que nous l'avons célébré aux portes mêmes de la mort et de l'anéantissement. Nous aussi nous avons eu notre dimanche bourgeois avec nos enfants, auprès d'une belle église populaire de Paris. Ce sont nos deux biens, ce sont mes deux biens, ceux que je viendrai, jusqu'à vos derniers jours, vous montrer en songe, si je veux, et que vous serez bien obligée de reconnaître.

Mais non, je n'ai pas à vous dire cela. J'ai à vous souhaiter qu'il vous offre d'aussi beaux présents, et puis tant pis ! Tant pis, Catherine !

J'aurais bien aimé, pourtant, notre bonheur.

III - JOURNAL

Par curiosité, j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître.
CORNEILLE *Polyeucte* (acte IV, scène VI).

18 octobre 1935. - Sept ans. Il y a très exactement sept ans aujourd'hui que ma vie a subi une transformation assez importante, que d'autres trouveraient romanesque peut-être, mais qui me semble à moi, banale. Pourtant, je viens d'acheter, dans cette petite boutique d'Erlangen, où l'on parle français, deux carnets noirs, ornés d'un aigle d'or au coin. Ils sont pareils à ceux que portait sur lui le légionnaire Siegfried Kast, et c'est pour cela, sans doute, que je commence à y écrire. Mais déjà, dans cette paix allemande, dans cette auberge où j'attends Lisbeth, il me semble que le légionnaire Kast, et la Légion, et cinq années entre Erfoud et Marrakech, sont plus loin encore de moi que ce qui a précédé la Légion. Ce qui n'est pas peu dire.

Sept ans. J'étais revenu bien désemparé d'Italie, plus désemparé que je ne le serai jamais, sans doute, je puis bien me le dire aujourd'hui que c'est fini. Je n'aurais jamais eu l'idée, pendant les années qui suivirent, de noter quoi que ce fût de moi-même : une carte tous les six mois à mon oncle, les trois ans pendant lesquels il a encore vécu, et c'était ma seule attache avec le monde. Il a fallu aujourd'hui les carnets noirs marqués d'un aigle d'or, et cette famille allemande qui parlait français. Il a fallu aussi cette date du 18 octobre pour me revoir dans un petit bureau de la rue Saint-Dominique, où j'attendais avec deux douzaines d'hommes, la décision d'un major. J'avais passé mon été en Italie, près de Naples, et à Venise, sans vouloir revenir en France. Il me restait un peu d'argent, et bien des possibilités sans doute. Et puis j'avais vingt-deux ans. L'armée m'attirait-elle ? Même pas. J'aurais pu y rentrer assez aisément, reprendre l'uniforme de sous-lieutenant de mon année de service. Quel romantisme ! Vingt-deux ans, ce qu'on nomme un « chagrin d'amour » dans les journaux du soir, et tout de suite le grand jeu, le sacrifice, la Légion... Qu'y puis-je, s'il est à moi, ce romantisme ? Il y a huit ans aujourd'hui, je ne regrette rien.

On parlait peu dans ce bureau, avant la visite médicale. Je revois deux ou trois malingres, si tristes, si découragés et si faibles, qu'on se demandait comment ils avaient pu espérer être soldats. Ils tenaient à la main leurs papiers, ou ce qui leur servait de papiers. Presque tous étaient français : il y avait pourtant deux Allemands et un Russe. Leur inquiétude était sommaire :

- Est-ce qu'on va me prendre ? Est-ce que je vais manger ce soir ?

Je n'avais pas de raison d'avoir la même crainte (je parle de la seconde). Pourtant j'étais angoissé comme eux. On m'a pris, on ne m'a rien demandé, je n'ai pas cherché à me déguiser, mon romantisme n'est pas allé si loin. Je me souviendrai toujours qu'en sortant un des hommes tristes et malingres qui avait été refusé, s'est approché de moi, a balbutié. Je lui ai donné ce que j'avais sur moi, deux ou trois francs, qu'il a pris avec un étonnement immense. Mais qu'avais-je besoin d'argent ? Il avait fait la guerre, et dix ans après, il voulait revenir aux tueries de sa jeunesse, non par plaisir, mais parce qu'il faut bien vivre. Aujourd'hui il est peut-être mort.

Le dépôt de Marseille, le voyage, tout s'est brouillé dans mon souvenir. Il me reste seulement l'image de cette petite salle à papier vert, rue Saint-Dominique, ces hommes fatigués d'avance, et puis soudain l'arrivée d'une colonne du 4e étranger, fifres, tambours et cors en tête, sur la place Djemaa El-Fna, à Marrakech, sous un soleil de novembre qui, à moi, paraissait rude.

19 octobre. - Elles m'ont laissé assez tranquilles, mes visions africaines, depuis trois ans. Je ne sais pourquoi le carnet noir à l'aigle d'or les ramène avec tant de force auprès de moi. Le romantisme ne m'a pas accompagné aussi longtemps que je l'espérais peut-être, dans les cinq années de mon engagement. Je n'ai pas connu, pourtant, le cafard. Mais une besogne stricte et dure, la fatigue énorme du corps, ont laissé assez peu de place, chez moi, à l'attendrissement lyrique. Pas de cafard, pas d'ennui, pas de regret, pas d'enthousiasme non plus. Une vie qui laissait peu de place à la pensée et au sentiment, et, après tout, je ne pouvais rien souhaiter de mieux, Et puis, le pays tout de même. Sur ce point, je n'ai pas changé. Je serais forçat, je crois que je m'intéresserais aux paysages de la Guyane. Les routes que nous avons faites, elles me sont aussi chères, d'ailleurs, que l'oeuvre la plus immortelle. Mais si les touristes qui les empruntent ignorent l'effort qui les a construites, je suis capable encore de voir autre chose que l'effort. Un jour je reviendrai vers les quatre capitales, Rabat blanc, Fez gris, Meknès vert, Marrakech rouge. C'est mon pays, celui que j'ai aidé à bâtir plus qu'aucun autre morceau de la planète.

Quand je suis arrivé on venait d'achever le tunnel de la route qui va de Midelt à Erfoud. Il porte la grenade à sept flammes et une inscription : « *L'énergie de leurs muscles et une farouche volonté furent leurs moyens.* »

20 octobre. - C'est sur la place Djemaa El-Fna que j'ai vraiment fait la connaissance de Siegfried Kast. Je me promenais tout seul, c'était dans les premiers temps. Sur ce ciel gris de Franconie, il me suffit de fermer les yeux pour revoir la place à six heures du soir, avec ses charmeurs de serpents, ses conteurs, ses barbiers en plein air, ses tentes de chèvre ou de toile, et pour respirer l'odeur

du cumin et des saucisses grillées. Un petit entremetteur arabe venait de m'aborder, me proposer des femmes, puis comme je refusais, des garçons :

- Ce sont des Chleuhs de la montagne. Plus magnifiques que des femmes. Américains donner jusqu'à mille francs pour une nuit. Pour toi ce sera cinq cents.

Je riais, un peu surpris, pas encore habitué à la prostitution marocaine, à la vénalité effrayante et naïve. Bientôt, ils étaient dix autour de moi, à piailler. Un grand légionnaire blond me regardait, s'approchait, et par jeu discutait avec eux. Les petits Chleuhs de la montagne, pour finir, nous les aurions eus à quarante sous pièce, si le coeur nous en avait dit. Mais nous avons préféré aller boire des verres de thé dans un infâme bouchon, à l'entrée des souks, et manger des morceaux de chèvre et de mouton grillés et enfilés sur un fil de fer. Siegfried parlait d'une voix assez lente, un français excellent. Il était légionnaire depuis un an déjà. Je l'ai connu trois ans, et c'était un bon camarade. C'est par lui que je suis ici, et pourtant je ne l'ai pas revu souvent depuis que je vis en Allemagne.

Je me souviens toujours du soir lointain, en 1932, six mois avant sa libération, où il m'a raconté le peu qu'il voulait bien livrer de son engagement à la Légion, et de l'avenir de son pays. Il avait fait une chaleur étouffante et grise, sur la route où nous travaillions, et la nuit, comme il arrive souvent au Maroc, était presque glacée. J'étais éreinté de fatigue, mais pourtant je l'écoutais parler, avec sa grosse voix germanique, sans voir son visage rude et cuit, vieilli par le soleil.

En 1927, quand je me suis engagé dans votre Légion, je ne suis pas sûr de ne pas avoir douté de mon pays. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est. Oui, vous me direz que déjà, nous avons commencé une besogne bien patiente, bien lente, bien sûre. Je ne suis pas un historien, je ne sais pas peser les mérites des morts. Pour moi, mon pays était vaincu, toutes les tentatives de redressement mesquines, larmoyantes, les socialistes maîtres de la nation, les juifs partout. Vous n'avez pas connu Berlin, les pétitions pour autoriser les mariages entre hommes, les femmes en bottes et à cravache sur le Kurfurstendamm, la morphine débitée presque ouvertement, un mélange affreux de vice et de ridicule. Et toute la pourriture de la philosophie, de la littérature, de la musique, du cinéma. Peut-être y avez-vous pris plaisir, de loin. Vous le pouviez, vous étiez loin justement. Mais de près ! Et pas un espoir. Mes meilleurs amis emprisonnés lors de l'assassinat de Rathenau. Seuls l'éloignement, le hasard m'ont empêché moi-même d'y prendre part. J'eus un espoir à l'horizon. On parlait beaucoup de votre Légion, dans mon pays : d'une façon inexacte d'ailleurs. Mais je comprenais ce que c'était, je me demandais si je n'y trouverais pas une école qui m'était nécessaire, un air plus respirable. Je suis parti.

C'était la première fois sans doute que je rencontrais cette manière appliquée, sérieuse, qu'ont les Allemands de considérer la vie. Il ne me le disait pas, Siegfried Kast, mais j'étais bien sûr qu'il était parti, seul, abandonné, volontaire sans appui, pour *étudier* la Légion, pour en tirer tout ce qu'il pourrait d'utile à son pays, comme d'autres feraient une thèse sur un sujet difficile. Il me le disait à demi, sous le ciel froid, demain brûlant, après une journée de travail épuisant où il n'avait rien été qu'un légionnaire consciencieux comme les autres. Mais il ajoutait

- Dans quelques mois, je reviendrai dans mon pays. Je n'ai pas abandonné, comme tant d'autres, mes amis, mes parents d'autrefois. Ils m'envoient des livres, des journaux, des lettres. Je puis bien te dire que les années de purgatoire, comme vous dites, vous autres catholiques, vont être finies. L'année ne se terminera pas sans de grands événements. Vous autres, Français, vous ne voulez croire aux choses que lorsqu'elles sont réalisées, et encore.

A cette époque, je me refusais obstinément à lire les journaux, et à connaître quoi que ce fût du monde. C'est pourtant dans le bagage du légionnaire Kast que je vis des livres, des journaux, qui depuis ont fait du bruit. C'est pourtant lui qui m'apprit le premier le nom de son chef. L'année 1932 ne s'écoulera pas... me disait-il. Il ne se trompait pas de beaucoup.

26 octobre. - On évite mal la littérature en parlant de la Légion, et cela amuse ou irrite les légionnaires. Pourtant, la littérature a cours à la Légion comme ailleurs, et c'est là que j'ai tout de suite appris les histoires les plus classiques, celles qui courent les enquêtes des journalistes et les livres. Oui, on parle encore de ce cousin de Guillaume II, dont on vint chercher le corps, vers la fin de l'autre siècle, sur un bateau de guerre allemand. Oui, on parle d'un prince scandinave, d'un ancien supérieur de couvent, et il ne manque pas de légionnaires pour bourrer le crâne et pour « cravater » le moindre passant en mal de romanesque et d'héroïsme. Autour d'un « godet », sur une place de Casa ou du Guéliz, j'ai entendu raconter ou j'ai raconté moi-même cent aventures folles, avec le plus profond sérieux. Quelques-unes, tout de même, étaient vraies. Le secret de la Légion est de donner une base exacte et forte à des mots et à des idées qu'ailleurs on a gâchées.

Le lyrisme militaire lui-même n'est pas ici invention de chroniqueur. Il est un fait. Et ce sont des faits aussi, les désirs, et les rêves qui ont amené dans le sud algérien ou marocain, de tant de petits bars équivoques, tant d'hommes de tous pays. Jje n'ai pas connu de prince russe, ni de cousin du Kaiser, ni d'évêque défroqué, ni même d'assassin. La Légion n'est pas d'un romanesque si soutenu. Mais que tout cela y soit possible lui laisse son pouvoir d'exaltation, celui que je cherchais à vingt-deux ans, tandis que la discipline et la plus dure soumission à la réalité allaient me servir d'appuis aussi nécessaires.

Je me souviens d'un légionnaire béarnais, Laboueyre, engagé depuis l'armistice, et qui s'était battu contre Abd el-Krim, voici quelques années. Il me tenait volontiers des propos assez terribles, auxquels il savait que je ne croyais qu'à demi. Il avait connu Klems, ce sous-officier allemand qui s'est enfui un beau jour de 1922 pour aller commander chez les Rifains, et qu'on appelait El Hadji Aliman. Il n'était pas seul d'ailleurs, et quelques légionnaires, enflammés par l'exemple de cette brute intelligente, devenu le chef de l'artillerie et maître d'une sorte de harem, l'avaient rejoint dans le Rif. Laboueyre me disait qu'il en avait rencontré deux, pour sa part.

- On les a tués, et on les a enterrés, sans le dire. Il ne faut pas qu'on voie ça. Il y en avait un de marié. J'ai écrit à sa femme. Elle m'a répondu.

Laboueyre me disait avec scandale que le compagnon de Klems portait encore le képi à manchon blanc. Il les a assommés à coups de barre de fer. On tuait beaucoup dans les récits de Laboueyre, toujours pour des raisons honorables, et généralement par pudeur.

28 octobre. - Je n'ai jamais beaucoup réfléchi à l'Allemagne avant de rencontrer Kast, et même, je puis dire, avant d'y venir habiter. Pourtant à bien peser les choses, l'Allemagne aura fait partie de la vie courante, de la vie quotidienne de presque tous les Français, depuis bien des semaines d'ans. Avant la guerre, pendant la guerre, depuis la guerre, est-il beaucoup d'hommes ou de femmes de mon pays, heureux ou malheureux, à n'avoir point buté, au moins de temps à autre, sur le nom de l'Allemagne ? Moi-même qui n'ai pensé rien autre que ce que l'on pensait autour de moi, je n'ai pu faire autrement que la sentir présente. Aujourd'hui, je trouve tout naturel d'y vivre, aussi naturel sans doute que pour Siegfried Kast d'être à la Légion, et peut-être dans des sentiments qui ne sont pas si contraires aux siens - pour l'étudier. Cela pourra servir, un jour peut-être assez proche.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Kast pendant toute l'année où je suis resté, sans lui, le légionnaire Blanchon du 4^e étranger. Il m'avait oublié, pensais-je, et si peu que je fusse au courant des événements politiques, il m'aurait été difficile d'ignorer le changement de régime de l'Allemagne. Cet événement ne m'avait pas surpris : Siegfried me l'avait annoncé et, à vrai dire, depuis la guerre, beaucoup de Français de mon âge l'attendaient. On nous aura beaucoup trompés, mais quelques-uns auront vu clair dès le début. Et puis, un jour de septembre 1933, j'ai reçu une lettre de mon camarade. « Je sais, me disait-il, que tu vas être libéré. Je ne pense pas que tu rengages. Je ne pense pas non plus que tu saches à quoi consacrer ton travail. Si tu n'as rien d'autre, viens à Munich. Voici mon adresse. Je te parle franchement. Je n'ai rien à te proposer dans le nouveau régime, tu n'accepterais peut-être pas, et tu sais bien que nous voulons des Allemands en Allemagne. Mais il y a ici des chambres de commerce françaises qui sont heureuses d'entretenir avec nous de bons rapports. A Munich, à Nuremberg, à Stuttgart, dans la Bavière et la Saxe, je les connais toutes. On t'offrira une place de secrétaire, tu pourras devenir secrétaire général d'ici un an ou deux. Je te répète qu'il s'agit là d'une organisation uniquement française. »

Siegfried n'ajoutait pas qu'on préférerait sans doute que les présidents ou secrétaires de Chambre de commerce ne fussent ni juifs ni socialistes. Ce qui, en somme, est bien naturel. Mais il est vrai que l'on ne m'a rien demandé d'autre. Comme il l'avait prévu, après un an à Dresde, je suis secrétaire général de la Chambre de commerce française de Nuremberg. A l'étranger, ce sont des choses qui ont un certain intérêt. Les Allemands ont toujours respecté, bien reçu et bien traité les Français : à cela s'ajoute le fait que je sois un camarade de Siegfried Kast. Mais je l'ai juste revu à Munich en arrivant, et une fois depuis. Sa protection est discrète, sinon secrète. Et je ne suis pas revenu en France depuis mon retour de la Légion.

30 octobre. - J'entends jouer à côté cette petite fille allemande. Je l'appelle petite fille, elle a dix-neuf ans en effet, deux tresses, une ronde figure blonde, mais des yeux noirs profonds que lui a légués un ancêtre italien. On doit bien savoir ici ce qui me lie à Lisbeth, mais nous ne faisons pas scandale, et peut-être n'est-on pas insatisfait de retenir ainsi, d'unir ainsi à la terre allemande un Français de passage, d'ailleurs sympathique et pur arien.

Elle est douce, je ne trouve pas d'autres mots. Douce à caresser, douce à entendre lorsqu'elle chante, douce lorsqu'elle m'apporte des fleurs et lorsqu'elle rit. Elle tient sa place dans ma vie, sa place petite, mais assez sûre. Il ne m'arrive pas souvent, je dois me l'avouer, de penser à elle lorsqu'elle n'est pas là : mais c'est aussi qu'elle est là souvent. Elle n'habite pas avec moi, elle loge dans le vieux Nuremberg avec sa tante qui l'a recueillie, elle étudie pour être institutrice, me dit-elle, mais je n'en suis pas certain. Elle vient me voir, nous dînons ensemble, nous partons en auto pour la campagne ou pour les petites villes des environs. L'an dernier, nous avons passé Noël à Bamberg et c'était la première fois que je vivais plusieurs jours avec elle. J'ai découvert que ce qui me plaisait était justement sa tranquillité, sa transparence. Elle ne me gêne pas, elle respire près de moi, elle s'amuse. C'est une enfant.

Il m'arrive parfois d'imposer une autre image au monde qui m'entoure, une autre fille, brune cette fois, un autre corps léger, ressuscité du passé lointain. Mais j'écarte l'image. La plus récente me suffit. C'est ma femme allemande. Sa part est petite, mais c'est sa part.

16 novembre. - J'ai revu Siegfried. Il est venu ici accompagner Julius Streicher. Nous avons passé deux jours ensemble, nous avons bu beaucoup de petit vin sec de Franconie, qui laisse la tête libre et qui coupe les jambes. J'ai renvoyé ma jeune Allemande. Avec Siegfried, nous parlons français, toujours, comme nous faisons à la Légion. Il a un peu grossi, mais son visage a perdu la fatigue de jadis, et c'est maintenant un jeune géant blond, plus jeune qu'il ne paraissait à Erfoud. Il semble dans l'action se simplifier, d'une manière que d'autres trouveraient sans doute regrettable. Mais ce sont les subtilités, les raffinements, qui ne

convenaient pas à Siegfried. C'est pour les fuir qu'il était allé à la Légion, pour les fuir et les faire fuir qu'il a reconnu d'emblée son parti et son pays. Aujourd'hui, il me répète le mot de Goering :

- Quand j'entends parler de culture, je prends mon revolver...

Lorsqu'on voit ce que tant d'autres ont fait de cette culture... Mais je pense quelquefois avec un peu de crainte à mon pays qui n'a pas vu grandir auprès de lui cette force, qui même aujourd'hui la méconnaît, la défigure. Siegfried a été le légionnaire Kast, et il parle de la France avec une illumination subite. Bien sûr, il se battrait contre elle si son parti le lui ordonnait ; mais il a appris à la connaître. Je suis ici pour quelques années dans une sorte de Légion allemande, moins dure que l'autre. Moi aussi j'apprends à connaître l'Allemagne, ce qui ne sera peut-être pas inutile dans l'avenir, lorsque sa nature éternelle nous opposera.

17 novembre. - Après la première nuit où il m'avait parlé de son pays, il était arrivé plusieurs fois à Siegfried d'évoquer pour moi l'Allemagne d'alors. Je prenais l'habitude que j'ai gardée, de l'appeler par son prénom ce qui n'est guère d'usage, évidemment, à la Légion, mais simplement parce que le sien était beau. Siegfried a plusieurs années de plus que moi, et beaucoup de ses amis sont plus âgés encore.

- Ils m'ont parlé, me disait-il, de ces années mystérieuses, après la guerre. Imagine un jour où l'on apprend qu'on se bat en Silésie, contre les Polonais. Hermann saute dans le train, il y court. Et là, il rencontre d'autres jeunes gens, inconnus, qui vont aussi en Silésie. Et à la même heure, des trains entiers de jeunes gens, de tous les points de l'Allemagne, partent pour la Silésie. Sans raison, sans but. Simplement comme le printemps appelle la ruche, comme l'automne appelle au sud les cigognes et les hirondelles. J'étais trop jeune alors. Sinon, je serais parti aussi. Vois-tu la belle migration d'oiseaux allemands vers la guerre et la résurrection de la patrie ?

- Qu'est devenu Hermann ?

- Tué par les marxistes à Berlin, en 26.

Tout cela se détachait pour moi sur le fond de la tente de toile, sur un ciel de feu, et je voyais l'asphalte luisant, la brume de Hambourg, les tristes années troubles de l'Allemagne d'après-guerre, telle que me l'avaient montrée, du temps que j'allais au cinéma, tant de films. Aujourd'hui, en compensation, c'est le paysage de feu du Maroc où je combattais les dissidents, où je faisais des routes avec un légionnaire allemand, qui s'inscrit pour moi sur le ciel humide de Bavière, et sur les petites villes romantiques, avec leurs fossés, leurs tourelles, leurs sculptures gothiques et leurs drapeaux rouges à croix gammée.

18 novembre. - Il m'arrive pourtant, bien que je veuille tout oublier, de penser à nos conversations de 1926, où j'essayais de faire partager ma confusion à une jeune fille. Comme elle est loin, cette année ! Il me faut faire effort pour me rappeler d'alors le prix des livres, le prix du métro, les danses et les modes. Il est vrai que j'ignore si tout a tellement changé dans mon pays. Mais nous courions, avides, vers les plaisirs et les troubles de l'esprit et le monde n'avait pas la même odeur, la même couleur. A travers la planète, ce n'étaient pas les mêmes mythes que gouvernaient les êtres humains, et j'admire cette fatalité qui m'a promené dans l'anarchie aimable de ces années, Puis envoyé faire mon éducation dans la première-née des nations nouvelles. J'essayais, timidement, de me l'expliquer, et de l'expliquer à la jeune fille, le pays des chemises noires, des chants et de l'exaltation. Je le suis des yeux, encore aujourd'hui. *Un petit Cajuolo est mort en Ethiopie.* Déjà soldat, comme le temps passe ! Je revois son sourire de treize ans, dans ses grosses joues brunes, et je revois Florence, rousse et verte. Il a pris une autre couleur ici, ce mal du siècle, le fascisme. Mais je n'ai plus personne à qui l'expliquer.

Ses images plairaient-elles à la jeune fille de Saint-Germain-de-Charonne ? Pourrait-elle les accorder aux deux enfants du cimetière, au philosophe de bronze qui fut, comme un autre, mais moins illustre, « peintre en bâtiment » ? Cet épais garçon qu'elle a épousé court aujourd'hui sans doute les meetings antifascistes, et elle le suit, bouche bée, elle le suit, l'émerveillée, comme elle suivait tout ce que je lui disais autrefois. Il est vrai qu'au moins je lui apportais Florence et Sienna, un monde accessible. Celui d'aujourd'hui est plus fermé et plus lointain. Qu'en ferait-elle ?

D'année en année, toutes ces choses ont pris plus d'importance, il me semble. Mais je me trompe peut-être.

19 novembre. - On s'amuse, en Allemagne, beaucoup plus que ne le croient les antifascistes de mon pays. On y plaisante même le régime, sans croire à ces moqueries, comme il convient. L'autre jour, dans un cabaret, les chansons étaient coupées par des bruits de vaisselle dans les coulisses, et, chaque fois, le chanteur déclarait :

- C'est encore Goering qui doit se flanquer par terre avec ses décorations.

On parle avec beaucoup d'humour des plébiscites écrasants.

- Encore un où il y a eu 99 et demi pour 100 pour le gouvernement. C'est curieux, pourtant, tous les gens que je rencontre sont dans le demi pour cent.

Silence glacé. La salle attend peut-être qu'un schupo arrête l'impertinent. Mais il avance sur la scène, et, avec un sourire narquois, il annonce :

- Plaisanterie autorisée par le gouvernement.

On croit que l'Allemagne est courbée sous le joug et la crainte.

Je trouve bien curieux d'y découvrir une ironie parfois savoureuse, et qui m'inquiète plus que la passivité.

22 novembre. - Ils ne veulent pas la guerre : qu'importe ce que veulent les peuples, c'est ce que je leur dis toujours. Ils nous la feront, s'il le faut, nous la ferons aussi bien.

Le tout est de se regarder en futurs combattants. Seulement, ils ne comprennent pas du tout que les Français aient une certaine rétraction devant les Allemands. Le salut de l'épée, ils le pratiquent très naturellement, mais ils ne comprennent pas que les Français trouvent que la situation n'est pas tout à fait égale. Deux combattants de Verdun s'accordent, et même se font des politesses sur la valeur respective de leur armement : « Mais non, vos obus étaient plus à craindre. - Non, non, c'étaient les vôtres. » Tout le monde est au fond de soi convaincu qu'il n'y a que deux soldats au monde, le soldat français et le soldat allemand. Seulement, lorsque j'entends un Français et un Allemand de Verdun qui parlent de « leur » guerre, je sais qu'au fond de lui, le Français se dit : après tout, Verdun, c'était chez moi, et que cette réserve l'empêche de se donner entièrement au plaisir de la chevalerie et de la réconciliation après le combat ; et, tout naïvement, l'Allemand ne comprend pas cette réserve.

Je ne crois pas que les peuples puissent jamais se comprendre. Je ne crois pas aux rapprochements, ni par les élites, ni par les masses. Je crois à la prudence et je crois à la nécessité. Il s'agit de les saisir toutes deux.

23 novembre. - Il me semble que Siegfried a une vraie amitié pour moi, mais est-il mon ami allemand ? Je ne le crois pas. Il est mon camarade légionnaire. Non que je ne m'intéresse, et même avec passion, à sa métamorphose de légionnaire français en jeune nazi, chef de district, orateur des meetings antisémites. Il fait tout ce qu'il fait, comme toujours, avec une sorte de conscience, d'honnêteté et de rigidité à la fois. Je ne suis même pas gêné de quelque étroitesse qu'il a visiblement voulue, car il est instruit, ironique avec légèreté (sans la moindre lourdeur), et il a connu l'Allemagne européenne d'après-guerre. Pourtant, ce n'est pas là ce qui nous lie. Cela, je pourrais le retrouver chez un autre, et je l'y retrouve en effet. Ce qui nous lie, c'est le son d'un fifre disparu, c'est un café pouilleux où l'on boit le thé à la menthe sur des nattes, c'est une tente sordide où l'on fait l'amour avec des femmes glapissantes et immobiles, au retour des longues tournées, c'est une route sous le soleil jaune, et le bruit mat d'une balle qui vient de se ficher dans un palmier. Alors le nazi du troisième Reich, subitement, se tait, et nous nous comprenons.

14 juin 1936. - Je regarde de loin les événements de mon pays. Des Français de passage sont venus me prévenir qu'on leur refusait l'argent français, depuis hier, dans les hôtels. « On ne sait pas ce que ça vaudra demain », leur dit-on. Les Allemands parlent avec discrétion. Je demandais à l'un d'eux : « Mais pourquoi voudriez-vous une France forte ? Vous ne pouvez pas être sincère. » Il a réfléchi, et je ne sais pas si c'est avec ironie qu'il m'a répondu : « Nous préférons une France forte. Une France faible, c'est une trop grande tentation. »

La tentation prend forme en tout cas. Je ne puis arriver à prendre tout à fait au sérieux ce front populaire. Cependant, on occupe les usines, on nationalise. Je pense à ce que j'ai lu des années préfascistes de l'Italie, quand les ouvriers kidnappaient les techniciens dans les rues pour arriver à faire marcher les entreprises dont ils s'étaient emparés, et où ils avaient établi une discipline soviétique. Et ces photographies de métallos jouant de l'accordéon dans les cours ressemblent assez, justement, à ces films russes qui étaient à la mode, au temps où j'avais envie de voir « Potemkine ».

10 août. - Le jeu gagne un peu partout. Des généraux viennent de se révolter en Espagne et cette guerre pour laquelle tant de gens s'enflamment autour de moi, j'avais d'abord cru que ce n'était qu'un *pronunciamiento* bien banal. Mais non, c'est encore une révolution. Dire qu'il y a eu un temps où j'ai pensé, sincèrement, que notre époque était plate et que nous arrivions trop tard !

5 septembre. - Il y a bien longtemps que je n'ai repris le carnet noir à l'aigle d'or. Mais à qui parlerais-je, ce soir, de ma rencontre et du passé le plus enseveli, le passe que j'ai fui au Maroc, en Allemagne ? Je ne pensais pas, en allant recevoir tout à l'heure à la gare cette délégation de commerçants français, rencontrer M. Sénèque. Est-ce que je savais seulement qu'il était commerçant ? Mais ses lubies l'ont poussé vers une sorte de syndicalisme de petits patrons, il est un personnage, m'a-t-il dit, dans l'horlogerie. Va pour le personnage ! Je sais d'expérience qu'il n'est pas malaisé de devenir quelque chose lorsqu'on n'a d'autre rôle que de bavarder. On a envoyé M. Sénèque, avec quelques autres, au Congrès de Nuremberg qui s'ouvre aujourd'hui, et que je vois moi-même pour la première fois. C'est l'oeuvre des organismes commerciaux de rapprochement, et nous héritons ainsi de cinq ou six olibrius parisiens, d'autant de Lyonnais, de quelques tisserands du Nord. Encore faut-il accepter de se compromettre mais qu'est-ce qui compromettrait M. Sénèque ?

Il m'a reconnu avant même de descendre de voiture, ce qui, après tout, m'a fait plaisir. Il a poussé des cris d'enthousiasme, m'a sauté au cou. J'ai retrouvé aussitôt la pension Souris, ma vingtième année, le lac du Bois au matin, et les églises petites et délabrées de Paris. Il ne sait pas que tout cela, j'ai désiré le fuir, il ne le sait pas, et par bonheur, il n'a pas tellement de mémoire, et il s'intéresse, au fond, à lui seul. Il m'a donné des nouvelles, pourtant, de tout le passé - ou de presque tout. Paris change encore moins que le cœur des mortels et que la province. La pension Souris est immuable, la naine Théodore y sert toujours. Mais il n'y prend plus ses repas, Il paraît que M. Pentecôte a retrouvé son ancienne femme, qu'ils se sont tous deux brouillés avec M. Sénèque. Tout cela ne me paraît pas très clair, et les explications du vieux sont assez confuses. Il me suffit d'ailleurs de regarder, de souffrir un peu, de sentir tout ce qui nous unit, et qu'il ne soupçonne même pas. Petit personnage sautillant, couleur de rat...

Autour de lui, d'ailleurs, des bonshommes pittoresques, qui m'amuseraient davantage s'il n'était pas là. La dame au grand chapeau, admiratrice des Soviétiques, et d'Hitler, et du fascisme, et de tout ce qu'on voudra, bas-bleu, bas-rouge, et bas-brun à la fois ; et les petits Français à gros ventre, les uns prêts à tout dénigrer, les autres prêts à tout admirer, aussi exaspérants dans un rôle que dans l'autre ; et les bavards et les naïfs et aussi deux ou trois figures attentives et sérieuses qui me réconcilient un peu avec la corvée de les promener et de leur montrer les splendeurs du congrès nazi.

Et puis, quand je m'occupe d'eux, tout à coup, le bonhomme à grand chapeau me replonge dans le passé.

7 septembre. – « Cent heures, me disait Pierre Raynaud, un journaliste français avec qui j'aime assez parler. Cent heures chez Hitler... C'est à peu près le temps que je vais passer en Allemagne, et dans ce peu de jours, que faire, sinon se laisser envahir par des impressions vives, variées, contradictoires même, sans avoir surtout la prétention de juger un pays d'après une si brève expérience ? Mais à regarder des images, ces villages bavarois que traversent le train et l'automobile, ils sont posés, au milieu de paysages charmants et verts comme des objets enfantins et comme des décors. Les toits pointus ou ronds, le croisillon brun des poutres visibles, les fleurs à toutes les fenêtres, c'est l'Allemagne chère aux romantiques qui nous accueille la première. Parfaitement propre, gracieuse comme un jouet de Nuremberg, médiévale et féodale elle installe au long des routes le cadre ravissant de ses fêtes énormes, dans un contraste qui pourrait surprendre. Dans les petites rues pavées de Nuremberg et de Bamberg au long des rivières et des canaux, auprès des cathédrales et des admirables statues de pierre, c'est l'ancienne Allemagne du Saint-Empire qui se marie avec le troisième Reich. Ils ne me choquent pas, cependant, ces millions de drapeaux qui décorent les façades. Point d'affiches ici, comme en Italie. Seulement les drapeaux, les uns immenses, d'une hauteur de cinq étages, d'autres moins vastes, mais toujours au moins trois par fenêtre. Se représente-t-on ailleurs cette floraison ? Le drapeau devient une parure, si joyeuse sous ce ciel gris, qui s'allie au baroque attendrissant des sculptures aux maisons anciennes, et aux fleurs sur les balcons. Ce peuple aime les fleurs, on le sait du reste, et dans les garages, les ouvriers garnissent dévotement, chaque matin, le porte-bouquet des voitures. C'est même toujours cela qui a attiré les croyants du temps passé, les amoureux de la « bonne » Allemagne, la grosse Mme de Staël. Les fleurs n'empêchent point d'autres réalités plus menaçantes. »

Il est bien qu'il n'y a point de village qui ne soit pavoisé, sur ces voies triomphales qui mènent à Nuremberg, pendant cette semaine où le parti national-socialiste tient ses assises dans la vieille ville de Franconie, la semaine sainte du *Reichsparteitag*.

Ces villages parés pour la grande fête ne sont pas une mauvaise introduction à l'Allemagne. Il nous reste maintenant à pénétrer dans l'enceinte magique et à voir se dérouler l'office hitlérien.

9 septembre. - C'est bien un office. Les défilés à travers la ville n'en constituent pas la principale part. Un soir, du grand hôtel de Nuremberg, nous regardons inlassablement des groupes de S.A. en uniforme brun, qui passent sous les fenêtres, éclairés seulement par la lueur des torches. On nous a candidement fait monter pour cela dans la chambre de Goering. Imagine-t-on un service d'ordre prêtant la chambre de M. Chautemps pour voir le défilé du 14 juillet ? Les Allemands trouvaient cela tout naturel et ne manifestèrent quelque inquiétude que lorsque des plaisantins exprimèrent leur intention de mettre en portefeuille le lit du général.

Mais c'est ailleurs que le congrès arrive à sa sombre et étincelante puissance.

Au Zeppelinfeld, en dehors de la ville, un stade immense a été construit, dans cette architecture quasi mycénienne qu'affectionne le troisième Reich, et à laquelle il a su donner tant de grandeur. Sur les gradins, il peut tenir cent mille personnes assises, dans l'arène deux ou trois cent mille. Les étendards à croix gammée, sous le soleil éclatant, claquent et brillent. Et voici venir les bataillons du travail. Les hommes de l'*Arbeitskorps*, par rangs de dix-huit, musique et drapeaux en tête, la pelle sur l'épaule. Ils sortent du stade, ils y rentrent, les chefs du service de travail les suivent le torse nu, puis les jeunes filles. On présente les pelles et la messe du travail commence.

- Etes-vous prêts à féconder la terre allemande ?
- Nous sommes prêts.

Ils chantent, le tambour roule, on évoque les morts, l'âme du parti et celle de la nation sont confondues, et enfin le maître achève de brasser cette foule énorme et d'en faire un seul être et il parle. Quand le stade se vide avec lenteur de ses officiants et de ses spectateurs, nous avons commencé de comprendre ce qu'est l'Allemagne nouvelle.

On doit le comprendre mieux encore, pourtant, le lendemain, à cette cérémonie inouïe qui porte le nom banal d'appel des chefs politiques (*Politischen Leiter*). C'est la nuit. Le stade immense est à peine éclairé de quelques projecteurs qui laissent deviner les bataillons massifs et immobiles des S.A. vêtus de brun. Entre leurs rangs des espaces sont ménagés. L'un d'eux, plus large que les autres, forme une sorte d'avenue, qui mène de l'entrée du stade à la tribune où passera le Führer. Il est très exactement huit heures quand celui-ci entre, et suivi de son état-major, gagne sa place, sous la rafale des acclamations de la foule. Ceux qui crient le plus fort sont les Autrichiens. Nous les retrouverons à toutes les parades, avec leur appel rythmé :

- L'Autriche salue son Führer !

Les Bavarois sourient, lorgnent les tribunes diplomatiques, applaudissent. Un de nos compagnons, qui revient d'Autriche, justement, me parle des progrès des nazis.

- J'ai entendu, me dit-il, devant vingt personnes qui n'ont pas protesté, un homme appeler son chien. Savez-vous le nom qu'il lui donnait ? Dolfuss.

Mais quand Hitler est entré, la foule n'y pensait guère, et ne songeait sans doute qu'à s'enivrer de tant de païennes splendeurs. A l'instant précis où il franchissait le stade, mille projecteurs, tout autour de l'enceinte se sont allumés, braqués verticalement sur le ciel. Ce sont mille piliers bleus qui l'entourent désormais, comme une cage mystérieuse. On les verra briller toute la nuit de la campagne, ils désignent le lieu sacré du mystère national, et les ordonnateurs ont donné à cette stupéfiante féerie le nom de *Lichtdom*, la cathédrale de lumière.

Voici l'homme debout maintenant sur sa tribune. Alors déferlent les drapeaux. Pas un chant, pas un roulement de tambour. C'est le silence le plus extraordinaire qui règne quand apparaissent, à l'orée du stade, devant chacun des espaces qui séparent les groupes bruns, les premiers rangs de porte-étendards. La seule lumière est celle de la cathédrale irréaliste et bleue, au-delà de laquelle on voit tournoyer des papillons, avions peut-être ou simples poussières. Mais sur les drapeaux, le regard d'un projecteur s'est posé, qui souligne leur masse rouge, et qui les suit tandis qu'ils avancent. Avancent-ils d'ailleurs ? On a envie de dire plutôt qu'ils coulent, qu'ils coulent comme une coulée de lave pourpre, irrésistiblement, dans un énorme et lent glissement, pour remplir ces interstices ménagés d'avance dans le granit brun. Leur avance majestueuse dure près de vingt minutes, et c'est seulement lorsqu'ils sont près de nous que nous entendons le bruit sourd des pas. Seul le silence a régné jusqu'à cette minute où ils vont s'immobiliser aux pieds du chancelier debout. Un silence surnaturel et minéral, comme celui d'un spectacle pour astronomes, dans une autre planète. Sous la voûte rayée de bleu jusqu'aux nuages, les larges coulées rouges sont maintenant apaisées. Je ne crois pas avoir vu de ma vie spectacle plus prodigieux.

Pour finir, avant et après le discours d'Hitler, qui fait dans cette foule muette des remous de bras tendus et de cris, on chante le *Deutschland über alles*, le *Horst Wessel Lied* où plane l'esprit des camarades tués par le front rouge et par la réaction, et le chant des soldats de la guerre :

*J'avais un camarade;
De meilleur, je n'en aurai pas...*

Puis d'autres chants encore, créés pour le Congrès et qui se marient aisément à cette nuit fraîche, à la gravité de l'heure, à ces belles voix sombres et multiples, à tout l'enchantement musical sans lequel l'Allemagne ne peut rien concevoir, ni religion, ni patrie, ni guerre, ni politique, ni sacrifice.

Pendant les heures que je passe dans ce pays surprenant, plus loin de nous peut-être que le plus lointain Orient, j'ai assez l'occasion d'être agacé, choqué pour ne pas me souvenir de ces minutes de spectacle. Car tout cela n'est point vide, mais signifie. Tout cela est fondé sur une doctrine, sur une intelligence, une sensibilité, et ces spectacles grandioses sont liés à une représentation du monde, aux idées les plus dures sur la valeur de la vie et de la mort. Pour nous, qui y assistons en spectateurs, en infidèles admis à prendre leur part de la beauté mais non du sacrifice, il faut d'abord bien nous pénétrer de cette pensée, que l'apparence n'est pas tout, et qu'il faut aller au-delà. C'est parce que ces cérémonies et ces chants signifient quelque chose que nous devons y faire attention et songer à parer à ce qu'ils signifient.

10 septembre. - Ils signifient d'abord pour la jeunesse du pays. C'est à elle que tout s'adresse ici, et l'on est presque étonné de découvrir, dans les S.A. qui emplissent les rues, de débonnaires Bavarois ventrus, petits, pacifiques, qui font de ces uniformes des vêtements de tranquille garde nationale. On avait oublié, en vérité, qu'il existait des Allemands de plus de vingt-cinq ans, - et que c'était même eux qui avaient fait le national-socialisme. Mais ils peuvent l'avoir créé, désormais le mouvement n'est plus pour eux, il est pour la jeunesse.

Nous avons voulu la voir, nous aussi, cette jeunesse allemande. A travers la campagne bavaroise, ses petits villages, ses bois (l'arbre c'est la divinité allemande par excellence), nous parlons avec ceux qui nous conduisent.

Nous voici engagés dans un petit chemin creux, nous voici arrivés à un village de maisons de planches, et c'est la fin de nos controverses historiques. Nous avons devant nous un camp de travail, comme il y en a des milliers en Allemagne. Quinze délégués seulement participaient à la parade des pelles. Le reste est là, quatre-vingts ou cent garçons de dix-neuf ans. Nous franchissons la clôture, la cour vide, entourée de baraques et de massifs de fleurs. Ils sont, nous dit-on, derrière le camp.

Ils y sont, en effet, sous les hauts bouleaux, assis dans le sable, leurs pelles au loin, - et ils chantent. Ces jeunes gens vêtus de brun, sous les arbres, composaient si naturellement un tableau de l'Allemagne éternelle, à l'heure du repos, que nous nous arrêtons, un peu saisis. On nous explique :

- C'est la leçon de chant.

Ce mot, là-bas, n'évoque certes aucune mignardise, mais la gravité, la virilité, le calme et puissant amour de la patrie, le dévouement total, tout cela exprimé dans cette langue maternelle de l'Allemand. Dans une seule de ces chansons, sans lesquelles on a pu dire que le parti n'existerait pas (l'Allemagne ne suit que celui qui chante), nous retrouvons toutes les autres, où se mêlent les différents romantismes, celui du myosotis et celui des temps nouveaux, celui du sentiment et celui de la guerre. Lisbeth m'en a appris quelques-unes, qui datent du début du mouvement, et qu'on ne chante plus guère

*A Munich, plusieurs sont tombés.
A Munich, ils étaient plusieurs.
C'est devant la Feldherrenhalle
Que les balles les ont frappés.*

ou encore :

*O jeune fille brune,
Pourquoi donc tant pleurer ?
- Un jeune officier du bataillon de Hitler
M'a volé mon coeur.
Marchait un régiment de l'Oberland
Un régiment à cheval, un régiment à pied...*

Devant nous, on interroge quelques-uns de ces jeunes gens. Ils sont presque tous de Saxe ou de Franconie. Tout à l'heure, on nous dira le programme de leur journée : lever à cinq heures, coucher à dix, c'est un programme fort militaire et assez strict. Seulement, il y a dans les rapports de ces garçons entre eux (ils appartiennent à toutes les classes sociales), comme dans les rapports des chefs et des subordonnés, une sorte d'unité, de camaraderie rude. Là est la nouveauté incontestable du troisième Reich, qui fait la force la plus redoutable de l'Allemagne. La *Hitlerjugend*, les S.S. couchent sur la paille dans leurs bivouacs. Ici, il y a des lits, des chambrées d'une propreté rigoureuse, ornées d'une grande croix (oui : une croix, et non pas une croix gammée). Et naturellement, un peu partout, ces garçons promis à la vie âpre ont dessiné des parterres de fleurs.

Je quitte le camp sous les arbres tandis qu'un orchestre nous joue des airs de danse, et c'est encore un orchestre, le lendemain, que je retrouverai, sous la brume cette fois, et sur un sol détrempé par la pluie de la nuit, au grand camp de tentes de la *Hitlerjugend*. Du haut d'une tour en planches, je regarde s'étendre au loin, sur la plaine bordée de bois, ces abris légers où s'exerce l'adolescence hitlérienne. Sauf le nombre - plusieurs milliers d'enfants sont abrités ici - rien qui diffère profondément d'un camp de louveteaux. Simplement ils se précipitent vers l'orchestre, ils courent chanter, avec une sorte d'ardeur d'affamés qui serait inconnue à la jeunesse française. Seulement, sur une stèle de bois, on a inscrit le nom des centaines d'enfants du parti tombés sous les balles marxistes. Une flamme brûle, un enfant veille. Nous saluons silencieusement les jeunes morts. Là encore ce qui me frappe, c'est le caractère de la discipline. La militarisation de l'enfance, en Allemagne, n'est pas du tout ce que l'on croyait. Ceux qui viennent nous parler nous abordent joyeusement, sans crainte et d'eux-mêmes. J'avoue que je trouve cela beaucoup plus grave que le caporalisme.

Mais déjà la nuit est tombée, et nous devons aller, aux portes de Nuremberg, dîner au bivouac des S.S. Nous y serons reçus par M. Himmler, chef des S.S., maître de la Gestapo, et M. Goebbels en personne présidera le dîner. A dire vrai, le pittoresque du camp, des tentes réservées à la garde personnelle du Führer, ne paraît tel qu'aux naïfs. L'atmosphère des grandes manoeuvres est la même dans tous les pays du monde, et celle des banquets officiels aussi, même s'ils sont composés de choucroute, de saucisses bavaroises, et du vin sec de Franconie. Tout cela n'aurait que peu d'intérêt, si l'on ne nous avait menés, en sortant, auprès du drapeau du camp. C'était l'heure où l'on amène les couleurs, un peu plus tard que sur les navires de guerre. Un clairon joua un air nostalgique, et lentement, le drapeau rouge à croix gammée descendit. Un tel spectacle est beau dans tous les pays, sans doute, mais ici, il prenait sa place dans un ensemble. Après la fête, comme après le feu, après la banalité quotidienne c'est désormais l'habitude, pour l'Allemand qui vit en groupe, de se remémorer soudain les plus graves pensées qui dirigent sa nation et sa race. De même que les jeunes hitlériennes ont leur monument, de même après ce banquet officiel qui pouvait être agréable et vulgaire, on n'omet pas de nous rappeler qu'il existe aussi autre chose, que symbolisent les honneurs rendus au symbole même de l'Empire.

11 septembre. - Le vieil homme est plus discret et plus perspicace que je ne croyais. S'il ne m'a pas parlé de Catherine, au début, ce n'est pas qu'il l'ait oubliée. C'est qu'il ne voulait rien en dire. C'est moi qui lui ai demandé le premier :

- Vous me donnez des nouvelles de presque tout le monde, monsieur Sénèque. Mais pas de cette jeune fille qui venait me voir à la pension, la dernière année. Vous l'avez peut-être oubliée ?
- Non, non, je ne l'ai pas oubliée. Pas du tout, monsieur Blanchon, pas du tout.
- Elle s'appelait Catherine Berger. Je l'aimais beaucoup. Je pensais même que nous pourrions nous marier. Mais elle s'est mariée pendant que j'étais en Italie, avec un certain François Courtet. Depuis, je n'ai eu aucune nouvelle.
- Je sais, je sais, monsieur Blanchon. Vous croyez que je puis vous en parler ?

J'ai éclaté de rire, et je n'ai fait pour cela aucun effort. Mon Dieu, comme c'est loin, la petite Catherine, et les danses de 1926, et nos plaisirs et nos rêves d'alors ! Il m'a appris que Catherine s'était prise d'un peu d'amitié pour lui, et qu'elle lui avait annoncé son mariage, jadis. Il paraît même qu'elle avait tant de peine, tant d'inquiétude à mon sujet. Comme les femmes se tourmentent pour peu de chose, vraiment !

- Et maintenant ?
- Elle est mariée. Je la rencontre de temps en temps au Luxembourg, où je vais me promener. Elle n'a pas d'enfant. Elle est heureuse, je pense.
- Tant mieux, monsieur Sénèque, tant mieux.

Il m'a aussi parlé de Courtet.

- Je le connais, pensez. C'est mon client, comme madame Courtet. Nous causons aussi, j'aime causer, vous savez.
- Est-ce qu'il est toujours communiste ?
- Communiste ? Mais pas du tout. Je ne sais pas s'il l'a été. En tout cas, maintenant, il serait plutôt de l'autre côté. Il a même été blessé au 6 février, en 1934. Vous savez qu'il y a eu une émeute, le 6 février ?
- J'ai beau ne pas lire les journaux, je l'ai su quand même.

Je pense subitement, à part moi, au petit Patrice de Saint-Germain-de-Charonne. Où était-il, le 6, le 9 ? Est-il tombé, à la Concorde, ou à Clichy ?

- M. Courtet, continue le vieil homme, est dans une agence d'informations, où il est employé au service de l'étranger. C'est une belle situation, à ce qu'on m'a dit. Je ne me souviens plus du nom de l'agence. Oh ! elle n'est pas tout à fait dans ses idées, je crois, mais il faut bien faire quelque chose pour vivre.
- Je croyais qu'il était chez un constructeur d'avions ? Mais en effet, on n'en parle plus, de Darnier ?
- Darnier... Darnier... attendez donc. Il n'était pas associé avec un aviateur anglais ? ou australien ?
- Robbes, oui.
- Ce Robbes a dû se tuer, naturellement, il y a déjà pas mal d'années.
- Je ne lisais pas les journaux.
- Et Darnier, il a disparu. Ruiné, ou bien en Amérique du Sud, je ne sais plus. Ses employés ont dû se débrouiller pour faire autre chose. Vous savez, maintenant, en France, on ne garde pas longtemps la même situation.
- Il paraît.
- Alors, Courtet, il était très calé. Il connaît plusieurs langues, l'anglais, l'allemand et même le russe. Ça lui a servi dans cette agence. Il est même allé en Russie autrefois, il m'a dit, un peu avant de se marier. C'est ce qui l'a dégoûté du communisme.
- Avant de se marier ? Je ne crois pas qu'il y était déjà allé.
- Si, si, mais peut-être deux ou trois mois, et tout juste avant de se marier. Il a dû y passer l'été, envoyé par Darnier justement, maintenant je me souviens, pour étudier les moteurs d'avion. Il paraît que c'était affreux comme on traitait les gens là-bas. Et je crois que les choses ont plutôt empiré, monsieur Blanchon ?
- On le dit. Je ne connais pas la Russie.

Je ne saurai pas grand-chose, naturellement, de ce vieux bavard. Pourquoi d'ailleurs m'intéresser à Courtet ? Ses évolutions politiques ne me surprennent guère. Je pense avec amusement que j'étais jaloux de lui, sans le connaître, parce qu'il voulait emmener Catherine voir *le Cuirassé « Potemkine »*.

12 septembre. - A faire le guide, je finis par devenir aussi naïf que ceux que je promène, comme si je n'habitais pas l'Allemagne depuis trois ans. Il faut que je leur explique le pays, et je le comprends mieux, en leur expliquant, et je m'étonne de ce que je leur dis.

Comment un Français ne regarderait-il pas avec surprise la militarisation des femmes, par exemple ! Dès cinq heures du matin, à Bamberg, quartier général des jeunes filles allemandes, on entend des chants rythmés à travers les rues, on voit passer de longues processions féminines, qui semblent se préparer à une parade qui ne viendra jamais. Le spectacle n'est pas très beau : ces jupes

verdâtres, ces courtes vestes brunes, ne sont pas toujours agréables à voir. Et puis, faut-il dire la vérité ? Sans parler de la grâce qui fait défaut à quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ces Bavaroises, je ne suis même pas sûr que ce régime de marches forcées leur convient parfaitement. Elles sont robustes, certes ; mais j'ai vu aussi parmi elles beaucoup de traits tirés, de visages fatigués. Il me semble qu'il y a là bien de l'excès, - alors que la jeunesse masculine est magnifique, presque partout, de santé et de jeune force. Mais il ne faut pas, sous aucune longitude, traiter les femmes comme les hommes, et cette vérité de La Palice doit être intraduisible en allemand.

13 septembre. - je me demandais quelle serait mon impression devant l'homme qui supporte sur ses épaules, non seulement cet Empire, mais encore cette religion nouvelle.

Je me souvenais d'avoir écouté parfois Hitler, au moment de sa campagne électorale de 1932, à la radio ou au cinéma.

Cette campagne était quelque chose d'inoubliable : les cloches, les tambours, les chœurs, toute une magie musicale l'enveloppait à chaque instant, dans une fièvre que l'attente du pouvoir rendait plus haute encore. Le futur chancelier, le Führer du parti promis à la victoire, commençait à parler sur un ton presque simple, presque uni. Puis sa voix s'enflait, s'éraillait, remplissait formidablement l'étendue, avec quelque chose de magique et de terrible, et le mot de « Deutschland » revenait, passionnément, toutes les vingt secondes, comme une incantation sacrée.

Aujourd'hui, Hitler parle de façon beaucoup plus calme. Certes, les Allemands s'exaltent toujours à l'entendre, et applaudissent avec un stoïcisme ivre de soi-même lorsqu'il leur promet les privations, la pauvreté. Certes, sa voix semble s'émouvoir lorsque, comme l'autre jour à la parade des *Politischen Leiter*, il proclamait qu'il sacrifiait tout pour l'Allemagne, qu'il donnerait sa vie s'il le fallait. Mais l'ensemble nous donne l'impression d'une modération plus grande. Il ne fait plus de gestes, parle les mains croisées presque sans arrêt, et les haut-parleurs répètent en écho la fin de ses phrases, comme un ricanement de canard.

Je venais de le voir deux heures avant, et de beaucoup plus près. Quatre-vingts à cent hôtes étrangers avaient été invités à un thé où le chancelier devait paraître. Puis l'on nous a menés vers une autre salle, où nous avons découvert, dans une sorte de cohue sans ordre, un petit homme qui est le maître de soixante-dix millions d'hommes. On l'entoure sans cérémonie, comme on entourerait un camelot dans la rue, un marchand de cravates, et deux Anglaises font à haute voix des réflexions sur son compte.

Un petit homme. Plus petit qu'on le croirait à l'écran, triste, avec sa veste jaunâtre, son pantalon noir, sa mèche, son visage fatigué. Plus vieux aussi qu'on ne pensait. C'est de près seulement qu'on voit son sourire, Un sourire presque enfantin, comme en ont si souvent les meneurs d'hommes. « Il est si gentil », disent de façon surprenante ses collaborateurs. On lui présente quelques personnes, il serre des mains avec un regard absent, répond quelques mots. Et nous restons là, stupéfaits, ne comprenant pas.

Pourtant, il faut regarder ses yeux. Dans ce visage insignifiant, eux seuls comptent. Ce sont des yeux d'un autre monde, des yeux étranges, d'un bleu profond et noir où l'on distingue à peine la prune. Comment deviner ce qui se passe en eux ? Qu'y a-t-il d'autre qu'un rêve prodigieux, un amour sans limites pour le *Deutschland*, la terre allemande, celle qui est réelle, et celle qui est à construire encore ? Qu'avons-nous de commun avec ces yeux ? Et surtout, la première impression, la plus prodigieuse, subsiste : ces yeux sont tristes. Une angoisse presque insurmontable, une anxiété inouïe y demeurent. Nous y devinons en un éclair les difficultés présentes, la guerre possible, la crise économique, la crise religieuse, tous les soucis du chef responsable. Nous sentons fortement, physiquement, quelle aventure terrible c'est de conduire une nation, et de conduire l'Allemagne vers son destin dévorant. Surtout lorsqu'il s'agit pour ce chef de la transformer de telle sorte qu'un « homme nouveau », comme il le dit à chaque instant, puisse y naître et y vivre.

On ne veut pas faire de romantisme. Pourtant, devant ce triste fonctionnaire végétarien, et qui est un dieu pour son pays, comment ne pas songer que dans une aube de juin, il est descendu du ciel, tel l'archange de la mort, pour tuer quelques-uns de ses plus vieux compagnons, et des plus chers ? C'est à eux que je pense aujourd'hui. Cet homme a sacrifié à ce qu'il jugeait sa mission, et sa paix personnelle, et l'amitié, et il sacrifierait tout, le bonheur humain, le sien et celui de son peuple par-dessus le marché, si le mystérieux devoir auquel il obéit le lui commandait. Je ne parle naturellement pas du bonheur des autres peuples. L'Allemagne nous a appris qu'il n'avait jamais beaucoup compté pour elle. On ne juge pas Hitler comme un chef d'Etat ordinaire. Mais il est aussi un réformateur, il est appelé à une mission qu'il croit divine, et ses yeux nous disent qu'il en supporte le poids terrible. C'est cela qui peut, à chaque instant, tout remettre en question.

14 septembre. - Le matin du dimanche avait lieu la cérémonie la plus singulière du troisième Reich, celle de la consécration des drapeaux. On amène devant le Führer le « drapeau de sang », celui que portaient les manifestants tués lors du *putsch* manqué de 1923, devant la Feldherrenhalle de Munich.

*A Munich, ils étaient plusieurs,
Quand les balles les ont frappés...*

Le chancelier saisit d'une main le drapeau du sang et de l'autre, les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la

patrie allemande. Cérémonie purement symbolique ? Je ne le crois pas. Il y a réellement dans la pensée d'Hitler comme dans celle des Allemands l'idée d'une sorte de transfusion sanguine mystique, analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre, si ce n'est à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogie de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme.

Je ne sais pas ce qu'était l'Allemagne de naguère. C'est aujourd'hui un grand pays étrange, plus loin de nous que l'Inde et que la Chine. Le drapeau lui-même accentue cette étonnante impression orientale, et il faut faire effort pour s'apercevoir que quelques-unes des vertus remises en honneur - le travail, le sacrifice, l'amour de la patrie - font partie du patrimoine commun de tous les peuples, tant on est accablé par les impressions du dépaysement et de l'exotisme. Je ne sais pas si la guerre de Trente Ans, comme on me l'affirmait, a coupé l'Allemagne de la civilisation européenne, mais je suis bien sûr que Hitler est en train de construire une civilisation qui, par certains aspects de son particularisme, s'éloigne encore davantage de cette communauté.

On ne peut s'empêcher d'y songer à chaque instant. Je comprends le fascisme italien, je comprends ce qu'il peut en subsister d'immortel, même après la chute du régime. Mais devant cette construction d'un homme nouveau, on se dit : est-elle permise ? N'y a-t-il pas là un effort qui outrepassé les bornes de la nation ? Demain l'hitlérisme ne sera-t-il plus qu'une gigantesque curiosité historique ? Regarderons-nous avec stupéfaction ces drapeaux orientaux, ces poignards, écouterons-nous avec notre seule mémoire ces chants ? Tout cela n'est-il pas *trop* ? Tout cela va-t-il durer ? Jamais je ne m'étais encore posé la question. Je me la pose, je suis frappé du caractère insolite, peut-être éphémère, de tout ce que je vois, qui est tellement neuf. Oui, lorsqu'on essaie de se remémorer ces journées si pleines, qu'on évoque les cérémonies nocturnes éclairées de biais par la lueur des torches et des projecteurs, les enfants allemands jouant comme des loups autour de leurs souvenirs de guerre civile et de sacrifice, le chef soulevant en larges houles, avec des cris plaintifs, cette foule subjuguée, on se dit que ce pays est d'abord, au sens plein du mot, et prodigieusement, et profondément, et éternellement, un pays étrange.

15 septembre. - Tous ces Français que je promène resteront quelque temps encore après le congrès. On va leur montrer les organisations sociales de l'Allemagne nouvelle, les organisations corporatives. J'aurai l'agrément de voir auprès de moi quelque temps encore ce petit personnage burlesque. Je ne sais pourquoi Lisbeth le regarde avec méfiance. Elle n'a rien entendu de ce qui s'est dit entre nous, et ce qui s'est dit n'a d'ailleurs aucune importance. Mais il est certain qu'elle ne l'aime pas, et on dirait même qu'elle a peur de lui.

16 septembre. - Je me représente assez bien ce Courtet. Je crois qu'il ne me déplairait pas. On a dû me le dire, autrefois. Sans doute la vie qu'il mène n'a rien d'une vie d'action, mais l'homme doit être actif, énergique, peut-être un peu naïf. Il est allé au communisme, puis maintenant à une espèce de préfascisme. Il s'est peut-être inscrit à quelque ligue. Il doit errer un peu, mais sympathiquement. Et pourtant, je m'imagine assez bien qu'il puisse donner à une femme cette impression de sécurité, dont me parlait autrefois Catherine. Il se trompe, mais il se trompe par amour de la vie, par souci d'être dans la vie. Il paraît que ce n'est pas ainsi que je me trompe, pas ainsi non plus que j'ai raison. Moi-même, maintenant, je me sens bien détaché du Patrice que j'ai été autrefois. La Légion m'en a fortement séparé. Mais dans ces aventures de mon temps je ne cherche pas autre chose, peut-être, que des aventures pour moi-même. Catherine avait raison de le deviner. J'imagine que Courtet à la Légion, Courtet en Allemagne agirait un peu moins pour lui. Les femmes n'aiment pas qu'on vive pour soi. Je suis assez détaché aujourd'hui pour donner mon absolution à Catherine.

Je pense à ce retour de M. Sénèque, après huit ans d'absence, et dans des circonstances vraiment imprévisibles. Que Nuremberg et le troisième Reich nous réunissent ne pouvait guère être annoncé, à la pension Souris, même par le pendule d'Auguste Pentecôte. Mais j'ai toujours pensé obscurément qu'il y avait là une loi, et que les êtres qui s'étaient mêlés à la vie d'autres êtres y étaient si fort englués qu'ils ne pouvaient plus s'en déprendre. Le tout est de connaître leur périodicité, car il y en a une, comme la périodicité des astres. Voici revenu dans ma vie l'horloger et ses fantômes : va-t-il précéder de peu de mois d'autres fantômes ? Au fond, je n'ai jamais cru tout à fait que Catherine sortirait à jamais de mon horizon, et je me suis toujours attendu à la croiser de nouveau.

17 septembre. - On ne se demande guère, à la Légion, pourquoi on a choisi ce métier, et je n'ai eu à en parler à personne. M'ont-elles même assailli si souvent, les ombres dont j'étais venu fuir le souvenir ? Au début, sans doute. Mais tant de fatigues physiques les chassaient vite. Je crois que les deux dernières années au moins, j'ai goûté là une paix véritable. Dire que j'étais heureux serait beaucoup, car je ne subis pour le coup aucun romantisme assez fort pour trouver du bonheur dans la vie pénible. Mais enfin, l'amitié de Siegfried, les plaisirs rudes, et aussi une certaine exaltation sentimentale qu'il est impossible de ne pas connaître me suffisaient amplement. Je me souviens de deux ou trois soirs de bagarre - je n'ai guère dû en connaître plus d'une demi-douzaine, malgré les légendes dans des bars, où le seul cri d'« A moi la Légion ! » poussé par quelque braillard en difficulté avec des tirailleurs ou des fantassins suffisait à me plonger dans une griserie voisine de la joie.

Ici, la paix est différente. Lisbeth vient dîner avec moi, me fait d'horribles côtelettes à la moutarde, d'horribles sauces à la gélatine, d'horribles crèmes aux oeufs en poudre, et je m'amuse assez à lui dire toute ma pensée de Français pour y trouver quelque bonheur. Quelquefois, elle chante aussi, ou elle m'apporte des mûres cueillies avec des amis sur les routes. Ou elle me parle de son Führer, qu'elle a vu une fois à une fête de la Force par la joie. Et à tout cela elle met la même gaieté enfantine et gourmande. Je crains de tenir dans sa vie une place un peu plus importante qu'elle ne tient dans la mienne. Je devrais peut-être la quitter, avant

qu'elle s'attache tout à fait, et j'y ai songé. Mais quel mal je lui ferais, plus grand que le peu de bien qui serait possible ! On a vite fait d'accuser ceux qui n'aiment pas : ils n'ont pas un rôle si commode et leur égoïsme ne sait pas toujours comment agir. Ils devraient aimer, et voilà tout : mais ils n'aiment pas, qu'y faire ? Alors je reste avec Lisbeth, qui ne m'ennuie pas, que j'oublie quand elle a passé la porte, qui m'amuse souvent ou m'attendrit, que je caresse, à qui je parle. J'essaie de ne pas trop penser qu'elle demande peut-être autre chose. Et puis je me dis qu'elle est trop blonde, trop rose, pour tenir sérieusement à son Français. Dans deux ans même, elle sera sans doute une jeune fille jouflue. Je ne crois même pas que je l'empêche de trouver un solide Bavarois en chemise brune qui lui fera beaucoup d'enfants, et à qui elle cuisinera de la choucroute fade, et du porc à la moutarde. Si elle savait les projets que je forme pour elle, elle me giflerait avec ses tresses. Je ne puis croire qu'elle y mettrait beaucoup plus qu'un chagrin enfantin.

C'est sans doute tout cela, mon égoïsme, la tranquillité, mon souci de jouir en paix de la vie, et de cette année, et des tourments du monde, et des tourments d'autrui, et des miens propres, que Catherine appelait mon insécurité. Je veux bien y croire. Il est difficile d'être méchant, il est difficile d'être bon. Je me contente d'agir avec médiocrité. Tant de choses dans la vie me paraissent plus graves et plus exaltantes que ces minces sentimentalismes. Ils ne m'ont pas gêné dans les cinq années où je leur ai échappé, et je vois pas pourquoi ils m'embarrasseraient pour l'instant. Qu'elle m'apporte ses myrtilles, ses fleurs bleues, ses ajoncs, ses chansons amoureuses ou guerrières, j'y prendrai plaisir. C'est déjà une grande part, plus grande qu'elle ne croit.

19 septembre. - Je voudrais écrire le plus calmement, le plus brièvement possible, ce qu'a été cette journée. Je n'imaginai pas, en la commençant, qu'elle m'apporterait des preuves aussi étranges et aussi fortes de mon aveuglement. C'est chez moi que je parlais avec M. Sénèque, et j'avais dû laisser la porte mal fermée, sans doute, puisque Lisbeth n'a pas de clef. Le vieil homme me racontait Paris, sa vie quotidienne, M. Pentecôte et leur femme commune. Bien d'autres fois, il m'avait tenu des propos semblables et même de plus importants, qui auraient pu légitimement donner lieu à plus de soupçons. Avons-nous même parlé de Catherine ? Il faut le croire. Mais il a dû seulement prononcer son nom, ou moi, et je cherche maintenant à reconstituer cette journée, cette heure qui a eu tant d'importance. Je sais qu'il me parlait avec une franchise qui, chez un autre, passerait aisément pour de l'indiscrétion. C'est sans doute de là que tout le mal est venu.

- Vous ne viendrez pas un jour à Paris ? m'a-t-il demandé.

- Probablement si, lui ai-je répondu.

- Il y a longtemps que vous n'y êtes pas revenu.

- Depuis bientôt huit ans, cher monsieur Sénèque. Je n'y suis pas repassé à mon retour en France. Je ne saurais peut-être plus me reconnaître dans les rues. J'imagine qu'il doit y en avoir de nouvelles. Et qu'il doit y avoir de nouveaux règlements pour la circulation.

- En somme, vous êtes du Paris d'avant les clous pour les piétons ?

- Parfaitement. Vous savez voir les choses comme elles sont. Il y a donc des clous ? Je suis du Paris d'avant les clous.

Nous avons ri un peu. Toute cette conversation était bien innocente. Mais je me souviens bien maintenant que c'est lui qui me parla de Catherine.

- Il faudra que vous revoyiez Mme Courtet, me dit-il subitement.

Je ne répondis rien.

- Il faudra la revoir. Je me souviens très bien du jour où elle m'a annoncé son mariage. Ce n'était pas un mariage d'amour. Je m'y connais très bien, monsieur Blanchon, en mariage d'amour. Et je le lui ai dit. Elle s'est mise à pleurer, à protester qu'elle aimait beaucoup M. Courtet. Moi aussi, j'aime bien M. Courtet, qui a beaucoup de courage, beaucoup d'intelligence, et qui est très sympathique. Et elle m'a fait un grand discours très confus, où elle parlait de vous, de lui. Une femme n'est pas confuse, lorsqu'elle parle d'elle-même et de son cœur, s'il n'y a pas quelque chose à cacher. Nous sommes très amis, depuis, Mme Courtet et moi. Vous comprenez qu'il n'est pas naturel que nous soyons amis, je m'en rends très bien compte. Elle est jeune et jolie, je suis un vieux fou. Si elle vient me voir, c'est qu'elle a quelque raison qu'elle ne veut pas dire. Je ne vous ai pas encore dit, monsieur Blanchon, qu'elle sait que vous êtes en Allemagne ?

- Elle sait...

- Elle le sait. J'ignore comment. Et je puis vous jurer que nous n'avions pas une fois parlé de vous depuis son mariage. Pas une fois. Quand je lui ai dit que je venais à Nuremberg pour le Congrès, elle n'a rien répondu, sur le moment. Elle était venue me porter une montre à réparer pour son mari. Une vilaine montre d'ailleurs. Ça n'a pas de bon sens d'aller acheter de la camelote pareille. Autant se fournir à Uni-Prix. Enfin ! alors, au moment de s'en aller, elle m'a dit : « Vous allez donc à Nuremberg, monsieur Sénèque ? - Oui, madame. - Vous vous souvenez de Patrice Blanchon ? - Bien sûr, madame. - Il paraît qu'il y habite, maintenant. » Et elle est partie, sans rien ajouter. Voilà pourquoi je vous ai reconnu si vite, sur le quai de la gare. On ne m'avait pas averti que vous étiez le secrétaire de la Chambre de commerce. Je ne connaissais que le nom du président. J'ai fait l'étonné, bien sûr, en vous voyant, mais je savais que vous étiez là. Je le savais par Mme Courtet. Il faudra que vous alliez la revoir quand vous viendrez à Paris. Et il faudra revenir à Paris.

Je me souviens très nettement, maintenant. J'étais surpris plus que je ne saurais dire par ces paroles. Content ? Je n'en sais plus rien. Mais surpris, en tout cas. Et j'ai répété la dernière phrase de M. Sénèque, non point comme une affirmation, non point pour acquiescer, je le jure, mais simplement pour mieux me la mettre devant les yeux. Elle me paraissait si extraordinaire, à moi qui avais presque juré de ne plus revenir à Paris. Et je l'ai répétée, d'une voix sans timbre, d'une voix sans signification, je l'affirme :

- Il faudra revenir à Paris.

Puis, nous nous sommes tus. Il y a eu, je m'en souviens très nettement, un assez long silence. M. Sénèque fumait sa pipe, je regardais par la fenêtre en tambourinant sur ma vitre. Il a fini par se lever. J'imagine que depuis mon arrivée à Nuremberg, c'était cette phrase qu'il voulait me dire, qu'on l'avait peut-être chargé de me dire. Au camp des jeunes hitlériennes, au bivouac des gardes noirs, devant Bamberg et ses canaux, c'est cette phrase qui brillait en lui, et qu'il n'osait pas encore me découvrir. Il a fini par venir me l'apporter chez moi, comme un bon agent de liaison et pour me la remettre sans témoins. Sans témoins ? On ne se méfie jamais assez.

Je l'avais reconduit à la porte, j'étais revenu dans mon bureau. Il pouvait bien y avoir trois quarts d'heure, une heure peut-être qu'il était parti. J'ai entendu gémir dans ma chambre. J'y suis allé. Je n'ai pas eu besoin de beaucoup réfléchir pour comprendre. Une boîte de cachets au gardénal était sur ma table de chevet. J'en prends quelquefois pour dormir, puisque je dors mal depuis que j'ai quitté l'Afrique et la fatigue du corps épuisé. Lisbeth avait avalé tout ce qui restait de la boîte presque neuve.

« Il faut revenir à Paris. » C'est la première phrase qu'elle m'a dite lorsqu'elle eut repris connaissance.

Elle ne savait pas que lorsqu'on veut se tuer, il faut agir avec précaution. A peine j'entrais dans la chambre, qu'elle commençait de vomir. Quelques cachets de moins, elle s'endormait paisiblement pour ne plus se réveiller. Elle est chez elle, les soins médicaux feront le reste.

Mais j'entendrai longtemps sans doute sa voix blanche, beaucoup plus blanche que ne fut la mienne pour dire cette phrase :

- Il faut revenir à Paris... Il faut revenir à Paris...

14 octobre. - Lisbeth se remet peu à peu, plus vite encore que je n'aurais cru. Non que j'aie eu une très vive inquiétude, une fois les deux premiers jours passés, sur son état physique. Mais il m'était impossible d'oublier la raison de son acte, et cette raison n'avait pas disparu. Je ne pouvais pas, non, je ne pouvais pas lui jurer que je n'irais plus jamais à Paris, puisque le petit fantôme gris de ma jeunesse, celui qui m'a laissé en paix pendant des années, celui qui m'a à peine accompagné sur les dures routes du désert, est revenu dans cette ville des jouets, apporté par un vieux fou à barbe impériale. Petit fantôme gris, contre lequel je lutterais en vain, et qui de temps à autre ressuscite pour moi, avec plus de force encore qu'il n'en mettait à surgir au coin d'une rue parisienne, voilà dix ans. Je ne puis pas jurer à Lisbeth qu'il n'existe pas.

Je ne puis pas non plus oublier ce geste derrière ma porte, ce doux et gros visage blond d'enfant soudain attiré, comme par une gourmandise pitoyable, vers ces friandises de mort sur ma table, vers la mort elle-même, douce, sournoise, ensommeillée. Je ne me sens pas digne. Si je cherche un mot je ne trouve que celui-là, je ne me sens pas digne. Aujourd'hui que l'inquiétude physique est passée puisque tout passe si vite, cet acte solitaire et énorme dans la vie de cette enfant à tresses ingénues, dans notre vie d'amants tranquilles qui ont mis en commun seulement la volupté et le plaisir, cet acte, je ne le comprends pas plus qu'au premier jour et j'ai peine à en porter le poids, je ne crois pas être monstrueux d'avouer, de m'avouer qu'il ne me touche que par la morale, le sens de la responsabilité, et non point par une conviction intérieure et profonde. C'est à cause de moi qu'elle a voulu se tuer, je puis me répéter cette phrase, elle ne parvient pas à susciter en moi de sentiment nouveau pour cette petite fille charmante que j'ai choisie pour compagne allemande. Le remords, certes, la honte, certes, un peu de mépris pour moi aussi, - mais à son égard ? A son égard, un geste ne pouvait rien changer, n'a rien changé.

C'est en elle que je trouverais plutôt à m'étonner qu'il n'ait pas davantage produit de métamorphose. Elle aussi est restée ma jeune femme allemande, elle aussi, dans quelques jours m'apportera des fleurs et du gigot aux confitures, des chansons et des saucisses froides. Nous n'avons pas parlé de ce geste. Je ne sais pas ce qu'elle a raconté à sa tante. Elle est là, un peu plus pâle et voilà tout. Comme si tout acte extraordinaire tombait dans une existence comme un aérolithe, et ne produisait rien sur la terre qu'un peu de poussière. Elle a voulu se tuer pour moi, cette phrase n'a rien changé en mon cœur ; elle n'a rien changé, non plus, il me semble, dans le sien.

Ou plutôt, si elle s'est jetée avec cet appétit d'enfant vers la mort, je dois bien croire qu'elle était poussée par des semaines d'une passion intérieure qui a fini par exploser un jour. Je dois bien croire que cette petite fille sérieuse, si sérieuse devant la vie, devant la mort, devant l'amour, avec tout le sérieux et toute la conscience de sa race, comme je les trouvais, ces deux vertus, chez le légionnaire Siegfried Kast, je dois bien croire qu'elle n'a pu résister, l'autre soir, devant ce qu'elle a pris pour une décision. Mais alors, c'est qu'elle est vraiment morte dans ces secondes d'anéantissement où le poison ne tourmentait même plus son corps. C'est une autre qui s'est réveillée innocente, gracieuse, - oublieuse aussi. Ce geste hors de proportion avec moi-même l'a guérie d'un coup de toute une exaltation si énorme. Elle est retombée à mon niveau, maintenant.

Je ne sais même pas si elle n'est pas au fond, aussi *gênée* que moi à l'évoquer. C'est un mot étrange. C'est le seul que je trouve : comme si le risque et l'héroïsme étaient des espèces d'incongruités, un peu choquantes. J'ai connu cela dans les dangers de la guerre, parfois. Pourquoi lorsqu'un acte insolite vient crever la banalité des jours, ne serait-on pas aussi gêné devant lui qu'on l'est devant le fou qui se déclare soudain ? Nous restons là l'un et l'autre, devant cette démente de l'amour, sans que celui pour qui elle s'est déchaînée y comprenne plus que celle qui l'a subie.

Et pourtant par je ne sais quel respect humain, nous demeurons devant cet acte incompréhensible, ennuyés comme des touristes devant le Parthénon. Nous sommes obligés d'admirer, elle de s'être sacrifiée, moi qu'elle se soit sacrifiée. Il serait plus naturel, pour nous deux, sans doute, qui ne sommes ni des héros ni des personnages de légende, d'oublier tout cela, de dire que nous ne comprenons rien au Parthénon. Mais voilà, il y a des siècles derrière nous, d'éducation classique, de morale et de littérature. Nous n'oserons jamais nous l'avouer. Nous n'oserons pas nous installer dans notre médiocrité, dans notre petit amour, reprendre les promenades dans les villes de Bavière, dans la campagne de Franconie, nous amuser à heurter ou à accorder nos mythes nationaux, et nous plaire aux caresses et aux conversations. Il serait facile d'y revenir. Nous n'osons pas.

Nous n'osons pas, et je suis le dernier à pouvoir le faire. Car toujours revient me percer la pensée que c'est elle qui a voulu mourir, et non pas moi, que c'est elle envers qui j'ai une dette, elle seule qui peut m'en libérer. Que je pense ce que je voudrai de son attitude d'aujourd'hui, celle d'hier m'a fait son débiteur et son esclave. Je ne puis bouger.

25 octobre. - Nous sommes allés en voiture dans la forêt. J'ai depuis peu de jours une très belle Mercedes rouge, sans doute une folie, comme on dit. Lisbeth s'en amuse et s'en flatte. On flatte qui on peut, avec ces grands jouets. Elle avait voulu déjeuner dehors et m'avait préparé, pour ce dimanche, tout un repas de conserves, de sauces en bouteilles et de desserts en poudre. Nous avons fait du feu de bois, une omelette. Des jeunes gens à bicyclette passaient sur les routes, et nous saluaient gaiement : « Heil ! » Il faisait une de ces journées d'octobre qui font encore croire à l'été, mais le soir l'humidité pénètre les vêtements et les cheveux.

J'ai tout de même voulu lui dire, sans être tout à fait sûr que je ne faisais pas un mensonge, la phrase que j'aurais dû dire voilà trois semaines :

- Je n'ai aucune raison d'aller à Paris, Lisbeth.

Elle a ri joyeusement, comme si je lui promettais un beau cadeau de Noël, elle s'est jetée à mon cou. Puis elle a laissé la tête sur mon épaule, sa tête blonde et lourde, et elle m'a murmuré des phrases de petite fille.

- J'étais folle, l'autre jour... J'ai cru que tu allais partir... Il ne faut pas te souvenir de ce que j'ai fait... Je sais bien que je ne peux pas t'empêcher de partir. D'ailleurs, tu reviendrais ici, n'est-ce pas ? Il ne faut pas croire que je veux t'enfermer...

Je lui ai juré que je la croyais bien, que je ne partirais pas. Que si j'avais envie ou besoin de revoir mon pays, ce ne pourrait jamais être que pour des raisons très simples et très avouables. Nous avons mangé notre déjeuner allemand, nous avons cueilli de grands feuillages, nous sommes allés dire bonjour à des camarades de Lisbeth qui font leur service du travail dans un camp non loin d'ici. Tout est si simple, désormais, si naturel, que je ne puis me tenir d'avoir un peu de déception.

17 novembre. - Nous avons repris avec Lisbeth notre existence de jadis, Maintenant, je suis sûr qu'elle ne recommencerait plus son geste, et ce sont des choses d'ailleurs qu'on fait rarement deux fois pour le même être.

29 novembre. - J'ai accepté cet après-midi la mission dont on m'avait demandé avant-hier de me charger. J'ai longuement hésité. Il paraît incompréhensible à notre conseil que je refuse d'aller en France où tout le monde sait que je ne suis pas allé depuis mon installation en Allemagne. On a même fait deux ou trois allusions indulgentes aux raisons qui pourraient me retenir à Nuremberg. Pauvre Lisbeth ! Il s'agit bien de cela...

J'ai revu cette nuit les années que j'ai passées dans le sud marocain, j'ai reconnu sur le mur de mon rêve la palmeraie de Marrakech, telle qu'elle nous apparaissait lorsque nous rentrions en colonne. Tout cela a été ma vie pendant de si dures semaines, tout simplement parce que je ne voulais pas revenir en France, parce qu'un petit fantôme gris m'en avait chassé. Parce qu'un petit fantôme gris en avait fait son royaume à lui, et m'en avait interdit l'entrée. Aujourd'hui, il habite toujours son domaine, et moi qui ne voulais même pas l'aborder, j'y vais revenir, et le vieux fou qui me l'a rappelé pourrait être content, et je cède, je cède enfin.

Ce ne sera pas très long, sans doute, et je reviendrai sans doute à Nuremberg. Ma femme allemande pourra m'attendre sans crainte, je lui reviendrai. Si je ne lui revenais pas, je suis sûr maintenant qu'elle pleurerait assez vite le bonheur auquel elle a droit et que je suis bien incapable de lui donner. Mais je reviendrai, qu'elle se rassure.

Il y a des instants sans doute, où rien ne compte plus des années où l'on s'est créé une armature assez forte. Je me trouve devant ce voyage à Paris aussi démuni que pouvait l'être le garçon de vingt-deux ans qui débarquait un jour au dépôt des isolés de Marseille

pour gagner une aventure dure, précise et absurde. Aussi démuni que si je n'avais pas souffert de la chaleur, de la fatigue, de la soif et du froid ; que si je n'avais pas guetté, derrière le cactus ou le palmier, l'ombre mince d'un canon de fusil ; que si je n'avais pas su parler aux filles de plaisir et aux hommes de guerre ; que si je n'avais pas discuté avec des hommes de mon pays, plus fins que des Grecs, et des hommes d'un pays neuf et volontaire dont j'ai dû apprendre la langue ; que si je n'avais pas été l'ami du légionnaire Kast, que si je n'avais pas su, dans un univers difficile, arriver à la tranquillité, à la force, à l'argent, au plaisir ; que si je n'avais pas accepté, au fond, avec un égoïsme parfait, l'acte et le désespoir de Lisbeth. Rien ne sert à rien de ce que l'on a construit avec peine, et des vertus de l'action, lorsqu'on se trouve avec un petit fantôme gris, et qu'on s'aperçoit que lui seul a compté dans la vie. Je pars, en me jurant de ne pas chercher à le revoir, mais plein d'une joie sauvage à l'idée qu'il peut m'être apporté par la chance et par le hasard.

IV - REFLEXIONS

Source délicieuse, en misères féconde...
CORNEILLE *Polyeucte* (acte IV, scène II).

1

VILLON Commence son *Testament* par l'aveu même qui nous importe le plus :

En l'an trentième de mon âge...

L'an trentième, à peu de mois près, un peu avant, un peu plus tard, est toujours l'âge du Testament.

2

Pendant longtemps, pour les femmes, cet âge a été l'âge du premier regard anxieux au miroir ; ce nouveau chiffre des dizaines a été le dernier chiffre avouable, après lequel ne pouvait venir que l'angoisse du vieillissement, la fin de toute sécurité amoureuse, de toute puissance. Peut-il être rayé du ciel, l'astre maléfique qui a fait trembler ceux qui le découvrent ? Lorsqu'on est atteint par sa lumière, est-ce fou d'imiter Villon ?

3

Parce que c'est Balzac qui a écrit *la Femme de trente ans*, on relègue donc dans un passé déjà lointain le temps où cet âge conservait quelque importance. Ni la femme ni l'homme de trente ans, aujourd'hui, ne semblent se distinguer de plus jeunes. Ils ont les mêmes vêtements, la même allure physique. Ils pratiquent souvent les mêmes sports, ils usent entre eux et leurs cadets de la même camaraderie familière ou amoureuse. Il suffit pourtant de les connaître pour savoir que cet âge mystérieux reste l'axe le plus énigmatique de la vie humaine, le plus important sans doute après celui de la quatorzième année. L'enfance meurt à quatorze ans, et la jeunesse un peu avant trente, les anciens âges et les anciens écrivains l'avaient bien vu, et notre temps n'apporte à l'homme que des prolongations artificielles.

4

Une règle administrative : dans la plupart des emplois de l'Etat, on ne peut prendre possession d'un poste après trente ans, on doit s'être présenté aux concours au moins une fois avant cet âge.

Un conseil médical : pour une femme, il est meilleur d'avoir eu son premier enfant avant trente ans.

5

Pendant de longues années, nous avons vécu dans l'éminente dignité du provisoire. Un grand nombre d'entre nous, à cet âge, sont fixés, ils sont mariés, ils ont des enfants. Il faut être décidé, désormais, à son avenir, quel qu'il soit. Il faut choisir. Même si bien des incertitudes, par bonheur, sont encore prévisibles, toute une part de la vie est fixée au moins : celle qui ne dépend que de nous-mêmes. Nous croyons savoir qui nous sommes.

Nous le sommes avec une santé, une lucidité, une énergie, qui ont leur agrément. Nous commençons une vie nouvelle, comme on dit à la fin des romans. Cela est souvent vrai. Et nous la commençons avec toutes nos forces, parfois avec plus de forces que par le passé, avec toutes nos chances, parfois avec plus de chances. Mais sous peine d'être des adolescents attardés, ce qui manque de dignité, nous limitons ces chances. Nous sommes à l'âge où l'on doit jouer à coup sûr.

6

Car chaque âge a sa beauté, et cette beauté doit toujours être une liberté. Seulement la liberté et la beauté de la trentième année, échappées de l'adolescence, menacées par l'avenir, sont accolées à la lucidité, pour la première fois.

La première fois... Au fond la trentième année est l'âge où pour la première fois, les sentiments, les conditions de vie, les pensées de la maturité apparaissent, et apparaissent dans un corps jeune. De là le contraste, l'agrément, parfois la peine.

7

Ce qu'on laisse derrière soi ne vaut pas toujours d'être regretté. C'est parfois la misère, au moins la gêne, la maladresse devant la vie, un travail écrasant et inutile, la douleur amoureuse telle qu'on ne la retrouvera plus avant la vieillesse (et peut-être jamais), l'incertitude de l'avenir, les ennuis du développement physique, la timidité devant les femmes et devant les grands. On abandonne tout cela pour plus d'assurance, et, si l'on a de la chance, pour quelques-unes des plus fortes années de la vie humaine, l'épanouissement de la puissance pour l'homme, l'épanouissement de la séduction pour la femme. Non, en vérité, ce qu'on laisse derrière soi ne vaut pas toujours d'être regretté.

Mais ce qu'on laisse derrière soi, c'est toujours sa jeunesse.

8

Nous sommes aussi à l'âge où nous sommes si rigoureusement acculés à changer que prolonger les formes de notre jeunesse commence à devenir ridicule. Il ne s'agit pas tant, à notre époque, de l'apparence physique, encore qu'il faille commencer à prendre garde : j'ai vu, dans des soirées, des hommes et des femmes qui n'avaient pas beaucoup plus de trente ans, et qui, en dansant et en jouant, d'une manière imperceptible, devenaient déjà pareils aux vieilles dames de dancing qui font les petites folles. A dix-sept ans, je les aurais regardés avec un peu de mépris. Mais je pense surtout à la vie, au coeur, à l'esprit. Ce qui était grâce, fougue, devient si vite grimace ! Rien n'est plus triste qu'un vieil étudiant, et il faut une sorte de génie, trop rare, pour maintenir longtemps le plaisir et la beauté de la bohème « A ton âge, agir comme un gamin... », murmurent les familles bourgeoises. Elles n'ont pas toujours tort. Libre à nous de sentir notre coeur s'arrêter, silencieusement, lorsque nous pouvons deviner cette phrase sur les lèvres muettes ou dans les regards. Mais il faut cesser, alors, de donner aux lèvres et aux regards l'occasion de former ces mots.

9

Trente ans, la première fois où cela peut devenir un drame de courir après les enchantements, les joies et les peines de sa jeunesse.

10

Il n'est dans la vie qu'une jeunesse, et l'on passe le reste de ses jours à la regretter, et rien au monde n'est plus merveilleux et plus émouvant. Parfois, les hommes nient le regret, nient la merveille et l'émotion. Et peut-être même sont-ils sincères, ont-ils fini par oublier. Ils n'empêcheront pas la merveille d'avoir été, d'avoir contenu tout ce qu'un corps humain peut supporter de plus exaltant sans se rompre. Ils n'empêcheront pas qu'aucune satisfaction du plaisir, de l'ambition, de la réussite, de l'amour ou de la vérité, vaille jamais dans notre souvenir quelques instants fragiles et naïfs. Si nous étions francs envers nous-mêmes, que de fois nous nous laisserions aller, nous mordrions notre paume ou notre poignet, les yeux fermés sur un soir d'été au bord de la mer brune, sur un couple qui danse devant les collines, une ville forte dans la montagne, sur une cour de lycée, un jardin d'école, un toit, une rue brusque et surgissante, minutes magiques ensevelies. Si la trentième année est l'âge des erreurs parfois graves, c'est qu'on s' imagine pouvoir y prolonger encore ces minutes, c'est qu'on croit n'avoir pas encore changé, c'est qu'on les retient dans ses mains comme un sable, comme une eau, c'est que l'apparence physique, les circonstances, la proximité trop grande de la jeunesse nous dupent, et que nous croyons qu'il est encore temps. Alors que d'autres joies peuvent être les nôtres, mais plus celles-là.

11

Si j'avais à donner une belle image, peinte ou sculptée, de la volupté, je ne choiserais pas de jeunes amants. Ce n'est pas à vingt ans qu'une heure d'amour est belle. A trente ans, l'homme et la femme trouvent dans le plaisir sa perfection : son ardeur, sa fougue, sa puissance, mais aussi déjà son savoir, sa lenteur. Ces jeunes corps que la nudité rajeunit encore, ils ont l'un pour l'autre l'attention, le souci, la précaution amicale. Sur le bord du plaisir, ils s'attendent comme deux nageurs, et ils peuvent s'attendre, et ils peuvent ne pas s'attendre longtemps. D'elle monte déjà quelque chose de doré et de fruité, et pourtant elle a ce geste de petite fille qui tourne la tête dans le plaisir qu'auront les femmes jusqu'à leur mort. Pourtant elle est dure et fine comme la jeune fille qui courait hier sur des galets au long de la mer, et il retrouve en elle la camaraderie, la juvénile vigueur, la fraternité sportive, en même temps que la tendresse, la caresse ample, la brûlante mélancolie. Et de lui, elle attend mieux que l'étreinte rapide, la chute molle du coureur désaltéré après un bond si bref, elle attend la patience, un long et dur et profond ébranlement, tant de lenteur et tant de chaleur, et l'infrangible tension du corps et de l'esprit, et ce mouvement de vague immense et pesante et régulière, de l'amour. Elle l'attend dans la jeunesse, dans le triomphe sans fatigue, dans l'exactitude de ce corps qui la surplombe parfaitement. C'est le miracle de ces années, aussi fragile que le miracle même de l'adolescence, et peut-être est-il la seule compensation réelle apportée par le temps.

Il est permis, pourtant, de regretter la hâtive, l'irrépressible jouissance, la brûlure que donne au corps le seul contact d'un corps, le plaisir gâché et gaspillé, recommencé, repris, maladroit, parfois achevé en larmes, et qui laisse les amants irrités, mal satisfaits, mécontents l'un de l'autre, chauds de querelle, de regrets et de jeunesse.

12

Ce n'est pas être vieux, sans doute, qu'avoir trente ans. C'est l'âge, simplement où les plus simples records sont interdits aux plus vigoureux, l'âge que n'a jamais le plus grand champion de nage, le plus grand champion de course, l'âge où l'on ne peut plus apprendre le tennis. Aux garçons de vingt ans, dans leur ensemble, il est sûr que les hauts faits des champions sont également interdits. Mais chacun peut encore les espérer. A trente ans l'espérance même de l'illusion n'existe pas.

13

Je ne sais pas ce qui annonce l'âge sur un visage ou sur un corps. Je veux dire que l'on voit très bien les uns se sécher, les autres, par exemple, grossir, que l'on voit très bien les coups d'ongle du temps marquer les joues et les paupières. Mais il y a des enfants de seize ans qui sont ridés, il y a des hommes et des femmes de trente ans dont la peau est lisse, et nul ne se trompe sur leur âge. L'expression populaire dit qu'un visage se défait. Je ne connais pas de mot meilleur. Un mouvement imperceptible a commencé qui, dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans, aura définitivement retiré la vie à tel espace de chair déjà condamné. Tout est vivant, animé par le sang dans un jeune visage. Regardez l'instant où vous verrez apparaître, si minces, si négligeables, des plages mortes, - où rien en apparence n'est transformé, mais où il semble que les rivières du sang soient devenues plus souterraines, plus lointaines, - où la douce inflexion du cou, sous le menton, la douce inflexion du cou, sous l'oreille, le gonflement délicat de la joue après le creux de la paupière, n'ont pas changé, mais ont mystérieusement perdu leur nacre, leur lumière, sont devenus aussi anonymes, aussi impersonnels que les parties les plus anonymes et les plus impersonnelles du corps, - où cette buée immatérielle qui flottait autour des jeunes visages a disparu, où le brouillard s'est levé pour plus de netteté, plus de certitude, - alors, c'est bien l'instant où la jeunesse est finie.

13

Pendant quelque temps, on a vu sa propre jeunesse comme un bloc, de la seizième à la vingt-troisième année, à la vingt-cinquième. Déjà ce bloc s'effrite. Déjà la seizième année ne nous paraît pas tellement différente de l'enfance, et les enfants de seize ans que nous rencontrons, ce sont vraiment des enfants. Viendra le temps où nous traiterons de gamins les soldats. C'est eux qui sont des jeunes gens pourtant, et non pas nous.

14

Une des premières grandes surprises de l'âge est de commencer à connaître des jeunes gens et des jeunes filles qui ne sont plus des enfants, avec qui l'on peut parler comme à des pareils, et qui, pourtant, sont tellement jeunes que, par exemple, ils sont nés après la guerre.

15

J'ai parlé un jour du cinéma avec un garçon, qui ne paraissait pas si jeune. Et subitement, il m'a dit, avec une nuance de respect :

- C'est vrai que vous avez connu le cinéma muet.

Il m'a fallu longtemps pour me rendre compte que le cinéma parle depuis aujourd'hui dix ans, que je ne m'y suis pas encore habitué, et que pour un garçon qui n'est pas allé au spectacle dans son enfance (cela arrive), je devais évoquer assez exactement l'ancêtre qui a assisté aux premières représentations du Théâtre libre où à un bal aux Tuileries.

16

Cet âge nouveau a ses bienfaits. Sans parler de ces avantages matériels qu'il apporte presque toujours avec lui, et qui ne doivent être que des signes du bonheur, ou alors ils n'ont pas d'importance. A propos d'un livre où d'anciens amis d'enfance un jour s'ennuient ensemble et risquent de se rendre malheureux, quelqu'un me disait un jour : « Ne croyez-vous pas que les choses se seraient arrangées s'ils avaient eu un peu plus d'argent ? » J'ai manqué trouver cette réflexion bien vulgaire : elle était juste. Pour beaucoup, sinon pour tous, l'argent est ce qui est à la place de la jeunesse. On commence à n'être plus jeune lorsqu'on commence à avoir besoin d'argent pour construire le décor de sa vie.

Mais on peut concevoir d'autres bienfaits de la trentième année, savoir qu'on y est plus lucide, plus accoutumé à la vie, aux hommes, que les désillusions y sont plus rares, les enthousiasmes aussi réels mais plus réfléchis, et que, même physiquement (la vraie jeunesse est physique), on y peut trouver d'honorables compensations, puisqu'on y est plus habile dans le plaisir. Est-ce que cela compense le désordre, la fringale, l'excès, la maladresse, le gaspillage ? Je n'en suis pas sûr.

17

Un homme et une femme de trente ans ont donc plus d'aisance devant la vie. Très souvent, ils ont leur famille, leurs charges, ils ont une vie plus difficile, mais ces difficultés mêmes, ils se sont donné la possibilité de les avoir. Si de surcroît, ils ont atteint à

l'aisance, ils comprennent alors toute l'étendue de leurs changements lorsqu'ils se rendent compte qu'il leur faut désormais, pour goûter le plaisir, une certaine apparence de luxe, qu'ils trouvent exécration les mauvais restaurants, et qu'ils choisissent au spectacle de bonnes places.

18

Alors, le danger qui menace beaucoup, à cet âge, par peur de la grimace, c'est le vieillissement. C'est le *goût* du confort, le *goût* de cet argent. On reste jeune cependant tant qu'on accepte l'argent pour le décor de sa vie, mais tant que l'on sait que demain, on pourra s'en passer. C'est Plus tard, à vrai dire, qu'on le voit s'emparer complètement des cœurs. A trente ans, il n'est par bonheur qu'un camarade qu'on peut renvoyer.

19

Ces deux ou trois années qui avoisinent la trentaine, regardez autour de vous, elles sont l'occasion, bien souvent, d'une crise. D'une crise, veux-je dire, où quelque chose se défait. Des liaisons, des ménages se troublent. Des hommes seuls se marient. Des femmes seules, avec effroi, découvrent la vie de la vieille fille. C'est la première fois que l'on se lasse du passé, que les habitudes deviennent pesantes. Et c'est la première fois aussi qu'on ne peut s'en libérer qu'avec un grand effort, bien loin de la facilité de jadis.

20

Regardons nos amis de trente ans, puisqu'il nous est difficile de nous voir nous-mêmes. Contemplons-nous dans ces miroirs étrangers. Nous ne les reconnaissons plus, s'il nous arrive de nous souvenir de leur jeunesse. Quelle est cette fièvre qui les a pris ? Pourquoi ceux qui étaient sédentaires courent-ils les routes ? Pourquoi les rôdeurs s'arrêtent-ils ? Pourquoi ceux qui étaient bohèmes sont-ils devenus bourgeois ? Pourquoi ceux-là sont-ils aigris, enfoncés dans des compromissions douteuses ? Pourquoi leur fantaisie est-elle devenue grinçante et louche ? Et ces femmes vêtues de façon amusante, elles sont couvertes d'oripeaux, et ces oiseaux exotiques, ce ne sont que des perroquets criards. Ils courent après leur jeunesse, ils s'imaginent qu'ils peuvent la prolonger, alors qu'ils devraient être, charmants et dignes, des hommes et des femmes de trente ans, vigoureux, légers, rieurs, fidèles, accoutumés aux lois de leur nouvel état. Nous-mêmes, parfois, nous ne savons pas les voir comme ils sont, mais observez les regards de leurs cadets.

21

Il n'est point d'âge assurément pour avoir envie de changer d'existence. Avant trente ans, ces désirs pourtant sont fugaces. Plus tard, ils deviennent plus violents, et parfois l'on y cède. Je crois qu'il est assez rare d'y céder à trente ans, où la vie que l'on mène n'est pas assise, presque toujours, depuis tant d'années ou tant de mois, Mais n'y pas céder peut laisser d'assez inguérissables blessures, une assez étonnante lassitude, mal déguisée sous les joies de l'action et de l'apparente réussite. Le mal n'éclatera peut-être jamais, ou éclatera dans quinze ans : l'origine de la fêlure est souvent là.

22

A trente ans, on peut encore se découvrir d'excellents camarades, - mais plus d'amis. Les vrais amis sont ceux de l'adolescence, plus rarement ceux de l'enfance.

A trente ans, on peut encore se découvrir de vraies et grandes admirations - mais on ne s'enflamme plus pour un poète inconnu et parfois médiocre.

Ni amis ni poètes, c'est sur cette première solitude que doit se bâtir le bonheur de la trentième année.

23

L'apparence physique a si peu changé que nous avons, à coup sûr, toutes les excuses. Cependant, la dignité (et le bonheur) de cet âge qui peut être admirable est tout entière à la limite de ces deux états : se rendre compte ou ne pas se rendre compte.

24

Ils mettent à souffrir l'ardeur des corps intacts, des cœurs qui battent puissamment, ils s'affrontent dans la vigueur. Nous découvrons parfois, avec surprise, leur lutte. Ou bien, ils deviennent songeurs, et c'est qu'ils fixent leur regard sur une image petite et décolorée, où ils avaient les cheveux drus, le désespoir facile, la joie plus facile encore, et nous savons que pour retrouver cette image ils abandonneraient sauvagement toute leur vie. Mais ils n'en feront rien.

25

Je ne crois pas que l'amour soit atteint par cet âge. C'est simplement la première fois où je puis rencontrer une femme et non une fillette en jupes courtes - une vraie femme qui a, par exemple, huit ans, dix ans, douze ans de moins que moi. C'est simplement la première fois où l'on peut dire d'un « jeune » couple : il a dix ans de plus qu'elle.

26

La trentième année, en outre, a sa couleur particulière en notre temps, écrasée qu'elle est entre la guerre et l'avenir. On s'étonnera peut-être, plus tard, qu'elle ait pu perdre un équilibre assez traditionnel, et qu'elle se soit apparentée à la dix-huitième par son inquiétude. Les circonstances le veulent et l'y forcent. La guerre a été une si violente hégire pour le monde moderne que ceux qui ont vécu, si peu que ce soit, avant elle, risquent d'en rester bouleversés. Ceux qui sont nés ensuite ont plus d'assurance. Mais les générations venues au jour entre 1900 et 1910 sont les dernières à avoir pu, ne serait-ce que par leur famille, avoir quelque clarté sur un monde ancien, et participer, même inconsciemment, aux mythes du dix-neuvième siècle.

27

On fera l'avenir, disent les dirigeants des pays totalitaires, avec les enfants qui ont aujourd'hui dix ans, quinze ans à la rigueur. Ils n'ont jamais connu autre chose. Aussi bien que les hommes plus mûrs, les générations de la trentaine ne sont pas sûres et peut-être qu'elles sont condamnées. C'est du moins ce qu'on pense, parfois à tort.

28

Lorsqu'un chef désormais, ami ou adversaire, s'adresse aux camarades de l'Empire et d'au-delà des mers, lorsque nous voyons s'épanouir sur les écrans argentés la dure floraison des jeunesses nationalistes, il faut bien en prendre son parti : ce ne sont pas seulement les hommes enfermés dans les frontières dictatoriales qui ressentent un coup au coeur, mais partout, à travers le vaste univers, de la race, de l'histoire, et qui, parfois émus, parfois rageurs, songent au passé et au présent de leur pays et se disent : « Pourquoi pas nous ? » A vouloir ignorer ces sentiments parfois confus, cette espérance et cette amertume mêlées, nous risquerions d'aller à de rudes mécomptes.

Mais ceux qui écoutent, ce ne sont pas seulement les adolescents. Ou plutôt, les adolescents écoutent avec un immense sentiment d'espérance. Leurs aînés mêlent à l'espérance le regret, au « Pourquoi pas nous ? » le « Cela aurait pu être », et ils ne sont pas tout à fait certains, au fond d'eux-mêmes, bien qu'ils aient tout juste atteint l'âge des réalisations, qu'il ne soit pas déjà trop tard.

Et puis, brusquement, ils regardent autour d'eux, et ils se croient promis aux joies de la création dans le présent.

29

Je sais bien que les jeunes hommes de 1914 ont vécu dans l'attente de la guerre ; mais beaucoup d'entre eux y apportaient, il faut bien le dire, une vitalité, et même une espérance, impossible aujourd'hui. Plus tard, on ne comprendra peut-être pas tout à fait bien l'état d'esprit de ceux qui ont passé à côté de la guerre dans leur enfance, qui ont grandi dans une Europe pleine d'illusions (même s'ils ne croyaient pas à ces illusions, elles formaient l'atmosphère de leur adolescence) et qui, soudain, pendant plusieurs années, ont attendu la guerre pour le printemps ou pour l'automne. Je ne parle pas seulement des grandes crises où, en ouvrant le journal, un matin, on voit le combat se rapprocher. Mais je pense à cette insinuante combinaison du destin qui fait tout pour nous persuader, de jour en jour, d'heure en heure, que la guerre est inévitable, qu'elle viendra de la bêtise démocratique, ou de l'appétit totalitaire, mais qu'elle viendra. Alors, de temps en temps, les hommes de trente ans perdent un peu non pas courage mais confiance, mais santé morale, et ils luttent avec leurs nerfs, d'une manière si continue qu'ils ne peuvent pas n'en pas ressentir quelque fatigue. Car peut-être, tout au fond d'eux-mêmes ne croient-ils plus qu'au miracle, ce qui n'est pas une forme particulièrement réconfortante d'espérance. Ils savent que les doctrines raisonnables n'ont pas de chance, ils font leur métier de guerre. Et ils ont beau faire bon visage à la destinée, ils connaissent une forme assez tranquille de *non-espoir*.

30

Grâce aux aventures que courent, dans quelques pays, au pouvoir ou vers le pouvoir, des millions d'hommes, grâce aux lignes de chance devinées par les anciens ou les jeunes faiseurs de livres, nous avons pu voir, depuis vingt ans, naître un type humain nouveau, aussi différencié, aussi surprenant que le héros cartésien, que l'âme sensible et encyclopédiste du dix-huitième siècle, que le « patriote » jacobin, nous avons vu naître l'homme fasciste.

C'est cela qu'il faut savoir, avant de tenter l'analyse des doctrines sociales, politiques, morales, esthétiques, qui s'élaborent et qui s'incarnent un peu partout. Un exemplaire humain est né, et comme la science distingue *l'homo faber* et *l'homo sapiens*, peut-être faudrait-il offrir aux classificateurs et aux amateurs de petites étiquettes cet *uomo fascista* né en Italie sans doute, mais qui peut réclamer, lui aussi, la désignation universelle de l'entomologie latine. Ceux-là mêmes qui n'acceptent point sa domination auraient tout intérêt, sans doute, à le bien connaître, fût-ce pour le combattre. Car il est devant eux, il n'en faut pas douter, comme le furent

devant d'autres temps le chevalier chrétien, appuyé sur la croix de l'épée, ou le pâle conspirateur révolutionnaire dans ses imprimeries clandestines et ses cafés fumeux - une des incarnations les plus certaines de son époque.

Dans quelques années, peut-être sera-t-il différent, et portera-t-il même mieux son nom. En Allemagne, c'est dans dix ans seulement, je pense, que nous verrons le véritable homme du troisième Reich, dépouillé de tout particularisme saxon ou bavarois, brassé dans les camps avec tous les autres Allemands de tout l'Empire. Mais plus généralement, c'est lorsqu'ils seront adultes, ces *Pimpfen* germaniques, ces *balillas* italiens, que nous connaissons ce qu'est un homme qui n'a jamais vécu ailleurs que dans l'atmosphère fasciste. Et le résultat ne sera peut-être pas très encourageant. Je conserverai, je pense, plus de curiosité pour ceux d'aujourd'hui, qui ont connu la fin de l'ère libérale, et qui s'en dégagent peu à peu, comme un nageur surgit de la mer.

Ils sont là, en tout cas, et par la force des choses, ils sont jeunes. Certains d'entre eux ont souffert de la guerre enfants, d'autres des révolutions de leur pays, tous de la crise. Ils savent ce qu'est leur nation, son passé, ils veulent croire à son avenir. Ils voient miroiter sans arrêt devant eux le scintillement impérial. Ils veulent une nation pure, une histoire pure, une race pure. Ils aiment souvent à vivre ensemble, dans ces immenses réunions d'hommes où les mouvements rythmés des armées et des foules semblent les pulsations d'un vaste cœur. Ils ne croient pas aux promesses du libéralisme, à l'égalité des hommes, à la volonté du peuple. Mais ils croient que du chercheur indépendant au chef d'industrie, au poète, au savant ou au manoeuvre, une nation est *une*, exactement comme est *une* l'équipe sportive. Ils ne croient pas à la justice qui s'épanche dans les paroles, mais ils appellent la justice qui règne par la force. Et ils savent que de cette force pourra naître la joie.

Car l'extravagance des adversaires du fascisme se trouve avant tout dans cette méconnaissance totale de la joie fasciste. Joie qu'on peut critiquer, joie qu'on peut même déclarer abominable et infernale, si cela vous chante, mais joie. Le jeune fasciste, appuyé sur sa race et sur sa nation, fier de son corps vigoureux, de son esprit lucide, méprisant les biens épais de ce monde, le jeune fasciste dans son camp, au milieu des camarades de la paix qui peuvent être les camarades de la guerre, le jeune fasciste qui chante, qui marche, qui travaille, qui rêve, il est tout d'abord un être joyeux. Le comitard radical, le maigre conspirateur judéo-socialiste, le consommateur d'apéritifs, de motions et de compromis, peut-il comprendre cette joie ? Avant de la juger, il faut d'abord savoir qu'elle existe, et que le sarcasme ne l'entamera pas. Je ne sais pas si, comme l'a dit Mussolini, « le vingtième siècle sera le siècle du fascisme », mais je sais que rien n'empêchera la joie fasciste d'avoir été, et d'avoir tendu les esprits par le sentiment et par la raison.

31

Le seul mot qui puisse résumer cet âge, sa seule raison d'être, en amour comme en politique, c'est donc la lucidité. Si elle ne sait pas qui elle est, si elle ne sait pas ce qu'elle veut, la trentième année n'a pas de raison d'être. A d'autres les enthousiasmes de l'illusion, la certitude qui n'a jamais douté d'elle-même. Pour nous, notre seul mérite, dans tous les domaines, est de nous être acceptés et d'avoir choisi.

32

Il y a aussi celui dont on ne parle pas, celui pour lequel il n'y a pas d'âge, il y a aussi Dieu. Devant Dieu, chacun conserve son tempérament, sa réaction, et les incroyants de trente ans ne sont pas unis par une ressemblance mystérieuse. Est-ce qu'on peut dire, cependant, que dans beaucoup de cas, dans un sens comme dans l'autre, le temps est moins aux passions qu'à la sécurité, moins à l'inquiétude qu'à une certaine tranquillité de l'âme ? Est-ce qu'on peut dire que, pour quelques-uns, c'est l'heure d'un sentiment secret, fidèle, inavoué et sûr, le sentiment de l'amitié de Dieu ? L'heure où toute chose devient à la fois plus mystérieuse et plus simple ? Et pour beaucoup d'autres, entre deux inquiétudes, c'est le temps de l'absence du silence de Dieu. On n'y pense plus, on n'y pense pas encore, on a son travail sur la terre, et voilà tout. Les deux espèces ne sont pas si loin l'une de l'autre : elles ont fait la paix avec soi-même, elles s'acceptent, elles sont assurées dans leur cœur.

33

Et puis trente ans c'est aussi l'âge qu'avaient nos parents quand nous étions enfants, hier, quand nous les regardions, de ce regard d'enfant qui va de bas en haut, comme des hommes et des femmes, et non comme des adolescents. Parfois, ils avaient déjà terminé une période de leur vie, ils croyaient sincèrement leur jeunesse disparue, surtout en une époque plus sévère que la nôtre. Et nous qui nous souvenons de nous-mêmes et de ce qu'ils étaient, voici que nous avons leur âge, en un éclair. Voici que la relève s'établit, où nous prenons tout à fait leur place, où nous les continuons, où nous sommes eux-mêmes, et où toute enfance est abandonnée. Tout cela si vite, pour eux comme pour nous.

34

Ceux qui meurent peu après la trentaine ne sont pas des consolidateurs, mais des fondateurs. Ils apportent au monde l'exemple étincelant de leur vitalité, leurs mystères, leurs conquêtes. Hâtivement, ils montrent quelques routes, à la lueur de leur jeunesse toujours présente. Ils éblouissent, ils interprètent, ils émerveillent. Dieu a choisi, dans son apparence terrestre, d'être pareil à ces êtres-là, de mourir à l'âge d'Alexandre. Autour de vous, hommes ou femmes, vous avez connu de ces apparitions un peu

exaltantes, un peu mystérieuses. Elles brûlent leur propre vie, parfois celle d'autrui, mais elles donnent la flamme, l'avenir. On n'imaginerait pas Alexandre mettre face à face l'Occident et l'Orient. Après, débrouillez-vous ! Tels ces êtres qui disparaissent avant les tares, avant l'équilibre, avant leur propre réussite. Ils ne sont pas venus apporter au monde la paix, mais l'épée.

V - DIALOGUE

Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.
CORNEILLE, *Polyeucte* (acte II, scène II).

PREMIERE SCENE

(C'est le soir, chez François et Catherine. Ils sont silencieux. Ils lisent. Et François abaisse son journal et rompt le silence.)

FRANÇOIS - Quand le rideau se lève, et qu'on découvre cette pièce à trois murs où vivent les personnages de théâtre, quelle est la première phrase que l'on entend ?

CATHERINE - Il y a plusieurs procédés. Le plus courant est de faire dialoguer les domestiques. C'est fou ce que l'on apprend au théâtre par les domestiques. A croire que le véritable art poétique des dramaturges, c'est le rapport de police privée.

FRANÇOIS - Il y a aussi la dame qui a été une amie d'enfance de l'héroïne. Elle arrive, elle ne sait rien, elle se fait introduire dans le salon, et il ne lui est pas difficile de tirer de la femme de chambre les renseignements essentiels. Ah ! J'ai bien connu Catherine. Il y a si longtemps qu'elle est mariée !

CATHERINE - Je ne suis dans la place que depuis quatre mois. Mais je puis dire à Madame que Madame est mariée depuis plusieurs semaines.

FRANÇOIS - Et ils s'entendent bien ? Je n'ai pas encore le plaisir de connaître son mari. Il appartient à quel milieu ?

CATHERINE - Oh ! révoltant ! D'une goujaterie ! Mon pauvre François, tu ferais un très mauvais policier, et un plus mauvais auteur dramatique encore. Il faut y mettre plus de douceur, plus d'habileté. La femme de chambre va être épouvantée et raconter aussitôt à Madame qu'une espionne déguisée la demande, ou une ancienne maîtresse de son mari, un flacon de vitriol dissimulé dans son sac. Re commençons.

FRANÇOIS - C'est le personnage de l'amie de Catherine qui ne me convient pas. Je me sens aussitôt un collier de fausse fourrure autour du cou, un chapeau à aigrette, des bas de coton, l'âme du professeur de collège tombé dans la débîne, avec je ne sais quoi de puritain et même d'ibsnien dans la manière de croiser mes souliers à boucles et d'agiter nerveusement mon sac à main. Et puis, tu m'offres un petit rôle, une panne, je vau mieux que cela.

CATHERINE - Ce ne sont jamais les personnages principaux, tu l'as reconnu toi-même, qui s'avancent les premiers sous les projecteurs et devant la rampe. Les spectateurs ne sont pas encore assis, les sièges grincent, il ne faut pas laisser perdre dans ce remue-ménage d'étable et de réfectoire qu'est un lever de rideau les trésors de poésie et d'émotion que l'écrivain a prodigués à ses héros.

FRANÇOIS - J'ai entendu une fois une pièce où l'auteur avait résolu le problème d'une manière ingénieuse. Il faisait prononcer quatre fois le mot de Cambronne, par deux domestiques précisément. Ainsi le contact était établi avec son public, le *la* était donné, et il pouvait s'avancer sans perdre de temps vers les conflits hautement spirituels qui étaient la matière courante de ses chefs-d'oeuvre.

CATHERINE - Qu'en pensait le public ?

FRANÇOIS - Je crois que le calcul n'était pas bon, la pièce est tombée très vite. Le mot dont il s'agit est un mot beaucoup trop important pour qu'on le gaspille ainsi inutilement, et à profusion, dès la première scène. La critique et les spectateurs jugèrent que l'intérêt du drame allait en décroissant et que l'auteur ne tenait pas les promesses qu'avait fait naître un si brillant début.

CATHERINE - Cher François ! Lorsque je t'ai rencontré pour la première fois, tu tenais, j'en ignore encore la raison, ton oeil fixé au trou rond d'une équerre. A cette époque, j'étais ignorante, et j'imaginai que le trou d'une équerre était un instrument de précision analogue au microscope ou à la lunette d'approche. J'ai mis longtemps à savoir qu'il ne servait qu'à suspendre l'équerre. Je m'aperçois que ce n'était pas un mauvais symbole de ton personnage : on te prend pour quelqu'un de sérieux, parce que tu joues avec des instruments mathématiques, mais on s'aperçoit vite que tu te contentes de jouer.

FRANÇOIS - Pas du tout. Je ne jouais pas.

CATHERINE - Tu ne vas pas me dire que tu te livrais à une mensuration d'importance capitale, sans laquelle le fuselage des avions n'aurait pas eu le gabarit exact, et la coupe du monde nous aurait échappé !

FRANÇOIS - D'abord, on ne parle pas de gabarit à propos d'un fuselage. Cela ne m'étonne pas que l'usine de construction ait fait faillite, si les ingénieurs avaient un bagage scientifique aussi hasardeux que celui des secrétaires. Mais je me livrais en effet, par ce petit cercle percé dans le bois mince, à une mensuration autrement importante. Je te regardais, tout simplement, et pour mieux t'isoler du monde, pour te considérer dans toute ta franchise, j'ai choisi le seul instrument que le hasard ait mis à ma portée.

CATHERINE - Et quelle mesure t'a-t-elle donnée, ton équerre ?

FRANÇOIS - Elle m'a donné la mesure du seul être que j'aie encore connu sur la terre dont les gestes s'inscrivent tout naturellement dans la perfection du cercle. Jamais anguleuse, jamais perçante, la petite personne que je suivais, du coin de mon bureau, sous la fenêtre, s'avavançait comme à l'intérieur même d'une bulle, et je ne pouvais pas la croire tout à fait vraie. Elle semblait caresser la paroi de l'air autour d'elle, de sa paume recourbée en arrière, comme une paroi concave, ronde et transparente, et elle s'avavançait en roulant devant cette bulle d'air, comme certains acrobates enfermés dans d'énormes ballons d'acier scintillant. Les esprits superficiels ne connaissent de l'équerre que l'angle droit ou bien les angles aigus. Ils ignorent que sa principale raison d'être est sans doute ce médaillon dont elle peut sertir, aux heures de bureau, les événements considérables de l'existence.

CATHERINE - Et voilà comment, grâce à une équerre, on aboutit à une existence bien réglée, où l'on vit la nuit plus que le jour, et l'on écoute de Paris le monde, sans jamais rien en connaître que la ligne discontinue de l'alphabet Morse et les serpentins des télégrammes, que laissent après elles, comme au matin du carnaval, les heures historiques.

FRANÇOIS - Il ne faut pas dire du mal des serpentins, et quant à l'alphabet Morse, c'est une méthode périmée, que les agences de presse moderne n'emploient plus. Je reconnais bien là l'ignorance de la petite personne aérienne de mon équerre, nourrie de leçons de choses pour classe de huitième, et recomposant l'univers avec les rêves des vieux professeurs qui ont créé l'enseignement laïque et féminin. Non, ma chérie, il n'y a plus guère d'alphabet Morse, ni de bec Auer, ni de vélocipède, mais j'aime que tu traînes avec toi ces images du *Tour de France par deux enfants*, qui étaient déjà vieilles dans notre jeunesse, et dont les instituteurs et les professeurs entretiennent si ingénument le stock comme des marchands d'objets de piété de la troisième République.

CATHERINE - Homme de beaucoup de science, tu peux rire de moi, toi qui considères l'univers par le cercle à ficelle des équerres. Je t'ai épousé parce que j'ai cru découvrir un être solide et sérieux, après une enfance dont la seule réalité était les jeux de Peaux-Rouges dans le couloir, et un père qui consacrait ses jours à la recherche des grands courants intellectuels sous les Mérovingiens. Le monde croit que je n'ai pas à me plaindre, et les familles bourgeoises m'envient mon mariage et ma salle à manger. Mais il est difficile sans doute de fuir les ravages de la fantaisie. Mon mari ne me prend pas au sérieux, et je n'ai de charme pour lui que parce qu'il suppose que je crois Paris éclairé au gaz d'éclairage, et que je puis énumérer les avantages de la bougie sur la chandelle.

FRANÇOIS - Ce que j'aime en toi, Catherine, depuis que je t'ai vue marcher au centre même de l'équerre, c'est justement de prendre si vite une attitude raisonnable. Je t'imagine en tablier noir, élève de la communale dont les devoirs sont inscrits au cahier mensuel, avec tes tresses bien tirées, et tes bons points. Sage petite Française, qui fait sa poésie avec la règle de trois, le stère et qui pourrait employer, seule au monde, ces mesures oubliées du système métrique, le myriamètre, le décime, le décagramme. On croit que tout cela cache quelque raison, et les peuples de l'univers parlent tantôt avec envie, tantôt avec mépris, de la logique française : ils devraient te rencontrer pour savoir que cette logique n'est que l'une des formes de l'esprit de création, d'irréalité et de rêve, le plan d'évasion pour la fuite hors du monde.

CATHERINE - Ils devraient te rencontrer pour commencer à épeler avec un doigt, et à traduire le lexique le plus mystérieux de cette langue si claire, pour savoir que lorsque tu te moques, tu es sérieux ; que tu es léger parce que tu crois vraiment à beaucoup de choses ; et que tu ne dis presque jamais rien d'important lorsque tu penses à des choses graves.

FRANÇOIS - Peut-être irons-nous les leur montrer bientôt, ce lexique, et cette irréalité si raisonnable. Le réverbère et le vélocipède et le télégraphe Morse n'auront plus de mystère pour ceux qui ignorent la poésie de la règle de trois et les paroles du *Petit navire*.

CATHERINE - Que m'apportes-tu ?

FRANÇOIS - Ce ne sont pas des serpentins que je t'apporte, ces serpentins qui chaque nuit nous donnent le chiffre des Chinois noyés dans les inondations du Fleuve jaune, les prêches de cet Américain dont les dents sont dorées par la sagesse, les revendications des pêcheurs de perles et les prétendus ancêtres juifs des dirigeants du troisième Reich. Mais c'est à cause d'eux pourtant que je t'apporte quelque chose, de même que pendant le bal on doit débarrasser d'abord des longs rubans de papier le hanap de ruolz gagné à la loterie et les bonbons offerts par le grand chocolatier invité à la fête. Pourtant, quelle imprudence ! Le cadeau que j'apporte doit être manié avec précaution, et l'on entend déjà un bruit d'horlogerie qui fait dresser l'oreille à la police mondaine.

CATHERINE - Quel explosif vas-tu m'offrir ?

FRANÇOIS - Pas grand-chose, peut-être, ma chérie. Seulement un voyage, un pays énorme, rouge et noir avec des fêtes et des myrtilles, des projecteurs, des avions et des fleurs bleues en pot sur toutes les fenêtres. Découper les serpentins des télégrammes dans la nuit parisienne, ou veiller à ce qu'on les découpe, ne correspond plus, paraît-il, à mon génie. On me demande d'aller ailleurs, de me poster à l'autre bout de ces fils télégraphiques où ils s'enroulent et courent à la vitesse d'une spirale de lumière. Le monde est affamé de nouvelles, vraies et fausses. A pleines fourches, il faut lui jeter tout ce foin de papier imprimé que brotent dans les imprimeries des machines pareilles à des ruminants noirs et nickelés. On me demande d'établir de vastes pacages, de les exploiter, de les faire verdier et mûrir, on me demande d'expédier désormais aux machines parisiennes la paille allemande, le foin allemand, le sarrazin, le saule allemand dont ils ont besoin.

CATHERINE - Tu dirigerais l'agence allemande ?

FRANÇOIS - Je la créerais, car elle n'existe pour ainsi dire pas. On me dit que c'est une tâche très importante.

CATHERINE - Je ne veux pas aller en Allemagne.

FRANÇOIS - Tu ne veux pas ? Je me souviens qu'un jour tu m'as dit toi-même qu'il était fou de se priver, plus ou moins volontairement, des quelques spectacles que le destin a mis, avec des billets de faveur, à la disposition des pauvres spectateurs que nous sommes. Tu disais qu'on ne comprendrait rien à notre temps si l'on n'avait pas assisté à la première de *Phi-Phi*, à un défilé sur la place Rouge, à Moscou, à l'Exposition des arts décoratifs et à un congrès de Nuremberg. Pour *Phi-Phi*, il est trop tard, mais nous pouvons espérer aller à Moscou., et nous avons vu courir, le 6 février à Paris, les vieilles dames qui circulent toujours curieusement les soirs d'émeute et prennent leurs jambes à leur cou avec une si singulière vélocité quand la police charge. Pourquoi n'irions-nous pas, nous qui avons manqué la marche sur Varsovie, la marche sur Rome, l'entrée en Rhénanie, pourquoi n'irions-nous pas au moins voir les fêtes de l'Allemagne ? Dans vingt ans, rien de tout cela peut-être n'existera plus. Il faut avoir connu la planète, chère Catherine, et sur cette planète, je crois qu'il faut avoir vu l'Allemagne.

CATHERINE - Je ne veux pas aller en Allemagne.

FRANÇOIS - Tu ne veux pas y aller pour un peu de temps, tu ne veux pas y faire un voyage, ou tu ne veux pas y vivre ?

CATHERINE - Je ne veux pas y voyager, je ne veux pas y vivre. Je ne veux pas aller en Allemagne. N'essaie pas de m'attirer en me parlant de la musique, je ne connais rien à la musique ; ni en me décrivant les spectacles, je n'aime pas les foules ; ni en me dénombrant les peintres, les cathédrales, je n'aime pas les musées, je ne sais rien de la sculpture ; ni en me disant qu'on y cueille des fleurs, les fleurs allemandes ne m'intéressent pas. Je ne veux pas aller en Allemagne.

FRANÇOIS - Je ne t'ai jamais connue si pleine de négations, si lourde de conseils et de résolutions têtues, fichée en terre comme un panneau de contradiction et de certitude. Je croyais t'apporter un plaisir, un changement, à tout prendre quelque chose d'anodin et de léger. Mais je te vois te buter sur le mot Allemagne, avec ton petit nez au niveau du sol, et piaffant en arrière comme un chien à l'arrêt. Il m'est difficile, sais-tu ? de refuser. Ce qu'on me propose n'est pas si terrible ni si long. Je ne resterai pas toute ma vie en Allemagne. Et c'est une offre qui doit me flatter.

CATHERINE - Ne va pas en Allemagne, François. Ce n'est pas un pays pour nous. Tu n'y retrouveras pas la féerie de la règle de trois, et du décagramme, mais seulement l'ivresse de la forêt et du défilé. Nous y serons perdus comme dans la légende du Rhin, nous n'aurons personne qui puisse nous comprendre, ou nous cesserons de nous comprendre nous-mêmes. Tous ceux qui sont allés en Allemagne se sont perdus, pour eux-mêmes ou pour les autres.

FRANÇOIS - Quelle absurdité ! Tous ceux que je connais et qui sont allés en Allemagne sont revenus plus Français que jamais, ancrés au contraire dans leur sentiment français, exaspérés à force d'avoir opposé l'instituteur radical au chef de groupe nazi, et la règle de trois à la Forêt-Noire. Qui as-tu connu qui se soit perdu en Allemagne ?

CATHERINE - Mais personne ! Qui te dit que j'ai connu quelqu'un ? Je ne connais personne.

FRANÇOIS - Elle était toute seule, dans son cercle et dans sa bulle, la jeune fille qui s'avançait vers moi, voici dix ans, dans un monde de cartons verts et de féerie ? Elle était toute seule, la danseuse de l'équerre, que je choisisais du premier regard parce que je l'isolais si facilement des autres, dans ma circonférence magique ? Je ne me trompais pas, en la découpant dans l'air, comme un sacrilège qui découpe un visage de sainte ou d'ange, après le départ du sacristain, dans un panneau d'église obscure ?

CATHERINE - Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Je ne veux pas aller en Allemagne parce que l'Allemagne ne me plaît pas, et voilà tout.

FRANÇOIS - Tu ne veux pas te perdre en Allemagne comme on se perd au pays des gnomes, de l'or du Rhin, de l'anneau des fées ? Mais nous n'irons pas chercher d'aussi miraculeuses conquêtes. Nous serons plus simples. Tu espérais l'or du Rhin et l'anneau ?

CATHERINE - Je ne t'empêche pas d'aller les chercher après tout. Va en Allemagne. Mais laisse-moi ici. Je ne comprends rien aux lacs bavarois, ni aux cathédrales de projecteurs.

FRANÇOIS - C'est pour un an, deux ans, que je devrais partir.

CATHERINE - Reste, François. Ne m'abandonne pas pour l'Allemagne.

FRANÇOIS - Je te sens toute crispée et toute tendue, ma petite fille, sur cette Allemagne inconnue, pareille à une jungle ou à une planète. Pourquoi s'épouvanter ? Nous ne serons séparés de Paris que par une nuit, moins encore.

CATHERINE - Mais ce n'est pas cela.

FRANÇOIS - Laisse-moi faire, laisse-moi apaiser autour de toi cette angoisse. Laisse-moi chercher.

CATHERINE - Ne cherche pas.

FRANÇOIS - Pourquoi te débattre, et faut-il vraiment dire ce qui s'accommoderait mieux du silence ? Non, tu n'étais pas seule, lorsque je te découpais arbitrairement dans l'air, autrefois ; et tu m'as dit toi-même alors qu'un autre t'avait promis l'or du Rhin et l'anneau. Huit ans n'ont pas suffi à amener l'oubli ? Il est en Allemagne, celui qui devait t'apporter les présents des filles de l'eau et les chansons de la Lorelei ?

CATHERINE - Personne ne m'a jamais rien promis, François. Mais je ne veux pas aller en Allemagne, pour rencontrer, en effet, quelqu'un que j'ai connu, à l'époque où je n'étais même pas encore la jeune fille de l'équerre. Je te l'avais dit, en son temps.

FRANÇOIS - Tu ne m'avais pas dit qu'il était en Allemagne.

CATHERINE - Il y est venu.

FRANÇOIS - Je ne te demanderai pas comment tu le sais, cela m'est égal. Je pense seulement que dix années n'ont pas effacé suffisamment son ombre, puisque tu sais encore sur quels champs et sur quelles rues elle se projette. Il n'est donc pas possible pour toi de traverser un pays où l'on parle la même langue, où l'on s'exalte aux mêmes fêtes que le pays où vit, peut-être, cet inconnu ? L'Allemagne est grande, Catherine. Pourquoi le rencontrerions-nous ? Pourquoi la seule pensée de pouvoir le croiser, au détour de quelque maison de bois à pignon sculpté, au détour de quelque autostrade neuve dans les sables silésiens ou la forêt bavaroise, t'arrête-t-elle, te heurte-t-elle ? Tu es donc si peu sûre de toi, Catherine ?

CATHERINE - Je ne sais pas, François, si je suis sûre de moi ou non. Je sais qu'il ne faut pas tenter le destin.

FRANÇOIS - Le tenter, Catherine ? Jamais entre nous il n'a encore été question d'une tentation, C'est un mot qui n'avait pas été traduit dans notre vocabulaire. Tu sais où il est, Catherine ? Tu lui as écrit, Catherine ? Il t'a écrit, Catherine ? Tu n'as jamais cessé de penser à lui, Catherine ?

CATHERINE - Tu es fou. Jamais je n'ai pensé à lui autrement que comme à un instant perdu, aussi perdu, aussi loin que le sont de moi mes ballons d'enfant, les yeux de mes frères et de mes soeurs, et le long couloir où nous nous traînions, à huit ans, sur un tapis. C'est par hasard que j'ai su qu'il était en Allemagne. Et c'est toi qui m'as fait songer qu'il ne faut pas que j'aille dans ce pays. Tout cela est simple, vois-tu, beaucoup plus simple que tu peux le croire. Nous étions heureux, tout à l'heure, nous nous amusions à nous moquer de nous et de notre vie. N'oublie pas cela, François. Ne me parle plus de l'Allemagne.

FRANÇOIS - Tu parles comme si l'Allemagne énorme et gammée apparaissait devant nous pareille à un obstacle et à une révocation. Ce n'est pas elle qui frappe d'interdit notre bonheur passé, et l'heure dont tu parles. C'est toi-même qui sous ce vocable de pays découvres autre chose de plus menaçant que la géographie de ses fleuves, de ses silex et de ses marécages. Il était tant de choses pour toi ?

CATHERINE - Il n'était pas un pays, François, il n'était pas une féerie ni un voyage. Il était un mirage, si tu veux, et je me méfiais déjà des mirages. Nous avons joué ensemble au théâtre et aux promenades dans Paris parce que j'avais dix-huit ans, et qu'il en avait vingt. Cela a duré un mois, et tu l'as su lorsque je t'ai rencontré. Il faut aujourd'hui, après huit ans, que je te répète qu'il ne me donnait rien de ce que je demandais à la vie : il ne me donnait pas la sécurité, la force, l'équilibre, ce que tu appelles la magie de la règle de trois, et dont j'ai si grand besoin. J'ai été raisonnable quand j'ai compris que tout nous éloignait. Quel crime est-ce que je commettrais en l'étant encore et en refusant au hasard de nous rapprocher ?

FRANÇOIS - Aucun crime, Catherine. Mais je pense que cet appétit de certitude est peu sûr, qui au seul prononcé d'un nom de pays, te rend pâle, et rouge, et te fait peur.

CATHERINE - Et moi je pense que ta raison, en laquelle j'avais cru, est bien peu sûre, qui ne se contente pas des conseils du silence, et cherche à brouiller l'image de la paix.

FRANÇOIS - Je n'ai jamais dit que j'étais raisonnable. Je ne suis pas raisonnable, je veux voir clair, et sans doute n'est-ce pas tout à fait la même chose.

CATHERINE - Assez de clarté. J'en ai assez de la clarté. On n'a jamais fait plus de mal qu'en dirigeant ces projecteurs de la clarté partout où l'on avait trouvé l'ombre bienheureuse. J'ai cru que tu m'apporterais la solidité, la certitude. Est-ce que tu m'as seulement apporté la clarté ? Toute mon enfance, comme d'autres avaient peur de la nuit, j'ai eu peur de la clarté, peur quand on apportait les lampés, peur quand le jour se levait, et je savais que les malades meurent à l'aube, et je ne me trouvais jamais si contente que perdue dans le noir d'un grenier, avec tous les bruits amicaux autour de moi. Je déteste la clarté.

FRANÇOIS - Nous n'irons pas en Allemagne, Catherine. Nous resterons dans l'ombre française, dans le mystère français, l'ombre et le mystère du peuple qui a le plus aimé les volets clos, les fenêtres fermées, qui se cache pour compter ses sous et pour vivre, et où les domestiques cessent de manger quand on entre dans les cuisines. Laissons ton mirage s'évanouir, ne lui donnons pas l'occasion de prendre forme dans un stade ou sur un lac.

CATHERINE - Je t'ai déjà dit que je n'aime pas les mirages.

FRANÇOIS - C'est un enchantement assez beau que celui qu'ils dispensent, et d'aucun voyage on ne garde plus pur souvenir que du voyage dans les sables qu'ils surmontent. Je veux bien ne pas les faire lever sur l'horizon. Mais ceux qui ont connu une fois les mirages...

CATHERINE - Laisse-moi.

(Il sort.)

DEUXIEME SCENE

(Quelques jours après. Catherine est seule et debout. On fait entrer Patrice.)

PATRICE - Me voici revenu, Catherine.

CATHERINE - je vous vois.

PATRICE - Vous saviez que j'allais revenir ? Vous n'ignoriez pas que j'attendais depuis tant de jours, ce moment qui nous remettrait en face l'un de l'autre ? Vous l'attendiez, vous aussi, ce moment ?

CATHERINE - Je n'ai rien dit.

PATRICE - Vous n'avez rien dit, mais je vous entends. J'entends votre coeur battre, et son battement emplir la pièce comme ce jour d'autrefois où il battait si fort qu'il a failli se rompre, et le mien en même temps.

CATHERINE - je n'ai rien dit, Patrice. Je suis heureuse depuis que je vous ai perdu. J'ai une maison, j'ai un mari, je suis heureuse.

PATRICE - Je ne puis croire que vous êtes heureuse. Vous dormiez, et voilà tout. On croit quelquefois que dormir, c'est se laisser aller. Mais on dort aussi bien dans l'action. J'ai dormi, moi aussi, pendant dix années. Dormi en travaillant sous le soleil, en ne dormant pas, en peinant comme jamais homme au monde n'a volontairement peiné. Et l'on me croit un énergique, un actif, mais je dormais. Vous seule savez, en me revoyant, combien je suis pauvre et démuné de tout, et que je viens seulement de me réveiller.

CATHERINE - Ce n'est pas cela que je vois, ce n'est pas cela qui est terrible. Je vous vois, Patrice, en effet, tel que je vous ai vu dans ce printemps d'il y a longtemps : vous êtes incertain, vous êtes cruel, et c'est cette incertitude et cette cruauté qui ont tenu pour moi, pendant un temps, la place même du bonheur. Vous êtes le masque qu'avait pris le bonheur pendant un temps, et j'ai eu du mal à le soulever et à comprendre. Cruel, cruel, si cruel, pourquoi revenez-vous ? Vous n'êtes pas le même, pourtant, et vous avez vieilli, il faut le dire, beaucoup vieilli, et votre visage a bougé comme une mauvaise photographie, et vous avez déjà des cheveux gris sur les tempes, et peut-être même moins de cheveux. Mais vous êtes si cruel que je vous revois avec votre corps d'autrefois, et ce visage un peu aigu, ces lèvres minces, tout ce qui a été pour moi le masque du bonheur.

PATRICE - Ce n'était pas le masque, c'était le bonheur même. Nous avons dormi, Catherine, plus longtemps et plus profondément dormi que ce soir de notre vrai mariage où l'on nous a crus morts l'un à côté de l'autre. Est-ce qu'il n'est pas temps de nous réveiller ? Je n'en puis plus, j'ai résisté, depuis plusieurs jours je rôde, et je savais déjà la couleur de votre lampe avant d'entrer, puisque, sur l'avenue Mozart, entre les arbres, je l'avais vue luire un peu par la fenêtre. Aimez-vous toujours autant Paris, Catherine ? Je vous avais appris à le connaître, et depuis tant d'années j'en ai été éloigné que je ne l'ai pas vu changer depuis les jours où je m'y promenais avec vous. Je ne sais plus ce que je dois dire, et je m'en moque, et je vous retrouve soudain, vous qui n'avez pas vieilli, vous dont j'avais oublié les traits, puisque j'oublie tout en dormant, et vous êtes seulement vêtue d'une autre robe, et il faut revenir avec moi par les rues de pavés gris, de murailles crevées, vers Charonne et vers les jardins faubouriens. Nous y avons rencontré deux enfants. C'étaient les nôtres.

CATHERINE - J'aurai un jour mes enfants à moi, Patrice, je l'espère, je n'ai pas besoin de nos enfants fictifs. Ceux que nous avons rencontrés, et avec qui nous avons joué, sont maintenant de maigres et méchants adolescents sales, qui nous détestent, et ils n'ont pas tort. Laissez-moi à ma vraie vie, Patrice, je n'ai plus besoin d'illusions.

PATRICE - Comme je vous sens raide et tourmentée, et résistante entre mes bras !

CATHERINE - Je ne suis pas entre vos bras.

PATRICE - Vous y êtes, personne ne nous voit dans les bras l'un de l'autre, même pas vous, même pas moi, mais nous y sommes. Notre vocation jusqu'à présent aura été d'être dans les bras l'un de l'autre, invisibles, de nous aimer invisibles, de nous épouser invisibles. N'avez-vous pas envie d'un peu plus de clarté, Catherine ?

CATHERINE - Encore un qui veut la clarté. Tous ces hommes qui ont besoin de la clarté. Quel orgueil ! Je suis une femme, moi. Je suis modeste et raisonnable, vous me l'avez assez dit, trop raisonnable. Je l'ai toujours été. Je veux bien croire que les jeunes filles, dans leur oreiller, délivrent la patrie, inventent l'imprimerie ou la poudre, éclairent le monde sans flamme, et font régner la vérité autour des saints sépulcres. J'ai dû être une enfant bien mauvaise et bien simple : je n'ai jamais délivré de villes, gagné de batailles, je n'ai jamais eu envie de partir. Et je me trouve très bien dans ma ville, et dans cette ville, dans ma maison. La seule chose que je veuille, c'est de me tenir à ma place, au milieu de la salle qui est au milieu de la maison, avec à droite la chambre qui sera la chambre de mes enfants, et à gauche la mienne. Quels étranges rêves avez-vous formés pour moi, Patrice ? Je ne suis pas une héroïne. Je ne saurais pas monter à cheval avec les hommes, courir, prendre les villes et tenir une épée. Je m'évanouis quand je vois couler le sang. J'ai peur dans les trop longs couloirs. Si les anges m'apparaissaient, je crois que je tomberais morte de terreur. Mais je suis certaine qu'ils ne m'apparaîtront jamais.

PATRICE - Et cela vous fait de la peine, sans que vous le disiez.

CATHERINE - J'aimerais tant être heureuse, Patrice. Je suis plus simple que vous ne croyez. Quand j'étais petite, on me grondait toujours parce que j'étais gourmande, curieuse, coquette, que je voulais toucher à tout, toucher avec mes mains, depuis je suis devenue raisonnable. Mais j'aime toujours ce qui est excellent à toucher, à voir, à goûter, à prendre. J'aime la cuisine profonde, les jardins, les maisons, les beaux enfants qui sont frais à la joue comme une botte de fleurs. Je voudrais ma part de bonheur. Ne croyez-vous pas qu'il existe pour tout le monde une part, un morceau de bonheur et que les uns l'atteignent, les autres non ? Mais il existe, je ne sais pas où, marqué à notre nom depuis toute éternité, comme un cadeau suspendu à l'arbre pour chaque enfant.

PATRICE - Je connais mon cadeau de Noël, je connais le nom qui y est inscrit.

CATHERINE - Moi aussi, Patrice. C'est pourquoi il ne faut pas venir me troubler. Je vis ici avec mon ami qui est mon mari, dans la maison qui est aussi mon amie.

PATRICE - Cela vous suffit toujours ?

CATHERINE - Il me manque des enfants, Patrice. Mais à part eux, cela me suffira toujours. J'ai hésité jusqu'à présent. Mais ils viendront. Toujours, avec cette vie amicale autour de moi, jusqu'au jour où celle qui apparaîtra, je pourrai aussi l'appeler mon amie, mon amie la Mort ! Qu'elle vienne le plus tard possible, bien sûr ! Qu'elle me prenne seulement vieille, desséchée, toute légère dans ma robe comme sont ces vieilles quand le menuisier les emporte au cercueil. Mais si elle vient tard, j'en serai contente, d'elle aussi. Il faut que tout finisse, n'est-ce pas ? Et mourir, c'est comme se coucher. C'est comme rentrer après une promenade.

PATRICE - J'espère que la promenade sera longue.

CATHERINE - Je l'espère aussi. C'est pourquoi il faut me laisser.

PATRICE - Chère petite fille. Que j'aime à te voir ainsi, toute révoltée contre toi-même au fond, sous tes airs calmes, toute tendue et crispée, cruelle et dure, comme une bête pleine de sursauts !

CATHERINE - Je ne plaisante pas, Patrice.

PATRICE - Ne sois pas sott.e.

CATHERINE - J'ai dit la vérité, Patrice. Je ne veux pas de vous.

PATRICE - C'est vrai, nous ne nous sommes jamais tutoyés. Laisse-moi faire pourtant. On a bien le droit de tutoyer ses rêves, après tant d'années de sommeil.

CATHERINE - Ne comprends-tu pas qu'il faut me laisser ! Qu'il faut que tu t'en ailles ? Que tu t'en ailles avec tes caresses, tes cajoleries, ta sournoiserie, tout ce que j'ai toujours détesté chez toi, ton sourire, ta manière de te moquer, et toute cette faiblesse qui est la mienne dès que tu parais, parce que tu ris comme un enfant, et que je me sens à côté de toi petite et faible, et avant besoin d'être protégée ! Je ne veux plus de toi, je ne veux plus de toi, je ne veux plus de toi.

PATRICE - Je vais donc te laisser, Catherine. Je reviendrai un autre jour.

CATHERINE - Va-t'en. Ne reviens plus.

PATRICE - Au revoir, Catherine.

CATHERINE – Patrice !

PATRICE - Que veux-tu ?

CATHERINE - Viens. Laisse-moi te toucher. Laisse-moi, de ma main, toucher ta figure, et ton corps que je ne connaîtrai jamais comme la femme connaît le corps de son mari. Laisse-moi toucher tes mains qui ne me prendront pas, tes yeux, ta peau résistante, bien tendue sur tes os à toi, ta bouche, Patrice.

PATRICE - Mon enfant chéri.

CATHERINE, - Laisse-moi te toucher encore, avant que tu ne me quittes et ne me laisses toute seule, J'aurais voulu, Patrice, t'appartenir. Je peux te le dire, maintenant. Mes mains te le diront mieux encore que moi, qui s'accrochent à ton cou, s'attachent à tes vêtements et ne veulent pas te laisser partir sans retenir un peu de ta chaleur, et de ton odeur, mes mains, mes pauvres mains. Encore un instant. Ne parle pas. Laisse-moi poser les mains sur tes épaules, te tenir ainsi, près de moi, et pourtant loin, à distance de bras, déjà parti. Laisse-moi une seconde encore te tenir.

PATRICE - Tu vois bien que c'est impossible, Catherine, et que tu ne me laisseras pas partir. Pourquoi cette folie ?

CATHERINE – Ah ! je ne sais plus. Pourquoi es-tu revenu ? Pourquoi as-tu ramené dans ma maison nos corps de la vingtième année, et la jeunesse aigre, et tout ce qui ne peut pas être ? Je n'en puis plus.

PATRICE - Je n'en puis plus, Catherine, je n'en puis plus. Je t'attendais. Depuis si longtemps, je t'attendais et te voici devant moi, et il ne faut plus lutter, mais céder, et qu'importe le reste.

CATHERINE - Donne-moi ta main. Laisse-moi toucher tes mains. Et ton visage. Et tes yeux. Et tout ce qui doit être à moi, désormais, comme moi-même, mon corps même, et ma vie. Laisse-moi te toucher, qu'aujourd'hui je sache et reconnaisse parfaitement ce contact merveilleux avec un être humain qui est marqué de ma marque depuis toujours. Tu ne t'en iras plus jamais, Patrice ? Tu resteras près de moi, chaud, et résistant, comme ce front que je touche de mes mains ?

PATRICE - Chère folle. Chère passionnée.

CATHERINE - N'est-ce pas, Patrice, que nous pouvons être heureux ?

PATRICE - Je ne sais pas. Que nous importe le bonheur ? Dans le désert, en Allemagne, est-ce au bonheur que je pensais, quand ta forme brune et petite surgissait tout à coup, des pierres calcinées d'Erfoud ou des foules pressées de Nuremberg ? Nous ne savons pas si nous serons heureux, nous savons seulement que nous devons marcher l'un près de l'autre, et qu'il était impossible de si longtemps lutter. Attendre tant d'années, douce-amère, et découvrir soudain que la vie n'avait point de sens parce que cette forme brune et petite avait disparu de l'horizon, et qu'il ne faut pas chercher autre chose, et que ces songes de la dix-huitième année, de la vingtième année, sont la réalité même, et qu'ils n'ont pas besoin de décors disparus, d'une Europe paisible et pacifiste, des fantômes gris et muets de l'écran, mais qu'ils peuvent aussi bien reparaître pour des corps de trente ans, plus épais, moins

légers, dans un monde transformé, tout scintillant de guerres possibles. Qu'importe, mieux aimée qu'importe tout ce qui n'est pas cette vérité, à cette heure qui nous reconnaît, enfin visibles dans les bras l'un de l'autre ?

CATHERINE - Mais l'avenir, Patrice ?

PATRICE - Qu'est-ce que l'avenir ?

CATHERINE - Mais je ne suis pas seule, Patrice, mais j'ai un mari, Patrice. Et tu as surgi dans ma vie comme un orage qui tombe et qui casse, et que veux-tu maintenant que je devienne ?

PATRICE - Je ne sais pas, je ne sais rien, je ne sais pas ce que c'est que l'avenir, ni la vérité des autres. Je sais qu'il est impossible que tu ne sois pas à moi, que j'ai trop longtemps attendu, que le veul t'emporter avec moi, mieux aimée, douce-amère, et que nous avons ces années à reprendre, ces années que je n'ai pas vécues et pendant lesquelles nous avons dormi.

CATHERINE - Est-ce que toute ma vie, depuis, a vraiment été un sommeil ?

PATRICE - Un sommeil, Catherine.

CATHERINE - Laisse-moi me réveiller lentement. Je n'ai jamais aimé me lever tôt, ni tout d'un coup. Laisse-moi reconnaître autour de moi, le monde, et la fenêtre, et le lit, et l'armoire.

PATRICE - Tu veux réfléchir, Catherine. N'avons-nous pas assez réfléchi depuis dix ans ?

CATHERINE - Je ne sais pas.

PATRICE - Ta maison qui t'entoure est un décor, une maison de papier, et nous crèverons les murs en sortant par les parois, comme on quitte sa demeure en songe. Tu n'habites pas ici, tu habites avec moi. Tu n'es pas mariée, ton mari, c'est moi. Où sont tes enfants, Catherine ? Ces enfants que tu attends, dis-tu, et que tu n'as pas eus encore, et qui viendront seulement lorsqu'ils seront les nôtres ? Voilà la preuve que tu n'es pas mariée. Nous pourrions leur donner nos noms, comme à ces deux petits que nous avons rencontrés, un soir d'il y a longtemps, près d'une église basse et grise. Tu me l'as assez dit, que ta vie était désormais une vie sûre et réelle, et pourtant je ne vois rien autour de toi, ni cheval mécanique sans crinière, ni poupée sans yeux, ni balle percée, ni loto perdu, rien, aucun de ces symboles scintillants qui indiquent la réalité et la sécurité de la vie. Tout est faux autour de toi, Catherine, faux ton amour, faux ton mariage, faux ton foyer, et j'arrive et tu es seule, et tu es encore la jeune fille devant qui je ramais, un matin de juin, sur le lac rond du Bois. C'est bien à moi, maintenant, à t'offrir la réalité, la vie aventureuse et sûre, tout ce que tu regrettes, que tu désires, que tu n'as pas eu. Tu ouvres la bouche et tu te tais et tu ouvres la bouche comme un poisson noyé dans l'air. Je t'offre l'eau, la course, le plaisir, le bonheur. Qu'as-tu besoin de réfléchir ?

CATHERINE - Non, je ne veux pas réfléchir. J'en ai assez de réfléchir et d'être raisonnable. Mais laisse-moi attendre.

PATRICE - Je te laisse. Encore un peu de temps, et je reviendrai, non plus pareil à un orage, mais semblable à ton songe même, le songe que tu faisais en dormant. Etends-toi. Reste seule. La nuit tombe déjà. Je t'avais bien dit que c'était le sommeil. Tu ne me verras même pas partir. Je reviendrai.

CATHERINE - Tu reviendras ?

PATRICE - Douce-amère, je reviendrai.

(Il sort. La nuit tombe. Elle reste seule. Le temps passe. François entre dans la pièce après une heure, ou deux.)

FRANÇOIS - Tu dormais, Catherine ?

CATHERINE - Je rêvais.

TROISIEME SCENE

(Quelques jours ont passé. C'est l'heure de la première scène.)

FRANÇOIS - Tu te souviens, Catherine ? Je te demandais, l'autre semaine, comment font deux personnages principaux, réunis dans une pièce, comment ils attaquent leur scène, quand personne ne les a encore vus, et qu'on ne sait même pas leur prénom.

CATHERINE - Oui.

FRANÇOIS - Je pense à autre chose encore, aujourd'hui. Peut-être pourrais-tu me renseigner.

CATHERINE - Peut-être.

FRANÇOIS - Comment fait le personnage qui s'est aperçu de quelque chose de nouveau ? Aperçu, parce qu'il l'a deviné, et non parce qu'il l'a vu. Et qui n'a pas l'habileté patiente de ces héros chers aux dramaturges du boulevard, qui ne sait pas poser de ces questions insidieuses d'où jaillit, peu à peu la vérité. Qui ignore tout de cette progression dramatique où l'on voit le chef-d'oeuvre de la fidélité à la vie, et qui d'ailleurs n'en a aucun besoin.

CATHERINE - Je ne comprends pas.

FRANÇOIS - Peut-être est-ce que j'ai tort de m'exprimer ainsi par paraboles. Pourtant, je crois ce que je dis assez clair. Le personnage est sûr, il n'a aucun besoin de confirmation, et soudain, par pure loyauté, il veut avertir l'autre qu'il est sûr. Au beau milieu de la vie, tout d'un coup, sans lien et sans rapport avec ce qui précède. Ce qui précède, cela a été le déjeuner, ou le dîner, l'histoire la plus simple, le printemps, l'hiver, la pluie et le beau temps. Il n'y a pas de commune mesure entre ce qu'il a à dire et ce qui s'est passé de quotidien dans leur journée. Simplement, il veut dire qu'il est sûr. Sans se mettre en colère, sans faire de drame, et surtout sans chercher d'habileté, sans vouloir mener une enquête. Il n'a aucune disposition pour le roman policier. Simplement, il est sûr.

CATHERINE - Mais sûr de quoi ?

FRANÇOIS - Sûr que tu as revu Patrice Blanchon, Catherine. Ne me réponds pas. Je n'ai pas à te dire comment j'en suis sûr, puisque je ne le sais pas moi-même. L'autre jour, quand je t'ai parlé d'aller en Allemagne, je crois que tu ne l'avais pas encore revu. Tout au moins, je le suppose, je puis me tromper. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. S'il n'était pas auprès de toi en corps, il y était en esprit. Il était déjà revenu. Là encore, je ne voudrais pas me tromper mais enfin, il me semble qu'il n'a pas été souvent auprès de toi pendant ces huit années. Je ne suis pas trop présomptueux, n'est-ce pas ? Maintenant, il est revenu, tu l'as revu. Tu l'as reconnu. Tu l'as reconnu tel qu'il était, et tu t'es reconnue telle que tu étais, il y a dix ans. Aucun de nous trois n'y peut rien. Qu'allons-nous faire avec cela, maintenant ?

CATHERINE - Il est revenu, c'est vrai, il est entré par cette porte, il s'est tenu debout devant moi comme on se tient debout dans un rêve. Il est reparti. C'était un rêve. Je te l'ai dit tout de suite quand tu es rentré. Je rêvais.

FRANÇOIS - Je n'aime pas que tu rêves. Je t'ai connue ma petite fille raisonnable, entourée des objets de l'école et des instruments ménagers, tu n'avais pas besoin, alors, de rêver.

CATHERINE - On ne s'empêche pas de rêver à volonté. Je vois que tu n'as pas l'habitude. C'est si peu de chose, un songe. Il glisse sur le sommeil comme une goutte d'eau sur une vitre, sur la réalité épaisse du sommeil. Le sommeil est plus important que le songe.

FRANÇOIS - C'était le sommeil, ces dix ans, Catherine ? C'est lui qui t'a dit que c'était le sommeil ?

CATHERINE - Ne cherche pas, ne cours pas après cette lumière, cette clarté si fausse dont vous parlez tous ! Il est venu, bien sûr, il m'a surprise comme un cauchemar et comme un orage. L'orage est passé maintenant. C'est ici que j'habite et que je vis, ce n'est pas dans la maison du songe.

FRANÇOIS - Tu n'es pas faite pour cette maison. Tu es faite pour la demeure solide de pierre, pour le petit feu de bûches accolées dans la cheminée, pour le lit large et bas, pour la table et pour la lampe. Répète-le pour moi que tu es réelle et résistante, et que tu n'es pas une figure de fumée, une danseuse d'ombre et de cendre.

CATHERINE - Je n'ai pas besoin de le répéter. Mon avenir, François, c'est d'avancer patiemment auprès d'un homme réel et résistant dans cette vie réelle et résistante, comme tu dis. C'est de consolider autour de moi la maison de pierre, ce n'est pas de revenir sur mes pas, de retrouver l'inconsistante jeune fille, la roulette de saltimbanques, et les songes aériens où l'on se promène à vingt ans, les yeux fermés, un balancier de roseau à la main, comme sur un filin au-dessus du fleuve. Si tout cela est revenu autour de moi, je n'y puis rien. Mais laisse-moi fermer les portes sur l'invasion. C'est toi qui essaies de les ouvrir. Ce n'est pas moi qui voulais aller en Allemagne.

FRANÇOIS - Comme tout devient faux et facile lorsque tu parles ! Elle est loin, l'Allemagne curieuse que je te proposais, et elle m'a fui dès l'instant où j'ai su ce qu'elle cachait derrière ses étendards monumentaux et ses stades. Mais j'aime mieux t'entendre dire que tu te plais à la vie compacte et sûre, même si tu me parais trop vite inquiète d'un songe. J'ai toujours eu peur des songes, Catherine, et c'est peut-être pour cela que je t'ai paru, à mon tour, capable de te donner la solidité, la paix. Je ne sais pas si j'en suis vraiment capable, mais je sais que j'ai fait alliance avec la maison et avec la vie, et que cet inconnu n'a fait alliance qu'avec le rêve.

Te me refuse à croire, Catherine, que tant d'ombres et tant de nuages puissent vraiment l'emporter sur ce fauteuil, sur ce mur peint, sur cette cheminée, sur ce tapis cloué, sur tous ces objets bien réels qui nous entourent. Tant d'autres sont à conquérir pour nous, qui ne sont pas du domaine de l'ombre et du nuage, mais fraternelles avec ce fauteuil et ce mur ! C'est cela, notre vie, ta vie, la vie, Catherine, c'est cette conquête aussi patiente sur la réalité que la conquête de Dieu sur le chaos au matin de la création, que la conquête du Hollandais sur la mer. Il ne s'agit pas de se laisser submerger par les rêves de la jeunesse, avec leurs grandes écumes poudreuses ! Il faut avancer, patiemment, digue à digue, à travers nos polders futurs. Nous avons tant de choses à faire, tant de choses à conquérir ! Les enfants ne sont pas encore venus, Catherine, et nous avons eu tort, mais ils viendront. Et viendront, comme au paysan le champ après le champ, la ferme après la ferme, tous nos biens réels, tous nos domaines, et nos plaisirs, et nos douleurs, et nos cheveux blancs, et tout cela est vrai, tout cela est à nous, tandis que ces rêves que tu as faits jeune fille, et qui entrent soudain par la porte ou par la fenêtre, ne sont à personne.

CATHERINE - Parle-moi. Retiens-moi dans ce fauteuil et dans cette chambre. Tisse autour de moi tes attaches et tes filets. Dis-moi pour quoi je suis faite, toi qui sais tout cela mieux que moi. Ce ne sont pas les songes qui peuvent m'alourdir suffisamment, de leur lest inutile : il me faut tout ce que tu me promets, de pesant et de juste, et de si calme.

FRANÇOIS - Pourtant, je ne suis pas calme, ma petite fille. J'essaie de te montrer nos trésors et nos jouets, mais tu vois bien, n'est-ce pas, comme mes mains tremblent. C'est dur, tu sais, de sentir s'en aller, tiraillée par sa tête rêveuse, par sa pensée incongrue, tout ce qui était la vie même. Et pourquoi, je vous le demande ? Pour de très vieilles songeries oubliées, pour des promenades d'étudiante à travers Paris, pour un fantôme. Je n'ai pas l'habitude de lutter contre les fantômes. Je n'en ai jamais eu autour de moi, qu'ils viennent de Dieu ou du démon. Mon combat est avec les soucis matériels, les constructions mécaniques, les rapports, les traitements, l'augmentation des autobus, le plaisir qu'on gagne et qu'on touche. Je suis peut-être maladroit à te dire ces choses, je ne sais pas parler.

CATHERINE - Tu n'es pas maladroit.

FRANÇOIS - Mais voilà, je n'ai pas d'auréole, moi, je ne me promène pas dans les rues avec ce petit cercle au néon autour de la tête qu'ont les Pères Noël dans les vitrines des étrennes et les voyageurs ressuscités dans les songes des jeunes femmes sentimentales. Tant pis ! Je te donne ce que j'ai, Catherine, ma manière patiente et épaisse de voir clair, mon argent de poche, mon travail et mon plaisir, et ma certitude, surtout, ma certitude que nous avons signé ensemble, il y a dix ans, le pacte qui convenait le mieux à nos désirs et à ce que nous sommes.

CATHERINE - Continue. Enveloppe-moi. Enveloppe-moi de tes mots bien matériels, surcharge-moi des ancrs les plus lourdes. Ne me laisse pas. Pèse sur moi comme l'homme pèse sur la femme dans l'amour, et elle ne peut plus bouger, et elle est prise, et encagée entre ses membres, et clouée.

FRANÇOIS - Est-ce vrai que tu es clouée et encagée entre mes bras, ma petite fille ? Est-ce vrai, au moins ? Car je n'en puis plus, si tu me fais attendre encore, je cède, et je m'écroule, et je te lâche. Je ne puis plus tenir, Catherine. Dépêche-toi de me rejoindre.

CATHERINE - Je suis là. Ne me lâche pas. Tiens-moi encore. Laisse s'effacer autour de moi les songes. Laisse-les s'effiloche dans les coins les plus sombres de la chambre. Tiens-moi.

FRANÇOIS - Je te tiens. Ne bouge plus. Je suis là.

CATHERINE - Nous sommes là.

QUATRIEME SCENE

(Patrice est revenu voir Catherine.)

PATRICE - Me voici revenu, Catherine.

CATHERINE - Je vois bien.

PATRICE - Et déjà il me semble que tout a changé autour de moi. C'est aujourd'hui que tu dois me répondre. C'est aujourd'hui que tu es enfin réveillée, et que nous sommes réveillés tous deux, et que nous allons partir n'est-ce pas que je ne me suis pas trompé ?

CATHERINE - Tu t'es trompé. Je me suis trompée. Ce n'est pas la peine de parler plus longtemps, Patrice. A peine entré dans cette pièce où tu es venu, il faut que tu saches. Je ne pars pas. Je ne pars pas, aujourd'hui, ni demain. Je ne partirai jamais.

PATRICE - N'en as-tu pas assez de lutter, Catherine ? Chaque fois que je viendrai, il faudra donc t'entendre dire non, te voir remuer doucement la tête ? Il faudra donc que patiemment, je résiste, et que je me jette, moi aussi, dans ce jeu, dans cette

galanterie ? Comme si nous n'avions pas autre chose à faire ? Comme si nous n'avions pas perdu dix ans à dire des non qui signifiaient oui ?

CATHERINE - Ils ne signifient pas autre chose que non. Je veux rester.

PATRICE - Tu ne mens pas ? Tu ne te trompés pas ?

CATHERINE - Je veux rester.

PATRICE - Tu as parlé à ton mari ? Tu lui as dit que j'étais revenu ?

CATHERINE - Il le sait. Tout cela importe moins que tu ne penses. Je veux rester. C'est moi qui veux rester.

PATRICE - Je le sais bien, pourquoi tu veux rester ici. Il t'a suffi qu'il te parle, avec sa droite raison, pour que tu retrouves aussitôt ce qui t'avait séduite, il y a huit ans. Sa manière de sentir la vie d'une manière simple, d'être solide d'une manière simple, de souffrir d'une manière simple, de combattre d'une manière simple, et même de changer d'avis d'une manière simple. Tu as oublié que pendant dix ans, tu avais dormi, dormi dans moi, et que ta vie avec moi serait peut-être inquiète, mais qu'elle serait ta vie. Il t'a encore tentée avec la sécurité.

CATHERINE - Je ne sais plus ce que cela veut dire, Patrice. Le pauvre François est-il si sûr que vous le dites ? C'est un homme, et voilà tout, et il combat avec sa raison, mais aussi avec ce tremblement intérieur qu'il cache, avec tant de courage. Est-ce la sécurité que je trouverai avec lui, maintenant que vous êtes revenu ? Ah ! Je serais plus tranquille et plus sûre auprès de vous, Patrice, car je n'aurais rien à regretter, et je sais bien que j'oublierais tout le reste. Auprès de lui, je vais reprendre ce que vous appelez mon sommeil, qui sera un sommeil les yeux singulièrement ouverts. Je regarderai cette porte par où vous êtes entré un jour, et j'espérerai, et je craindrai de vous voir reparaître sans cesse. Nous aurons une seule certitude, Patrice, celle d'être malheureux, de ne plus pouvoir être heureux. Est-ce là ce que vous appelez notre sécurité ? Ah ! vous êtes plus léger que je ne le pensais autrefois.

PATRICE - Et avec moi, Catherine ? Laissez-moi écouter au moins, si vous ne voulez pas me le donner, ce que vous seriez avec moi, ce que vous trouveriez auprès de moi.

CATHERINE - Je trouverais tout ce dont je rêve, tout ce dont j'ai besoin. Je ne regarderais aucune porte, aucune fenêtre, je ne sais pas ce que serait la vie, sinon un jeu, sinon la suite même de l'enfance. Le petit déjeuner du matin, avec son beurre et son lait brûlant, ce serait un semblant de petit déjeuner, un petit déjeuner pour rire. Tout serait, comme disent les enfants, quelque chose pour rire, votre présence, la mienne, nos travaux, l'amour. Ce ne serait même pas le bonheur, mais quelque chose de plus faux et de plus magique que le bonheur, l'image que l'on s'en fait, le bonheur reconstruit dans la chambre des jouets. Vous voyez bien que ce n'est pas possible, Nous avons passé l'âge de la chambre des jouets.

PATRICE - Parlez encore. Dites-moi, dis-moi ce qui apparaîtrait à la place du bonheur, et à quoi je tiens beaucoup plus qu'au bonheur lui-même.

CATHERINE - N'espérez pas que je vais me laisser prendre aux mots que je dirai moi-même, comme l'abeille qui s'engluie dans son miel. Je n'ai pas à décrire cette vie illusoire que nous ne connaissons pas : laissez-moi la consolation future de me la dire seulement à moi-même, bouche fermée, pendant tant de semaines, d'années qui vont suivre, et où elle fera partie de mes songes. Cela, je puis bien vous l'avouer sans crime, cher Patrice. Nous aurons les songes pour nous. Ne demandez pas plus que votre part.

PATRICE - Comme les malentendus sont bizarres ! A vous entendre nous décrire l'un et l'autre, votre mari et moi, que dirait-on ? On croirait reconnaître un rêveur, un incapable, un brasseur de nuées qui n'a jamais connu les peines et les duretés de l'existence, et un homme courageux, un lutteur. Le nuageux, c'est moi, et c'est moi pourtant qui sais ce qu'est la faim, et la chaleur, et le froid, et la peine du corps, et qui ai parlé aux hommes leur langue et me suis fait obéir et comprendre. Et l'intrépide, c'est ce Petit-bourgeois français, que l'on attend sous la lampe, près d'une fenêtre sur des arbres, sur une rue parisienne bien gardée par la police et par le gouvernement.

CATHERINE - C'est que l'apparence n'est pas tout, Patrice. Et je pourrais aussi vous dire ce que vous m'avez dit cent fois, que je suis une petite-bourgeoise. Et vous dire que vous n'avez rien rapporté de votre vie dure et réelle sauf quelques objets insolites et brillants que vous traînez derrière vous dans mes songes. Laissez-moi vous le redire, c'est votre part.

PATRICE - Je ne proteste pas, je vous explique. Tout ce que cette opposition entre ces deux êtres auprès de vous a de saugrenu, je ne dis pas que ce soit en même temps inexact. Et j'ai passé l'âge des surprises. Vous devez avoir raison, Catherine, comme vous aviez raison il y a dix ans. Je repartirai seul pour l'Allemagne.

CATHERINE - Nous avons raison tous les deux.

PATRICE - Je le sais bien, n'en parlons plus. J'avais amené pour vous aujourd'hui ma belle voiture rouge, vous pourriez la voir en vous penchant à la fenêtre, comme un enfant montre ses jouets. Je voulais vous emporter, dans ma belle voiture rouge, et courir, et traverser Paris, en nous arrêtant à cette église de Charonne où nous étions si heureux il y a dix ans, et traverser la France verte et grise, l'Allemagne embrumée. C'était un jeu pour des enfants, vous avez raison, ce n'est plus de notre âge.

CATHERINE - Mon pauvre Patrice !

PATRICE - Pas tellement à plaindre, il a revu la petite fille d'autrefois.

CATHERINE - Mais il reste seul et naïf avec la belle voiture rouge. Vous comptiez sur elle pour m'attendrir, Patrice, pour m'enlever et m'emmener dîner au Bois ?

PATRICE - Ne vous moquez pas.

CATHERINE - Je ne me moque pas. Vous êtes le Patrice que j'aime, avec ses jouets, et son désir de faire connaître Paris et le monde, tel que je l'ai rencontré, il y a longtemps. C'était Charonne, jadis, que vous m'apportiez sur sa colline, c'est l'Allemagne aujourd'hui. Vous aimez les présents magnifiques et encombrants. Nous avons passé, aussi, l'âge des étrennes.

PATRICE - Adieu, raison.

CATHERINE - Adieu, songe.

PATRICE - Qui l'aurait dit ?

CATHERINE - Qui l'aurait cru ?

PATRICE - Que nous croirions retrouver un instant le bonheur et que nous détournerions la tête ?

CATHERINE - Que nous comprendrions qu'il n'est pas le bonheur, mais l'image la plus séduisante de l'ensorcellement et de la peine ?

PATRICE - Que nous nous croiserions avec nos corps réels, aussi inconsistants et aussi légers pourtant que nos pensées à travers les distances et l'eau ?

CATHERINE - Et que nous, bien sensés, nous, mûrs et certains, nous, assurés dans la vie, nous donnerions raison aux enfants rageurs que nous avons été, et qui, à vingt ans, ont compris qu'ils ne devaient pas vivre ensemble ?

PATRICE - Adieu, certitude.

CATHERINE - Adieu, tentation.

PATRICE - Accompagnez-moi maintenant jusqu'à la porte comme on accompagne un visiteur. Je n'étais pas autre chose que cela.

CATHERINE - Je vous accompagne, cher visiteur de marque. Je vais même plus loin. Je descendrai avec vous, je monterai dans la belle voiture rouge, vous me laisserez un peu plus loin, à la limite du Bois, par exemple, comme le jour où nous nous sommes rencontrés. Ou moins encore, au tournant de la rue. Je veux m'asseoir à votre côté, dans le plus grand et le plus somptueux des jouets de Patrice.

PATRICE - Petite fille...

CATHERINE - Laissez-moi être une petite fille. C'est pour mes songes.

PATRICE - Venez préparer vos songes, chère prudente, chère égoïste. Je vous donne bien volontiers la voiture rouge, et le bel adieu sous les marronniers parisiens. Cela peut bien être, un peu dur toutefois, le dernier cadeau de Patrice.

CATHERINE - Ce n'est pas envers vous, Patrice, que je suis cruelle.

PATRICE - Je ne dis rien.

CATHERINE - Venez, Patrice.

PATRICE - Ne croyez-vous pas, Catherine, que nous aurions pu être heureux ?

CATHERINE - Je ne sais plus.

(Ils sortent. Et puis, un moment après entre François qui va tout droit à la fenêtre.)

FRANÇOIS - Ainsi je ne me trompais pas. Ainsi donc est-elle partie, sans même de chapeau, sans bagage, dans cette belle voiture rouge qui attendait au coin de l'avenue. Tu serais restée, Catherine, j'aurais lutté. Mais partie ? Ainsi donc, tu es partie, elle est partie, la danseuse transparente de l'équerre, qui est entrée dans ma vie si parfaitement, mais trop légèrement sans doute, comme une bulle. Et me voici, imbécile, désarmé, neuf devant l'ignorance et devant la peine, né l'ayant même pas reconnue à la croiser sur le trottoir d'en face, seulement pris d'un soupçon à ne pas l'entendre derrière la porte et abattu sous la certitude à regarder fuir une voiture rouge par la fenêtre. Seul à nouveau, seul comme au commencement de la vie, avant de la rencontrer, et me heurtant de toutes parts à la muraille fuyante. J'aurais bien su, pourtant, la retenir encore avec le fauteuil et la lampe, comme l'autre soir, peser sur elle pour l'alourdir d'un lest extraordinaire. Ah ! je n'ai pas été assez pesant, assez épais, Mais je n'étais pas là, et elle est partie. Elle a ouvert sa porte, elle a reconnu sa jeunesse dansante, qui l'a emportée comme un souffle. Et moi, épais, moi, pesant, pas assez épais, pas assez pesant, je reste debout contre la fenêtre embuée où tremblent les lampes entre les feuilles. Dix années d'un seul coup effondrées, et moi tout seul au milieu des platras et des moellons, tenant entre les mains quelque gros bloc effrité, quelque pierre où tremble un papier déchiré, un fil d'araignée... Comment songer seulement à rebâtir le mur, à rejoindre les lames du parquet, les lattes du plafond ? Elle est écroulée autour de moi, la maison magique ! Elle s'est cassée et pliée comme une maison de papier, dans une grande poussière blanche ! Qui resterait debout et seul lorsque sa demeure a disparu, et qu'avant de disparaître, elle ne sonnait rien que le vide ? A moi si lourd, cette petite personne légère s'accrochait comme s'accroche à l'arbre un flocon, une graminée en boule que creuse un souffle. Elle n'est plus là, elle était trop légère pour moi si lourd, mais je m'aperçois que je ne suis pas un arbre et que je ne suis pas si profondément enraciné dans la terre. Qu'on me laisse ! Qu'on m'accorde, à moi aussi, la légèreté, la fuite, l'abandon !

(Il marche un instant, il quitte la pièce. La porte de l'appartement se ferme, après un quart d'heure. Il y a ensuite encore un silence, et Catherine revient s'asseoir dans le fauteuil.)

VI - DOCUMENTS

*Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée*
CORNEILLE, *Polyeucte* (acte II, scène I).

N.-B. - François Courtet avait conservé de sa jeunesse le goût de constituer des dossiers. Il n'apportait pas toujours à cette tâche le même ordre que jadis. Il se contentait de découper dans des journaux, parfois dans des livres, ce qui pouvait l'intéresser, il y joignait des notes prises au revers d'une enveloppe, des lettres, et entassait le tout dans son portefeuille, avec des photographies. Quand le paquet devenait trop volumineux, il le jetait dans un tiroir, mais il continuait, selon son humeur, à l'enrichir de pièces hétéroclites. C'est ainsi qu'au hasard des événements et des lectures, il avait constitué pour lui-même une sorte de dossier de la guerre d'Espagne, où voisinaient des documents sur ce qu'il avait connu et d'autres sur ce qu'il n'avait pas connu. Mais l'ensemble, sans doute, lui paraissait rendre assez bien la couleur d'une partie de sa vie.

*Face au soleil avec la chemise neuve
Que tu brodas pour moi de rouge hier,
La mort me trouvera si elle vient,
Et je ne te reverrai plus.*

*Je ferai, près de mes compagnons
Qui montent la garde sous les étoiles,
Et sont à mes côtés dans notre effort,
Je ferai le geste impassible.*

*Si l'on te dit que je suis tombé,
C'est que je m'en serai allé
Au poste qui m'attend là-bas.*

*Ils reviendront victorieux les drapeaux,
Au pas allègre de la paix.
Ils auront cinq roses nouées,
Les cinq flèches de mon faisceau.*

*Reviendra rire le printemps
Qu'on attend pour le ciel, pour la terre et la mer.
Debout, légions, à la victoire !
Sur l'Espagne pointe une aube nouvelle.*

(Chant de la Phalange.)

Les rassemblements de soldats pendant les premiers mois de la guerre conservent un caractère assez romantique. La presse marxiste réclame, selon le mot de Pierre Scize, « les tréteaux de l'enrôlement volontaire » et évoque les souvenirs de la Révolution française. Le gouvernement de Madrid envoie à Paris la députée d'Oviedo, Dolores Ibarruri, dite la Pasionaria, qui tient un meeting au Vel' d'Hiv, aux cris de « Blum à l'action ! ». C'est la Pasionaria, dont le talent d'orateur est incontestable, qui sera pendant tout le début de la guerre le principal agent de propagande des rouges, et qui leur versera un enthousiasme romanesque. Cette femme de mineur asturien est entourée d'une légende de lutte sociale et de guerre civile, dont, suivant les cas, on approuve en secret ou on dément les divers épisodes ; on raconte, par exemple, qu'elle a tranché de ses dents la gorge d'un prêtre. Vrai ou faux, le fait n'est peut-être pas pour déplaire. On réussit à faire passer la frontière à quelques centaines, bientôt à quelques milliers de volontaires, qui doivent être classés en deux catégories : 1° les combattants par doctrine, communistes convaincus, antifascistes décidés à barrer la route à la réaction ; 2° les chômeurs de tous pays, pour qui la bataille est un moyen comme un autre de gagner sa vie. C'est à propos de ces derniers que l'on commet quelques erreurs de tactique. Tantôt on enrôle des mineurs de moins de dix-huit ans, réclamés par leur famille. Tantôt, les promesses de haute paie n'étant pas tenues, des désillusions s'ensuivent, et des miliciens évadés reviennent raconter les horreurs de l'armée rouge. Tantôt, on raconte que les organisations ouvrières font pression sur les ouvriers étrangers à qui on retirera leur carte de travail s'ils ne vont pas en Espagne. Enfin, une propagande spéciale est faite auprès des Russes blancs, anciens officiers à qui l'oeuvre du *Retour au pays* permettra de rentrer chez eux avec leur grade s'ils vont d'abord faire un stage en Espagne. C'est naturellement en France que fonctionnent aussitôt les centres de recrutement les plus importants, organisés dans les villes par les partis, et principalement par le parti communiste. La Belgique fournit par ailleurs des contingents considérables. L'ensemble forme les Brigades internationales, dont la valeur militaire n'est pas

négligeable. Mais, les deux premiers mois, l'organisation de ces « soldats de la liberté » n'est pas encore parfaite : c'est le temps de ce qu'André Malraux nommera « l'Apocalypse de la fraternité ».

Dans les pays totalitaires, les enrôlements se font à peu près de la même façon, et portent sur les deux catégories d'hommes. Pour l'Italie, il faut y joindre les anciens soldats de la guerre d'Éthiopie, et pour l'Allemagne, les citoyens du Reich résidant déjà en Espagne. Mais les contingents étrangers sont tout d'abord assez peu nombreux dans l'armée nationaliste, et ce n'est qu'à partir de l'automne qu'ils seront organisés d'une manière précise. On n'oubliera pas de noter que plusieurs dizaines, si ce n'est plusieurs centaines de Français, dès les premières heures, ont passé la frontière, dans des circonstances parfois terriblement romanesques et difficiles, pour s'engager, par goût du risque et par conviction, dans les troupes de Franco. L'ensemble est assurément lointain, pendant l'été, d'égalier en nombre les Brigades internationales, et l'aide apportée aux nationalistes par l'Italie et l'Allemagne a surtout consisté, au début, en apports de matériel.

Enfin, des deux côtés, et dans tous les pays du monde, il faut aussi compter sur les désespérés qui ont trouvé là une autre Légion, avec le même climat romanesque, sentimental et dangereux.

(Histoire de la guerre d'Espagne, II, 4.)

Avant de mener le combat sur les divers fronts de l'intérieur, il faut fermer à l'adversaire la frontière française de la Bidassoa. Dès le 26 juillet 1936, une colonne part de Pampelune pour tenter de délivrer les phalangistes assiégés dans Saint-Sébastien. Le chemin étant barré, il faut prendre à revers la route d'Irun à Saint-Sébastien, et passer par Oyarzun. Le colonel Beorlegui a déjà lancé une attaque dès le 23 avec trois cent cinquante carlistes. Il est rejoint par une autre colonne, commandée par le colonel Ortiz de Zarate, composée de douze cents volontaires et d'une batterie de montagne de 105 démontée et traînée par des boeufs. Oyarzun, défendu par quelques miliciens barricadés dans leur maison, est pris le 27 juillet au matin, et aussitôt Beorlegui, qui a pris le commandement de la colonne, reprend son chemin sur la mer, en laissant de côté Irun. A ce moment-là, sans cavalerie, sans aviation, il ignore tout des positions de l'adversaire, et ne sait pas quels forts sont entre les mains de l'ennemi. San Marcos le bombarde rapidement, et il s'aperçoit qu'à trois kilomètres d'Oyarzun, la petite ville de Renteria, protégée par un train blindé, lui oppose un obstacle infranchissable. Pendant plusieurs jours, le front se stabilise donc entre Oyarzun et Renteria. Un millier de carlistes, des mitrailleuses, une autre batterie de montagne viennent s'adjoindre aux forces du colonel Beorlegui.

C'est pendant ces premiers jours de guerre que se place un épisode qui lui donne bien sa couleur chevaleresque. Le commandant Garmendia, fidèle au gouvernement de Madrid, se trompa de route et déboucha dans les avant-postes carlistes. On tira sur lui, on le blessa. A l'hôpital, il reconnut dans le colonel Beorlegui un ancien camarade d'école. Le soir, il mourut, et son adversaire fit reconduire le corps en Navarre, avec une lettre pour sa veuve.

(Histoire de la guerre d'Espagne, II, 1.)

*Carlos Lesca, alférez de requetes en reconnaissance à Behobia.
Au lieutenant-colonel D. Pedro Gaxot, commandant de la place d'Irun*

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'exécutant hier une patrouille le long de la Bidassoa, à 23 h 15 du soir, mon attention a été attirée par un homme qui traversait le fleuve à la nage en venant de la frontière française. Des coups de feu furent tirés sur lui et ne l'atteignirent pas. Lorsqu'il fut plus près, il cria à plusieurs reprises : « Arriba España ! Viva Franco ! » et je donnai l'ordre à mes hommes de ne plus tirer. Quand il eut abordé, nous nous emparâmes de lui. Il déclara désirer s'engager dans « les Brigades internationales nationalistes » (c'est son expression), mais n'ayant pu obtenir l'autorisation de son gouvernement de passer en Espagne. Dans la journée les douaniers français l'auraient empêché de franchir le pont international d'Hendaye. Il n'a pas d'argent sur lui, et ne parle pas espagnol. C'est un Français, pourvu de pièces d'identité, et nommé Francesco Courtet Herbillot. Il a été dirigé sous escorte à Irun où on l'interrogea avant de l'admettre à la Légion. La semaine dernière, les deux Basques français qui ont passé la frontière, étaient en réalité des espions marxistes de nationalité espagnole. Ils ont été fusillés.

Behobia, le 3 janvier 1937¹

Aujourd'hui j'affirme que le fascisme en tant qu'idée, en tant que doctrine et en tant que réalisation, est universel : italien dans ses institutions particulières, il est universel par l'esprit qui l'anime, et il ne pourrait en être autrement... Il est donc permis de prévoir une Europe fasciste, une Europe s'inspirant des doctrines et de la pratique du fascisme dans ses institutions, une Europe, en

¹ Cette pièce, comme quelques autres du même ordre, dut être copiée pour François Courtet (Herbillot, du nom de sa mère) par quelque camarade scribe d'état-major.

d'autres termes, résolvant dans le sens fasciste le problème de l'Etat moderne, de l'Etat du vingtième siècle, si différent des Etats qui existaient avant 1789 ou qui se formèrent ensuite.

Benito MUSSOLINI.

(Message pour l'an IX-1931.)

De même que, formé par *l'Encyclopédie* et ses principes, le jeune et sensible démocrate découvrait une exaltation nouvelle à la naissance des Etats-Unis d'Amérique, créés par la franc-maçonnerie, de même, au vingtième siècle, c'est l'Italie qui vint apporter la première réalisation politique d'une doctrine nationaliste et sociale. Puis, le Portugal d'Oliveira Salazar, fondé sur des principes chrétiens, donna le modèle d'un système corporatif inspiré de La Tour du Pin, et qui n'avait été appliqué en Italie que dans les cadres d'une administration plus rigoureusement étatiste. Lorsque l'Allemagne, à son tour, eut accompli sa révolution, elle y apporta évidemment sa personnalité propre, qu'il n'est pas question de transférer ailleurs. Mais sans vouloir entrer dans le détail de ses dogmes raciaux, religieux ou impérialistes, il est certain qu'elle a donné au national-socialisme tout au moins son souci de prosélytisme et tout au moins ses fêtes. Le culte de la patrie se traduisait en cérémonies d'une beauté souveraine, en offices diurnes et nocturnes, en nuits de Walpurgis éclairées par les projecteurs et par les torches, en musiques énormes, en chansons de guerre et de paix chantées par des millions d'hommes. Enfin, dans les années qui suivirent, les divers mouvements nationalistes, soit vainqueurs, soit candidats au pouvoir, quelles que soient leurs divergences, apportèrent chacun un trait particulier, ou renforcèrent la notion d'une révolution universelle, analogue à celle qui brûla toute l'Europe en 1848 par exemple.

On s'intéressait aux tentatives de création d'un sentiment national turc par Mustapha Kemal. On regardait le feu s'allumer un peu partout, briller, d'une flamme faible ou haute, on voyait tout le vieux monde menacé peu à peu. C'était sur les plaines et les canaux de Hollande, parmi les pâturages, les champs de tulipes et les armées à bicyclette, le *National-Socialistische Bewegung* de Mussert ; c'était dans les faubourgs de Londres même, dans les prairies anglaises, les mines anglaises, la *British Union of fascisms* d'Oswald

Mosley, c'étaient les mouvements de Suisse romande ou alémanique, et les Bulgares avec la *Défense de la patrie*, les *Légions nationales*, les Danois avec leurs nationaux-socialistes, les Norvégiens avec leur *Association nationale* ; tous les peuples, tour à tour, des trouées balkaniques aux secs paysages de Grèce, aux fjords glacés, des plaines rouges de Castille aux monts verts et blancs où résonne une cloche perdue, commençaient une longue nuit agitée et insomniause, où ils entendaient chanter, chacun à leur mode : « Nation, réveille-toi ! » En Roumanie, Cornéliu Codreanu adressait à ses légionnaires ses discours pleins d'une poésie rude et bariolée, faisait appel au sacrifice, à l'honneur, à la discipline, réclamait cet « état d'illumination collective, rencontré jusqu'ici dans les grandes expériences religieuses » qu'il appelait l'état « d'oecuménicité nationale », et créait le mouvement original, monastique et militaire, de la Garde de Fer. En Belgique, enfin, terre de libéralisme traditionnel, le rexisme, indépendamment de ses autres mérites, mettait, à cause de son chef de trente ans, l'accent sur l'élément le plus spectaculaire et le plus attirant du monde nouveau : la jeunesse. L'univers flambait, l'univers chantait et se rassemblait, l'univers travaillait. Partout, les regards étaient tournés vers ce que certains, dès 1933, accroupis devant leur mur des Lamentations, nommaient en gémissant, et sans distinction, le fascisme.

Et pour finir, alors que toutes les doctrines diverses ou bien attendaient encore le pouvoir, ou bien s'en étaient emparées sans longue guerre (même le nationalisme allemand), une lutte terrible éclatait sur l'une des plus nobles terres de l'Europe, et opposait en combats sanglants le *fascisme* et l'*antifascisme*. L'Espagne ainsi achevait de transformer en combat spirituel et matériel à la fois, en croisade véritable, la longue opposition qui couvrait dans le monde moderne. Ses brigades internationales, des deux côtés, scellaient dans le sang les alliances. Par toute la planète, des hommes ressentaient comme leur propre guerre, comme leurs propres victoires et leurs propres défaites, le siège de Tolède, le siège d'Oviedo, la bataille de Teruel, Guadalajara, Madrid et Valence. Le coolie chinois, le manoeuvre de Belleville, le voyou perdu dans les brouillards de Londres, le chercheur d'or pauvre et déçu, le maître des pâturages hongrois ou argentins, pouvaient tressaillir d'angoisse ou de plaisir devant quelque nom mal orthographié, dans quelque journal inconnu. Dans la fumée grise des obus, sous le ciel en feu parcouru par les avions de chasse, russes contre italiens, les contradictions idéologiques se résolvaient, en cette vieille terre des actes de foi et des conquérants, par la souffrance, par le sang, par la mort. L'Espagne donnait sa consécration et sa noblesse définitive à la guerre des idées.

Ainsi se créent les mythes. L'homme à qui Mussolini a déclaré tout devoir, Georges Sorel, a longuement expliqué dans les *Réflexions sur la violence*, la valeur créatrice des mythes. « Il importe fort peu, déclarait-il, de savoir ce que les mythes renferment de détails destinés à apparaître sèchement sur le plan de l'histoire future; ce ne sont pas des almanachs astrologiques... Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur le présent... » Le mythe du fascisme a ceci pour lui, que n'avait pas le mythe de la grève générale cher à Sorel, d'avoir été incarné et plusieurs fois, sous diverses formes. Mais sa vertu vient d'ailleurs. Elle vient bien de sa puissance, qui fait de lui, selon la définition sorélienne, « une organisation d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée... contre la société moderne ». Les flammes de la guerre espagnole ont achevé de donner à ces images leur pouvoir d'expansion, leur coloration religieuse.

(Notre Combat, Introduction à l'esprit fasciste.)

Les petites filles sautent à la corde en chantant, en guise de *comptine* :

*Espagne libre, Espagne belle,
Avec requetes et phalange,
Avec le Tercio très vaillant...*

Et les soldats passent dans les rues en criant le vieux chant des guerres carlistes, où l'on a remplacé « libéraux » par « rouges » :

*Apporte-moi les espadrilles
Donne la boina et le fusil
Je m'en vais tuer plus de rouges
Que n'ont de fleurs mai et avril...*

(La Gazette de Tarbes.)

Il est arrivé aujourd'hui à la *bandera* un nouveau camarade français, Herbillot. On ne lui a pas demandé pourquoi il s'est engagé. Il est très gai, très chic. Mais il ne parle pas de lui, c'est son affaire. Ça a tout l'air d'un gars qui a eu des malheurs. Comme soldat, il a l'air assez au courant, on ne lui a presque pas fait faire d'instruction. Nous voilà douze maintenant, ce n'est pas mal. Le froid est dur, et il a neigé pendant trois jours. *L'auxilio social* a envoyé des lainages. Pas assez. N'oublie pas de m'en envoyer. Passe toujours par Saint-Jean-de-Luz, c'est plus sûr.

(Lettre du légionnaire Castest pour sa femme, trouvée sur lui.)

LA GUERRE A L'ARRIÈRE

Pour qui n'a connu de la guerre que l'enfance dans de petites villes éloignées et abritées, c'est une grande émotion que de retrouver tout d'abord, à peine la frontière franchie, des spectacles vieux de plus de vingt ans. A Saint-Sébastien, à Burgos, voici les blessés en uniforme, voici les bandes rieuses d'infirmières qui parcourent l'Espolon, très fières parce qu'on vient aujourd'hui de leur décerner une décoration collective, voici les quêtes dans la rue, voici tant de détails oubliés : les pancartes qui indiquent les refuges, les affiches invitant à se garder des espions (*Taisez-vous, méfiez-vous, les oreilles ennemies vous écoutent...*), les bonbonnières en forme d'obus, les journaux patriotiques pour les enfants, les sacs de terre entre les piliers des galeries, les bandes de papier en croix pour empêcher les vitres d'éclater. Voici tout à l'heure, de cinq minutes en cinq minutes, la sirène qui annonce l'alerte, et les cloches qui sonnent pour le calme. C'est le visage éternel de la guerre à l'arrière, guerre d'Espagne ou guerre de France, et il nous faudra quelques heures pour découvrir les aspects originaux de ces journées, et ne pas nous arrêter seulement aux ressemblances. Mais un Français qui n'a pas trente ans, c'est par l'enfance tout d'abord qu'il pénètre dans la nouvelle Espagne.

Voici deux ans, ces jours-ci, qu'a commencé cette guerre étonnante, que l'on a crue d'abord être un simple *pronunciamiento*, et qui a fini par engager toutes les valeurs ennemies du monde moderne. L'extraordinaire vertu de l'Espagne est non seulement d'y avoir résisté, mais encore d'avoir organisé sa vie pour cette guerre, en fonction de cette guerre, et de l'avenir qu'elle prépare. L'extraordinaire vertu de l'Espagne est d'avoir su qu'elle est en même temps une révolution, tout autant que la révolution russe, et la seule révolution faite dans le combat depuis 1917. Aussi, nous oublions vite les détails connus, universels, à la guerre ; nous comprenons vite que cette *guerre*, à l'arrière, ce ne sont pas seulement des journaux, des discours patriotiques, des bonbonnières et des insignes. Mais c'est aussi la guerre, le combat, qui se poursuit aussi utilement que sur le front, avec un ennemi qui est peut-être aussi proche, avec tout un avenir à construire. Cela, c'est ce que comprennent aujourd'hui tous les Espagnols, ce qui donne à leurs paroles, à leurs actes, une si violente couleur d'enthousiasme et de fierté.

Tout est organisé, dans les villes de l'arrière, non seulement pour le combat du front, mais aussi pour la révolution nationale. Discipline, autorité, force, sont unies pour le même dessein. Le premier étonnement de l'étranger est de s'apercevoir que le coût de la vie n'a pas augmenté depuis la guerre : excepté pour quelques objets manufacturés (les chaussures en particulier), on vit en Espagne nationale pour le même prix qu'il y a deux ans. C'est la même abondance des biens de la terre, le même admirable pain de pur froment, dont les Français sont déshabitués. S'il y a crise, c'est crise de surproduction pour le bétail, car les débouchés de l'Espagne rouge manquent. Mais des lois fort strictes ont empêché toute hausse. Et ce ne sont pas ici vaines mesures verbales,

comme dans les pays démocratiques. A Saragosse, en particulier, nous verrons plusieurs fois dans les vitrines une vaste affiche bien lisible : « *Ce magasin a été frappé d'une amende pour vendre à des prix excessifs... ce magasin a été frappé d'une amende pour avoir dissimulé des marchandises.* » Ce sont de rudes moyens, auxquels on ne peut qu'applaudir.

Il en est d'autres. Dans l'ensemble, il est certain que la haute bourgeoisie, que l'aristocratie espagnole ont admirablement compris leur devoir. Les plus grandes familles - à commencer par la famille royale - ont eu des fils tués dans la moderne Reconquête. Mais de moins grands, parfois, renâclent devant le devoir de l'or qui remplace pour eux le devoir du sang. La Phalange se charge de leur faire comprendre les nécessités du moment, et, comme le firent les fascistes italiens, de leur rappeler que les contributions volontaires sont des plus utiles à l'Etat. Plutôt que d'être dépouillés par les marxistes, ne vaut-il pas mieux sacrifier une partie de son avoir ? On l'a fait comprendre, avec une ferme discrétion, aux grands libéraux de jadis. Quelques grands seigneurs sollicités se sont crus assez généreux en signant un chèque de 6 000 pesetas. L'un d'eux possédait une barbe magnifique qui faisait son orgueil et qui était célèbre dans toutes les Espagnes. Il reçut la visite de quelques jeunes gens qui l'installèrent avec beaucoup d'égards sur un spacieux fauteuil, lui mirent courtoisement un plat à barbe autour du cou, et rasèrent la précieuse toison. Le lendemain, il « complétait » son offrande au parti. Les antifascistes français qui s'imaginent que le mouvement libérateur de l'Espagne est au service de la plus sordide réaction seraient sans doute surpris de l'apprendre.

Cette discipline, d'ailleurs, n'a guère besoin de s'exercer envers ceux qui ont compris, dès le début, où devaient les mener l'intelligence de leur temps et la charité. Dans les oeuvres sociales du nouveau régime, les filles de l'aristocratie, celles de la haute bourgeoisie, travaillent de leurs mains avec les filles de la classe ouvrière. Ce sont les femmes d'un grand peuple.

L'organisation la plus importante de l'*Auxilio Social* est celle des repas à domicile, que l'on vient chercher dans de petits réceptifs à trois étages (Pour respecter toujours l'habitude espagnole des plats multiples). Nous avons vu distribuer ces repas : les pauvres gens qui venaient les chercher, aucun ordre, aucune Propagande n'aurait pu leur donner cet air, à la fois satisfait et *libre*, de celui qui vient parce que cela est juste. Les jolies Castillanes qui leur tendaient le pain craquant, les saucisses pimentées, les pois chiches à l'huile, elles étaient joyeuses et fraternelles. Jamais nous ne nous étions sentis plus loin de ce qu'on nomme une *soupe populaire* ! Et ce repas, ces gens allaient le manger chez eux, sur leur table, avec leur famille. Et l'oeuvre qui leur distribuait à manger portait un nom profané en France, mais qui là-bas reprenait tout son sens ; elle ne se nommait ni entreprise charitable ni secours aux misérables, elle se nommait *hermandad*, c'est-à-dire fraternité.

On voit combien cet esprit fraternel et chrétien est loin de l'esprit national-socialiste, dont d'ailleurs nous devons admirer les réalisations pratiques. L'Espagne pourrait étonner, si elle le voulait, l'univers - plus encore que le Portugal - en instaurant une sorte de catholicisme fasciste, dont l'originalité lui appartient en propre. C'est le sentiment de la fraternité, de la communion des fidèles dans la nation et dans l'amour, qui sert de philosophie agissante à cette nation qui s'élève. Et ce qui émerveille est de voir comment ce sentiment a si rapidement quitté le plant de la doctrine pour entrer dans celui de l'action.

Lorsque le soir descend sur les villes espagnoles, c'est la même joie de la promenade, le même *paseo* charmant, avec un peu plus de soldats que d'habitude seulement, et quelques « techniciens » blonds ou bruns. Mais la guerre est toujours là, présente, la guerre unie à la révolution nécessaire. A onze heures et demie du soir, tous les postes de T.S.F., à leur maximum de puissance, dans les restaurants et les cafés, sur les places publiques, diffusent le communiqué. Auparavant, ils donnent une liste de noms, assez longue. Comme nous demandions ce que c'était, on nous répondit :

- Ce sont les nouvelles pour les familles des prisonniers rouges. Les prisonniers que nous faisons. Les rouges, presque toujours, se contentent de les porter disparus, sans explications. Nous indiquons aux familles, quand ils sont blessés, où ils sont soignés, et quel est leur état. Ils écoutent la T.S.F. pour avoir de leurs nouvelles.

Après la lecture du communiqué, c'est l'hymne officiel le *Chant des grenadiers* qui fut la *Marcha Réal*... Tous se lèvent d'un bond, et saluent le bras tendu.

Pierre RAYNAUD, *la Revue grise*.

Dans la mairie de Tolède une petite vieille qui serre contre elle un cabas de toile cirée demande le señor *alcalde*. Elle parle vite en pleurant, et elle ouvre de temps en temps son sac de toile cirée. On lui a tué son mari, son fils, et elle n'a pas de pommes de terre. Qui, on ? Les Rouges ? Les Blancs ? On ne sait pas, elle mêle tout dans sa terreur, et elle tape son sac de toile avec désespoir. Elle va de l'un à l'autre et elle explique en pleurant ses trois misères interchangeable, son fils mort, son mari mort, le manque de pommes de terre, et tout cela garde des liens mystérieux avec son sac de toile cirée, avec son désespoir, son bavardage tranquille et dément.

(D'un journal français.)

A Monsieur Sénèque.

Peut-être serez-vous étonné, monsieur, de cette lettre et de mes aventures. Je ne voudrais pas disparaître tout à fait du monde où vivent ceux que j'ai connus. Je n'ai plus de parents, je ne désire pas que mes amis sachent où le suis. Je ne désire pas non plus que vous donniez mon adresse. Mais enfin, il faut tout prévoir. Si un jour on a besoin de savoir où je suis vivant, où je suis mort, vous saurez, vous, que c'est en Espagne blanche, et il n'est pas difficile de m'atteindre, sans doute, par la Légion. Pourquoi est-ce que je vous ai choisi ? En souvenir de quelques conversations, et pour pouvoir à la fois informer et me taire, être connu et rester caché.

François COURTET, ici légionnaire HERBILLOT.

Bien qu'à la fin de décembre les nationalistes aient obtenu des avantages dans le secteur de Brunete, la situation des forces à l'est du Manzanarès et à la Cité Universitaire demeurait critique. A revers, les Rouges conservaient toujours l'Escorial et la ligne de Madrid à Avila. Le 3 janvier, Franco décida de lancer une nouvelle attaque, déclenchée contre les positions rouges, qui sont solidement abritées et défendues par les brigades internationales. Les contre-attaques rouges du 11 et du 12 restent vaines. Au lieu d'une ligne concave infléchie sur Boadilla, les nationalistes ont entre Vademorillo et Madrid une ligne convexe passant par Las Rozas et le Manzanarès. La situation de la Cité Universitaire est nettement améliorée. Mais l'Escorial reste toujours aux mains des Rouges, et les pluies abondantes qui tombent le 13 empêchent toute opération d'envergure.

Au début de l'attaque, le 3, les Rouges avaient tenté une diversion vers le sud, en direction de Villaverde et de Getafe, sans résultat. Le 19, une tentative analogue sur le Cerro et los Angeles, après préparation d'artillerie, et avec le concours des chars, est plus heureuse, et ils occupent une partie du terrain. D'ailleurs, les beaux résultats de l'attaque nationaliste du 3 au 10 janvier n'ont pas entamé, en réalité, la défense de Madrid, bien que la pression soit désormais aussi forte qu'en novembre. Le 10 janvier, Miaja ordonne que toute la population, excepté les hommes de vingt à quarante-cinq ans et les femmes qui le désireraient, abandonne la capitale. De longues files de civils en voitures et en charrettes se dirigent alors vers le sud-est. Comme en novembre, le péril rapproche les frères ennemis, et la réconciliation semble se faire parmi les défenseurs, encore que des heurts entre Espagnols et brigades internationales soient fréquents.

(Histoire de la guerre d'Espagne, II, 6.)

*Pour Dieu, pour la patrie et pour le roi
Ont combattu nos pères.
Pour Dieu, pour la patrie et pour le roi
Nous combattrons aussi.*

*Nous combattrons tous assemblés
Tous assemblés dans l'union,
En défendant l'étendard
De la Sainte Tradition.*

*Pour Dieu, pour la patrie et pour le roi
Nos pères sont morts.
Pour Dieu, pour la patrie et pour le roi
Nous mourrons aussi.*

(Oriamendi, chant des requêtes carlistes.)

En permission à Tolède. Je suis au café ; un Allemand, bien reconnaissable, me parle, s'assied à ma table, boit un *refresco*. L'Allemand m'intéresse toujours davantage, Nous parlons.

Le légionnaire.

Le type nouveau de soldat. Le soldat de métier. Il a été légionnaire français, il vient en Espagne. Il est vrai qu'il est « technicien », il ne se bat pas, comme la plupart des Allemands d'ici.

Pourtant il y en a à la Légion. Je connais aussi un Italien qui a fait l'Éthiopie. Un Français qui est allé au Chaco et en Chine.

Retour au mercenaire. Certains ne sont peut-être même pas convaincus. Les aviateurs du côté rouge, avec les primes et assurances. Un métier comme un autre. Après tout, pourquoi pas ?

Parenté du seizième siècle et de ce tiers du vingtième.

Je l'ai dit à mon Allemand. Il parle parfaitement le français. Naturellement, ne me donne aucune explication sur son rôle en Espagne. Il doit être venu ici bien consciencieusement, *étudier* la guerre d'Espagne, regarder ce qui va et ce qui ne va pas, prendre des notes sur le présent et sur l'avenir. Il doit être ingénieur, ou quelque chose de ce genre. Mais il appartient bien à ce type neuf du soldat de métier, dont on avait bien cru qu'il disparaîtrait. L'homme qui court là où il y a la guerre. Qui entend l'appel de la guerre. Et qui s'engage du côté qu'il préfère.

Mercenaire des guerres de religion.

Est-ce qu'on allait s'engager soit pour les protestants, soit pour les catholiques ? Je n'en sais rien.

On s'engage aujourd'hui soit pour le fascisme, soit pour l'antifascisme universels. Guerre de religion.

A moins qu'on ne s'engage pour autre chose. Je ne lui ai pas dit pourquoi j'étais parti.

Il m'a donné son nom pour « après la guerre ». Il s'appelle Siegfried Kast, il habite Munich, on me l'indiquerait à la Maison brune.

(Notes de François Courtet.)

TOLÈDE, VILLE MORTE

A deux kilomètres à peine des lignes ennemies, Tolède est plus morte encore que ne la vit Barrès. Tolède est une étrange cité que la nuit ensevelit. Pas d'autres lumières, dans les tortueuses petites rues arabes, que de clignotantes lampes bleues. Les cafés de Zocodover sont abrités par des sacs de terre, matelassés jusqu'au premier étage, et d'ailleurs fermés à minuit. Les rues sont désertes, les magasins pauvres. On devinerait la guerre menaçante, le front proche, même si la merveilleuse place verte et jaune n'était pas détruite de fond en comble. Le reste de la cité impériale n'a pas trop souffert. Mais Zocodover est en ruine, à jamais disparue de la surface de ce monde : on imagine qu'on puisse restaurer un monument, et San Juan de los Reyes, en face de l'Alcazar, réparera vite ses blessures ; on n'imagine pas qu'on puisse restaurer un chef-d'oeuvre du hasard, ces cinquante balcons irréguliers, ces maisons sans style mais exquises, ces façades pauvres mais merveilleuses. Les canons et les mines ont détruit pour toujours cette réussite unique de l'Espagne.

Si près du front, Tolède n'a pas encore repris, d'ailleurs, sa vie de jadis. Nous rencontrerons au café *l'alcalde* qui a vécu les soixante-douze jours du siège de l'Alcazar. Il nous en parle avec une sorte d'allégresse charmante.

- Je n'aimais pas du tout le cheval bouilli, confesse-t-il. Pas du tout. Encore s'il y avait eu du sel... Mais il n'y en avait pas. Alors, je mangeais du blé. Ce n'était pas très bon, à cause du son. Mais c'était meilleur que le cheval bouilli.

Et il rit très fort, à évoquer ses embarras gastronomiques.

De l'Alcazar, à l'extérieur, il ne reste rien, ou à peu près rien, que des ruines monumentales. Nous visitons les souterrains, aux parois énormes, nous voyons la porte sur laquelle était braqué l'unique petit canon, le moulin fabriqué avec un moteur de motocyclette, le téléphone d'où le colonel Moscardo entendit la voix de son fils, la boulangerie, les humbles souvenirs du siège, les derniers flacons de pharmacie, le pain, le blé qui restait. L'infirmerie avait été établie dans la chapelle recouverte d'un grand tapis rouge. On y a placé une copie de la Vierge de l'Alcazar, dont l'original se trouve maintenant à la cathédrale. Voici le réduit où est né l'un des deux enfants du siège, Ramon-Alcazar, voici la piscine où dorment encore une vingtaine de morts, les cabines de bains où certain-, furent enterrés debout. Voici, dans la cour, debout, et son armure percée d'une balle, la statue de Charles Quint.

Il y avait un Français dans l'Alcazar, on ne l'a guère su. Il s'appelle Isidore Clamagiraud. Nous le rencontrerons tout à l'heure : il est pâtissier sur la place Zocodover, a une petite figure de rat, avec des taches de rousseur, et il nous dit tout de go, avec un sourire un peu narquois :

- C'est moi le célèbre Français de l'Alcazar.

Il est sorti, vingt et un soirs de suite, à la fin du mois de juillet et au début d'août, pour chercher de la farine dans sa boutique. La vingt et unième nuit, il s'est fait prendre. Le lendemain matin, on se disposait à le fusiller. Mais ce jour-là, le consul de France à Madrid faisait une tournée à Tolède pour assurer le rapatriement des ressortissants français. On lui fit savoir qu'Isidore allait être exécuté. Il attendit le cortège sur le chemin de la synagogue del Transito, bondit sur le condamné, le poussa dans sa voiture, et démarra à toute vitesse, comme dans un film. Le pâtissier nous explique cela tranquillement, comme la chose la plus naturelle du monde.

Dans les rues de Tolède, on voit circuler quelques légionnaires qui viennent du front de Madrid, parfois, se délasser pour quarante-huit heures. L'un d'eux, qui est français, qui a fait la dernière guerre, et qui se bat en Espagne depuis le début, nous raconte de belles et horribles histoires.

- Les Rouges ont essayé de reprendre Tolède, en 1936, nous dit-il. On a envoyé la Légion contre les tanks. Vous connaissez le meilleur procédé contre les tanks ? On lance une bouteille d'essence, elle se casse, on jette une grenade, et le char s'enflamme comme une allumette. Seulement quand nous sommes arrivés devant les tanks, les bouteilles étaient pleines d'eau ! Les petits amis des Rouges nous avaient joué un joli tour. Nous sommes revenus cent sur sept cents.

Il hausse les épaules. Ce sont les malheurs de la guerre

Nous lui demandons comment les Français sont jugés dans la Légion.

- Dans ma *bandera*, nous dit-il, le commandant a donné un ordre : tout légionnaire qui dira du mal de la France aura deux jours de *peloton*. Vous savez ce que c'est que le peloton ? On se lève à quatre heures, on travaille sans arrêt, on se couche à deux heures du matin. Quand on a affaire à une mauvaise tête, on lui met le sac : un sac sur le dos, très lourd, qu'il ne doit jamais quitter, même pour dormir. Aussi on se le tient pour dit.

Demain, Tolède reprendra sans doute son ancien destin de ville somptueuse, de ville d'enchantement. L'Alcazar reconstruit redeviendra sans doute l'Académie militaire espagnole. Et aussi, il faut espérer qu'une sage politique de chef, que les oeuvres sociales de la Phalange ranimeront la vie dans ces rues et dans cette campagne désolée. Aujourd'hui, ce n'est peut-être que le musée de l'Espagne en guerre, mais c'est le plus émouvant et le plus superbe des musées.

Il n'était pas anormal que la vie eût repris partout ailleurs, et que Tolède restât blessée, déchirée, avec ses mines, ses souvenirs. Aucune autre cité d'Espagne, si séduisante fût-elle, ni Burgos, ni Séville, ni Ségovie, n'aurait pu réclamer une fortune semblable. En attendant de redevenir une grande cité vivante, on pouvait prévoir que, dans cette guerre, Tolède choisirait d'être, pendant quelques mois, sous ses lumières voilées, dans ses rues abandonnées, la cité même de la mort.

Pierre RAYNAUD, *la Revue grise*.

*Je suis soldat de l'héroïque Légion,
Sur mon âme pèse un douloureux calvaire
Qui dans le feu cherche sa rédemption.*

*Nous sommes tous des héros inconnus.
Nul ne cherche à savoir qui nous sommes.
Et mille et mille tragédies
Font le cycle de notre vie.*

*Chacun est ce qu'il est : qu'importe !
La vie d'avant ne compte plus.
Ensemble nous formons un drapeau
Qui tait gloire à la religion.*

*Légionnaire, légionnaire,
Toi qui cherches à lutter,
Au hasard tu remets ton sort,*

*Ta, vie même est un hasard.
Légionnaire, légionnaire,
Sans rival dans le courage
Tu rencontreras la mort à la guerre,
Et tu auras toujours pour suaire,
Légionnaire, le drapeau national.*

(Chant de la Légion.)

DANS LES TRANCHÉES DE MADRID

La Cité Universitaire de Madrid n'est pas plus éloignée de la Capitale que la Cité Universitaire de Paris ne l'est de la nôtre. C'est à Madrid même, aux portes de la ville, que les soldats de Franco sont retranchés depuis longtemps, dans une sorte de « poche » assiégée de tous côtés, constamment minée, et qui ne communique avec l'arrière-pays que par quelques sous-bois fort dégarnis et une passerelle exposée au feu des mitrailleuses. C'est ce terrain qu'ils ont occupé, organisé, où ils vivent, et où ils montrent avec un orgueil louable les étonnantes réalisations qu'ils ont commencé d'entreprendre et de mener à bien.

Une fois franchie la fameuse passerelle, dont on nous rebattait ironiquement les oreilles depuis la frontière, nous tombons dans un campement qui prendrait volontiers l'apparence d'un camp de vacances. Le lieutenant-colonel a une petite maison rose dans les arbres : c'est la « villa Isabelita », qu'on lui a construite récemment, et où règne le confort le plus strict, avec cuisine et salle de bains. Quant aux soldats, on vient de leur creuser une piscine, assez vaste, ma foi, où ils tâchent d'oublier joyeusement le soleil et la chaleur torride. Tout à l'heure, nous avons visité un *tabor* de *regolares*, caressé des chats dans les cagnas, tapé sur un piano abrité de feuillages. On oubliait, à vrai dire, que les lignes ennemies n'étaient pas à cent mètres. Nous l'oublierions presque, pendant les kilomètres que nous allons faire sous le soleil, à travers les tranchées de la Cité Universitaire si, de temps à autre, un petit sifflement ou un bruit mat et sec n'apprenaient aux novices que nous sommes à distinguer entre les balles qui passent au-dessus de nous et les balles qui ne frappent pas très loin.

Elles sont curieuses, ces tranchées, d'une extraordinaire propreté, et pavées le plus bizarrement du monde. Aux petits palais voisins de la Cité Universitaire on a emprunté les matériaux les plus variés et parfois les plus luxueux. Le marbre, la mosaïque, la brique vulgaire alternent avec un éclectisme savoureux. Mais les architectes ont l'air d'avoir eu une prédilection évidente pour... les radiateurs. Les radiateurs, couchés par terre, laissent écouler l'eau, et remplacent très avantageusement les passages de lattes de bois qui sont généralement utilisés. Par ailleurs, nous cheminons courbés sous la terre, nous examinons, parfois à vingt-cinq mètres, par une meurtrière bouchée d'un gros caillou, les lignes des Rouges, nous regardons les hautes maisons de Madrid si proches, le building géant de la Telefonica, les églises.

Dans la Cité Universitaire proprement dite, peu d'édifices (ou peu de ruines, plutôt) appartiennent aux nationalistes. Le colonel du secteur, qui est venu courtoisement nous attendre, et qui nous accompagnera partout, nous le désigne de sa canne :

- Voici la Philosophie... Elle est rouge...
- Naturellement...
- Voici la Médecine, l'Odontologie... rouges aussi. Mais l'hôpital-clinique est à nous. Et aussi l'Architecture... Et la Casa Vélasquez.

Nous visitons les ruines de la Casa Vélasquez, qui fut maison française, les ruines plus imposantes encore de l'énorme hôpital-clinique, un des plus beaux d'Europe, aujourd'hui entièrement saccagé, avec des douzaines d'étages effondrés et pliés les uns sur les autres, comme du papier. L'Architecture est en meilleur état. C'est là que les officiers du poste nous inviteront tout à l'heure au plus somptueux déjeuner, à croire que la Cité Universitaire est à inscrire au nombre des relais gastronomiques pour le tourisme dans la nouvelle Espagne - relais à vrai dire, un peu difficiles à atteindre. C'est là que nous visiterons, à l'ombre des volets blindés où s'écrase, de temps à autre, une bande de mitrailleuse, quelques chambres de sous-officiers et de soldats (au mur, seulement des images pieuses), et l'hôpital.

L'hôpital de la Cité Universitaire est peut-être la merveille de l'Espagne. Dans le coin le plus abrité de l'Architecture, des services chirurgicaux perfectionnés ont été organisés. Les blessés y sont transportés immédiatement et immédiatement soignés. L'ennemi est à cinquante mètres. On tire constamment, on bombarde. Ce n'est pas bien loin d'ici que nous irons tout à l'heure saluer un formidable éboulis où ont été pris trente Marocains, un jour où une mine a éclaté. Partout, d'ailleurs, des mines sont prêtes à exploser. Des tranchées sont laissées sous la surveillance d'une seule sentinelle, quasi évacuées, en attendant qu'elles sautent. C'est dans ces conditions qu'un hôpital moderne a été installé, fonctionne, et sauve chaque jour des blessés intransportables.

- En voici un, nous dit le chirurgien. Blessé il a 37°5 de température, il est sauvé. S'il avait fallu le transporter, il serait mort. Dès que nous pourrons, nous l'évacuerons de nuit, par la passerelle.

Tout à l'heure, nous allons nous égarer dans les lignes, à l'instant où se réveille le feu en fin d'après-midi, et ce sont des Marocains parlant français qui nous mèneront à un officier et nous remettront sur le bon chemin.

Pierre RAYNAUD, *la Revue grise*.

LES CAMELS (*Nouvelle*)

Il était onze heures, et dans Saragosse guerrière, les restaurants prêts à fermer, on ne va plus au café, comme jadis. Ce sont plaisirs de temps de paix. Mais l'Espagne reste l'Espagne, et lorsqu'on sort de table aussi tard, peut-on aller se coucher ? On m'avait parlé du *Royal*, le seul café-chantant officiellement ouvert dans tout le territoire nationaliste. Je demandai à Pepe de m'y emmener.

- Il faut nous dépêcher, me dit-il. On ferme à minuit.

Nous gagnons une rue étroite, une porte entrouverte, un couloir encombré de caisses. Au premier étage, on nous ouvre une loge. C'est le *Royal*. La salle est assez vaste, mal éclairée. En bas, des bancs et des tables de bois. Tout est plein, à peu près uniquement des soldats : légionnaires en chemise verte, deux ou trois *requetes* à béret rouge, un lot de phalangistes. Quelques Allemands aussi, blonds et bien reconnaissables. Ils paient à boire, silencieusement, à des femmes. Le spectacle ressemble à celui de n'importe quel café-concert de ville de garnison. Mais, au pied de la scène étroite où virevolte une créature décolorée, en large jupe noire, des castagnettes aux doigts, une douzaine de soldats en armes montent la garde. Ils sont hilares, d'ailleurs, ils sont appuyés négligemment sur leur fusil, mais ils ont un fusil.

- Il y a des bagarres ?

- Quelquefois, me dit Pepe. La semaine dernière, c'était la Légion. Vous savez ce que c'est. Un type qui en déraille un autre (Pepe connaît toutes les nuances de la langue française), un cri : *A moi la Légion !* et c'est la grande danse. Des fois, ce sont les phalangistes. Ou les étrangers.

- Les Allemands ?

- Non. Les Italiens. Ils se disputent avec les Espagnols pour des histoires de femmes. D'ailleurs, regardez aujourd'hui : pas un Italien dans la salle. On les a pratiquement interdits.

On nous a apporté des *refrescos* un peu tièdes, nous écoutons, vaguement engourdis, les chanteuses. Elles ne sont ni très belles, ni très savantes, ni très bien habillées. Mais ce sont des femmes. On comprend que dans cette ville de soldats, la rigueur du catholicisme fasciste s'atténue un peu. Et sous les lumières douteuses, cette ombre à figure un peu froissée, qui tournoie, lève ses bras longs, sa robe pailletée, elle représente beaucoup de choses. C'est la salle pourtant que je regarde surtout.

Dans la loge de droite, dont nous sommes séparés par un rebord bas, deux jeunes spectateurs en chemise verte, il me semble. Je regarde plus attentivement. L'un d'eux est une femme, fort belle, avec des cheveux courts et noirs, et, sur sa manche, deux brisques qui signifient deux blessures.

- C'est une femme légionnaire, me renseigne Pepe. Il y en a quelques-unes comme cela à la Légion. Vous n'avez pas rencontré Mathilde à la Ciudad Universitaria ? On les tolère. Elles sont fidèles à l'homme avec qui elles sont. Quand il est tué, elles en prennent un autre. Jusque-là tout le monde respecte le camarade.

Dans cette guerre, tout romantisme devient vérité banale. Sur la gauche, je me penche un peu, on a l'air d'avoir fermement fêté la dernière victoire nationaliste. Trois ou quatre braillards applaudissent à tout rompre l'Isabelita, qui doit être la vedette du *Royal*, ou l'amie chère à leur cœur. Le plus proche porte un petit ruban tricolore, qu'il me semble bien reconnaître, à son épauvette. Il entend Pepe parler français, il se retourne, me regarde.

- Français ?

- Oui.

- Moi aussi.

Il enjambe le rebord, vient s'asseoir à côté de moi, m'embrasse presque, me dit son nom. Je ne rapporterai dans cette histoire vraie, que son prénom : François. François a beaucoup bu, c'est évident et je fais apporter une bouteille. Il me tient des propos un peu incohérents, pendant que les applaudissements saluent la dernière chanson d'Isabelita. Une autre chanteuse vient d'arriver, que mon nouveau compagnon siffle avec entrain avant même qu'elle ne chante.

- Pourquoi la siffles-tu ?
- C'est une garce.

J'essaie de changer la conversation

- Il y a longtemps que tu es en Espagne ?
- L'hiver. En mission à Saragosse. Je reviens de Madrid. J'ai fait le Guadarrama. Deux blessures.

Il me montre ses brisques.

- Comme la belle légionnaire.
- Où ça ? A côté ? C'est une garce. Toutes les femmes sont des garces.

François doit être misogyne. Il continue à siffler avec entrain et se tourne de temps à autre vers les camarades de la loge qu'il vient de quitter. L'un d'eux me paraît bien jeune, avec un rond visage d'enfant, cinq brisques au bras. Il boit de la limonade, il rit très fort, il applaudit malicieusement la chanteuse que François siffle.

- Un Français aussi, me renseigne brièvement mon compagnon.
- Il n'est pas bien vieux.
- Dix-huit ans.

L'adolescent a entendu, il me tend la main. François sourit, puis se tait, devenu sombre. Un vague murmure court au ras de l'orchestre, soutenu par le chant des femmes, le choc de leurs talons pointus. A travers la fumée, je distingue les soldats en calot, les chemises bleues de la Phalange. Le spectacle tire à sa fin. Tout doit être fermé à minuit, par ordonnance du général. La grande femme vêtue de noir a laissé tomber sa robe légère, elle apparaît à demi vêtue d'une combinaison d'argent. On l'applaudit beaucoup, et les gardes se retournent vers la scène. François se tait, remue la tête, lorsque le petit Français applaudit.

- Dix-huit ans, me dit-il sans me regarder. C'est un drôle d'âge. Il ne sait rien. Il s'en souviendra longtemps, qu'il a eu dix-huit ans. On peut s'en souvenir très longtemps, on peut même faire bien des bêtises sous prétexte qu'on a dix-huit ans. Je ne sais pas si j'ai jamais eu cet âge-là. C'est un sale âge, pour plus tard, et pour les autres. Il vaut mieux oublier complètement qu'on les a eus.

Je rapporte exactement ces paroles. Je n'ai pas osé demander d'explications. François doit avoir la trentaine : qui, auprès de lui, avait dix-huit ans ? Ou s'est seulement souvenu de les avoir eus ? Un peu avant qu'il parte pour l'Espagne, je suppose...

Mais le petit Français a à moitié entendu ce qu'il disait :

- Allons ! Allons ! encore tes idées noires, idiot ?

Il lui tape sur l'épaule par-dessus la balustrade qui nous sépare. Il fouille sa poche et lui jette sur les genoux un gros sac de papier bien chiffonné.

- Tiens, imbécile, prends des bonbons.

François se met à rire, plus franchement m'a-t-il semblé, il tire un caramel du sac où ils s'agglutinent, me le tend à mon tour. Dans un grand fracas d'orchestre, la dernière chanteuse s'est tue. Les soldats commencent à sortir, et nous gagnons la porte. Je réussis à rattraper François dans la bousculade :

- J'aurais bien voulu savoir le nom du légionnaire aux caramels. Je pourrais peut-être lui faire envoyer des journaux, des livres. Il a de la famille en France ?

François s'arrête, me regarde :

- Vous vous souvenez du capitaine de gardes mobiles M..., tué il y a trois ou quatre ans à Colombes par les communistes ? Il avait un fils, seize ans à la révolution. Un beau jour, le gosse part pour le lycée, ses livres sous le bras. Seulement il avait emprunté de l'argent à sa soeur : trois jours après il était à la Légion. Il faut croire que ça l'intéressait de se battre contre ceux qui lui ont tué son père. Il a dix-huit ans, il a été blessé cinq fois, tout le monde l'aime. Il ne boit pas, il ne pense pas aux femmes. Il joue beaucoup par exemple. Nous sommes ensemble à la Ciudad Universitaria. Quand il a un peu d'argent, il descend à Tolède et il s'achète un kilo de caramels. C'est un gosse.

Au-dehors, c'est la nuit tiède et moite de l'Aragon, un peu de paix au milieu de la guerre.

Robert B... (*Alceste.*)

... Ainsi va l'Espagne, à travers mille lieues de guerre et de paix. D'autres paysages auraient pu s'offrir à nous que le temps ne nous a pas permis de parcourir. Mais l'Espagne éternelle et l'Espagne du moment, confondues, nous ont offert assez de sujets de nous étonner, d'admirer et de comprendre. Les beaux villages de Navarre sont vides d'hommes aujourd'hui : car, dès le début de la conquête, par milliers les bérets rouges ont jailli, et les pères sont partis avec leurs pères et avec leurs fils. Et dans Valladolid, la ville bleue, la patrie d'Onesimo Redondo, la cité chère à José Antonio, les jeunes gens des phalanges se sont fait tuer. Et au-dessus de toutes les vicissitudes et de toutes les querelles passagères, le dialogue du phalangiste et du *requete* s'accorde dans la grandeur de la nation, ainsi que l'a exprimé avec bonheur Jacinto Miquelarena, dans son dialogue de l'*Unification*.

*Comme on va bien à la guerre,
Comme on y va bien,
Lorsqu'on n'a ni fiancée, ni mère,
Comme on y va bien...*

chante le phalangiste de dix-huit ans qui proclame : « je suis le plus jeune camarade de José Antonio. » Et lorsqu'il demande au *requete* qui prévenir en cas de mort, le chouan de la montagne lui répond : « José-Maria Hernandorena, soixante-cinq ans, tercio de Montejurra. C'est mon père. - Et s'il n'y est pas ? - José-Maria Hernandorena, quinze ans, tercio de Montejurra. C'est mon fils. »

Le double idéal de la « sainte tradition », comme chantent les carlistes, et de « l'aube » nouvelle, du « printemps » qui vient rire sur l'Espagne, comme chante la Phalange, il est visible à chaque pas que nous faisons sur cette terre admirable de l'exaltation et de la foi. Nous le retrouvons dans les inscriptions des murailles, dans les portraits qui ornent les rues - José Antonio, Franco - dans toutes les mesures prises par le chef. Nous l'avons trouvé à l'*Auxilio Social* de Mercedes Bachiller comme parmi les officiers de la Cité Universitaire. Comme nous le retrouvons à ces messes d'hommes qui emplissent les chapelles de la cathédrale de Burgos. Comme nous le retrouvons à voir la ferveur avec laquelle ces officiers, ces soldats, ces *requetes* à béret rouge, ces phalangistes en chemise bleue vont baiser le pilier sacré de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse.

Certes, les spectacles qui emplissent les rues sont pittoresques. Mais le pittoresque n'est pas tout, et il faudrait plaindre ceux qui ne découvriraient pas dans l'Espagne nouvelle la naissance ou plutôt la renaissance d'un grand destin. C'est que la nation, oublieuse des erreurs libérales du dix-neuvième siècle, est en train de redevenir ce qu'elle a été au siècle d'or. Demain, l'Espagne des conquistadores et de Charles Quint peut étonner le monde, nation à la fois ancienne et neuve, hardie et forte. Au plus fort de la bataille, nous voyons un peuple reprendre avec un courage extraordinaire et tranquille son histoire à la Renaissance.

Dans les petites villes calmes que nous traversons, Avila, Vitoria, Burgos, dans les grandes cités comme Valladolid ou Saragosse, nous retrouvons le même génie de l'Espagne, et il me faut bien dire qu'aucun peuple ne pourra sans doute jamais me toucher aussi profondément que ce peuple. Certes, il y a encore beaucoup à faire, et peut-être aurons-nous à craindre quelque chose de lui. Mais lorsque seront revenus

Au pas allègre de la paix,

les drapeaux victorieux que célèbre la chanson de José Antonio, la tâche sera déjà commencée, qui n'est pas seulement une tâche guerrière mais une oeuvre de construction. Les hommes de notre temps auront trouvé en Espagne le lieu de toutes les audaces, de toutes les grandeurs, et de toutes les espérances.

Pierre RAYNAUD, *la Revue grise*.

Le médecin-commandant l'hôpital de la Cité Universitaire au lieutenant-colonel commandant le secteur.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le légionnaire Francesco Herbillo, grièvement blessé de plusieurs éclats de mortier il y a huit jours, peut être évacué sans danger pour sa vie. Il convient de faire cette évacuation de nuit, ainsi que nous en avons l'habitude, par la passerelle. Le blessé peut être transporté avec précaution à Avila, et de là, peut-être à Saint-Sébastien. Le blessé est de nationalité française.

Le médecin-commandant l'hôpital d'Avila au médecin-commandant l'hôpital de Saint-Sébastien,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le légionnaire Francesco Herbillo, blessé à la Cité Universitaire, a demandé à être évacué sur Saint-Sébastien, afin de pouvoir éventuellement être prêt à regagner la France, son pays d'origine. Il a adressé cette demande à ses supérieurs hiérarchiques, et un ordre m'a été envoyé, signé de la main même du généralissime. Je me vois donc obligé de l'évacuer, bien que faisant toutes réserves sur son état et sur la fatigue que lui imposera le voyage.

Le médecin-commandant l'hôpital de Saint-Sébastien à Monsieur Sénèque, à Paris.

Monsieur,

Le légionnaire Francesco Herbillo (François Courtet) me demande à vous faire savoir qu'il se trouve en traitement actuel à l'hôpital militaire de... à Saint-Sébastien et qu'il voudrait connaître l'adresse d'aujourd'hui de son épouse pour qu'elle soit prévenue si la chose est possible. Toutes possibilités seraient organisées par moi-même pour son passage à la frontière. Il conviendrait de lui dire que son mari a été un courageux légionnaire à notre Sainte Cause, et que nous le remercions d'avoir représenté auprès de la hidalguia espagnole la chevalerie française. Son état n'est pas désespéré et nous formerons sa guérison. Toutefois, il a reçu les secours de la religion.

Veillez nous prévenir si Mme Courtet-Herbillo vient auprès de son mari, ou une autre personne quelconque.

Veillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

VII - DISCOURS

Mon Polyeucte touche à son heure dernière.
CORNEILLE, *Polyeucte* (acte IV, scène v).

LES SEPT COULEURS

AINSI je m'en vais. Ainsi je suis assise dans ce compartiment, presque seule, et je ne comprends pas encore ce qui se passe en moi et ce qui s'est passé. Le train a crié tout à l'heure, il pousse maintenant son petit halètement régulier, il bout autour de moi sur ses rails comme une bouilloire. Et je suis là, mon Dieu, et je vais rejoindre mon mari qui est blessé, mort peut-être, et mes yeux sont secs et je ne pourrais certes pas pleurer, j'ai déjà tant de peine à comprendre. Depuis que le petit vieil homme a reçu cette lettre, pourtant, il me semble que tout s'est éclairé dans ma vie, ma pauvre vie incertaine et écartelée. J'ai su que je ne pouvais pas faire autre chose, que je devais partir là-bas, et je l'ai fait, au fond, avec un soulagement immense, une sorte de lâcheté. Car ce n'est pas moi qui ai pris la décision, c'est l'événement qui l'a prise pour moi. Il est si difficile de décider qu'on se laisse aller avec complaisance lorsqu'on ne peut pas faire autrement. C'est sans doute pour cela que les hommes acceptent les guerres. Tout disparaît alors de leur vie et de leur souci. Je sais bien qu'ils ont une autre vie, d'autres soucis, mais ils sont réduits à un tel esclavage, à une telle impuissance, qu'il n'est pas possible que beaucoup d'entre eux n'acceptent pas cette prise de pouvoir du sort comme une immense libération. Ils ne peuvent plus rien, c'est l'événement qui décide pour eux. C'est l'événement qui a décidé pour moi.

Et me voici maintenant dans ce train qui bout autour de moi. Me voici pour douze heures enfermée dans cette machine à emporter les hommes et les femmes à travers la nuit. J'ai douze heures pour penser à moi, et à notre vie, au passé, au mystérieux avenir qui fait trébucher ma pensée. Ce n'est pas trop. On croit que je dors sans doute, et ce jeune homme, à l'autre bout du compartiment, a abaissé le capuchon bleu de la lampe. Mais je ne dors pas et j'écoute au-dehors bouillir le train et en moi résonner les souvenirs tumultueux de ces années.

Un soir, il n'a plus été là. Je n'ai pas compris. J'avais pourtant éloigné de moi cette ombre, cet autre. Je l'avais mené à sa belle voiture rouge comme un jouet de Noël qui n'était pas pour moi, un jouet de Noël qui regarde à la vitrine embuée une petite fille pauvre. Et j'étais rentrée, je m'étais assise. Et il n'est pas revenu, il n'y avait rien, pas une lettre, pas un mot ; j'ai attendu toute la soirée, j'ai téléphoné à ses amis, à son bureau. Heureusement, Seigneur, qu'il n'y avait pas de domestique, que personne auprès de moi n'a rien su ! Comme elles sont loin, ces journées vides et moites ! Je ne saurais pas les rassembler autour de moi, dans ce wagon gris, noir et bleu. Qu'ai-je fait ? Comment le retrouver ? J'ai attendu, et voilà tout, attendu près de ma fenêtre, un ouvrage aux doigts, et autour de moi tournoyaient ma mère, et mes soeurs et tous ces fantômes sans importance. Il a bien fallu pourtant aller vivre avec eux, je n'avais plus d'argent. Mais qu'importait l'argent ? C'est à ce départ incompréhensible que je songeais et pas à autre chose, ce départ juste à l'instant où moi-même je restais, et j'avais envie de tout lâcher, de tout abandonner moi-même devant cette injustice épouvantable. Je ne sais pas comment je ne suis pas partie pour l'Allemagne. Il m'a écrit, pourtant, cet autre de ma jeunesse, il m'a envoyé son adresse d'abord, sans rien autre, son adresse là-bas dans ce Nuremberg où je n'irai jamais. Si je n'avais pas, avant toute chose, désiré comprendre, je lui serais revenue, à mon cher fantôme. Et voici qu'hier j'ai su que j'avais eu raison d'attendre - il s'est marié, là-bas, avec quelque petite Allemande que j'imagine, dont la grosse figure d'enfant et les tresses ont su le retenir. Pour lui, c'était moi l'ombre, moi l'inconsistance. Il a bien fait. J'étais toute prête, ainsi, depuis vingt-quatre fois une heure, à la visite du petit vieil homme qui m'apprendrait que mon mari, mon vrai mari, attend que moi, sa femme, je lui revienne. Mais qu'elles ont été longues, ces premières journées sans comprendre, et plus longues peut-être encore ensuite ces autres journées lorsque j'ai su par le petit vieil homme déjà qu'il était en Espagne, qu'il avait froid, qu'il courait aux hasards de la guerre, et qu'il faut désormais comme contrepoids toute la guerre pour que je n'existe plus et que je disparaisse. Qu'ai-je fait pour mériter une si glorieuse contrepartie, une si glorieuse compensation, moi minime, moi sans importance, moi pauvre et démunie de tout ?

Pourquoi est-ce ce petit homme d'horloger qui m'a appris où il était ? Je le reverrai longtemps avec ses lunettes de fer sur son nez, hésitant, et tirant sa barbiche. On lui a écrit, j'ai lu la lettre. Pourquoi son nom a-t-il surnagé dans la mémoire du pauvre blessé ? Oui, j'ai lu cette lettre de ce médecin, où je vois bien qu'il m'appelle et qu'il m'attend, et où je ne sais pas s'il croit en moi. Mais pourquoi a-t-il prévenu le petit homme ? Pourquoi ce petit homme, comme un nain enchanté, entre le fantôme de ma jeunesse et l'être pesant et réel de ma vie ? Toujours avec ses lunettes de fer, sa loupe à la main, prêt à tout examiner et à tout deviner.

Elles ont été longues, ces journées, ces mois où je l'ai attendu, où j'ai eu tout le temps de soupeser en moi mes raisons de tenir à lui. Je n'aurais pas su, il y a seulement un an, me les dénombrer aussi clairement à moi-même. J'ai eu le loisir de le faire, j'ai eu le loisir de voir clair, moi qui aimais l'ombre. J'ai cherché, dans ce Paris désert, à reconstituer une jeunesse, fausse ou vraie, je ne sais pas. Je suis revenue au bureau où je l'ai connu. C'est un bureau d'exportation, je n'ai pas osé entrer, il n'y aurait rien eu sans doute,

ni être humain ni meuble, pour me rappeler ce temps. Et puis, quelquefois, j'ai buté sur la jeunesse antérieure, sur la jeunesse des études et des promenades dans Paris, où il n'était pas. Comme il est difficile de se débarrasser d'une jeunesse ! Je me souviens comment j'ai rencontré cette naine qui était servante à la pension de Patrice. Elle y est toujours, et les nains ne vieillissent pas. Je lui ai parlé. Cette étrange créature porte toujours un ruban rouge autour des cheveux. Je lui ai demandé pourquoi, sans trop savoir la raison de ma question. Elle m'a regardée avec une bizarre dignité.

- J'ai été malade quand j'étais petite, m'a-t-elle dit, mes parents m'ont vouée au diable pour me guérir.

J'ai eu un petit frisson. Invente-t-on de pareilles choses ? Certes non. Je suis sûre qu'elle ne m'a pas menti, et je n'ai pas d'amitié pour cette créature sottie et méchante. Mais je suis restée avec elle, je lui ai même offert un café crème dans un petit bistrot de la rue Saint-Jacques. Elle avait un cabas de paille tressée, comme en ont les paysannes dans le pays de ma grand-mère. Elle aurait dû se demander pourquoi je lui parlais, mais Théodore doit trouver toute chose naturelle. Et moi, à travers ce Paris abandonné, j'ai erré tant de jours, à attendre, à rechercher ma vérité, tantôt courant après le fantôme, et tantôt après l'homme vrai, tous deux également disparus.

- Les hommes, me disait la naine Théodore, c'est tous des fous. Il ne faut pas tenir à eux. Celles qui ne tiennent pas à eux, elles les gardent.

A qui pensait-elle ? A son nain ? Au Chinois géant avec qui elle a eu une aventure ? A d'autres encore ? Je ne sais pas, et je ne sais pas pourquoi elle me déversait sa sagesse vulgaire. Mais les femmes n'imaginent pas qu'on puisse penser à autre chose qu'à un homme. Quel spectacle étrange nous devons offrir, cette naine à ruban rouge, et moi accotée à la vitre embuée, où je lisais à l'envers le nom du propriétaire. Je l'ai laissée me parler de la pension Souris, des vieilles demoiselles, de M. Sénèque. Il paraît que M. Pentecôte a retrouvé sa femme, qu'il l'a perdue encore, qu'il est revenu à la pension. Tout me paraît si étrange qu'il ne me semble pas que j'aie jamais pu côtoyer une pareille existence. Et pourtant, je suis là, comme si je voulais, avant d'abandonner complètement Patrice, me saouler de tout ce qui a été notre commune jeunesse, et le décor de sa vie. Elle rejette sur son épaule son cache-nez, et elle ricane de temps à autre en me regardant. Vouée en naissant ? Mais ils ne comprennent pas grand-chose, ceux qui s'imaginent que la vie des petites gens est simple. Toutes les fois que je les ai approchés, j'ai trouvé leur existence d'une complication effrénée et tranquille, et ils vivent dans des situations inextricables, avec un naturel parfait. Cette naine à ruban rouge est encore un des exemplaires les plus simples, et simples aussi sans doute, les vieux Sénèque et Pentecôte, avec leur femme à éclipses. Elle est partie, elle m'a mis la main sur l'épaule, non pas avec bonté, mais avec une assurance froide qui m'a fait plus de bien que la pitié.

- Vous savez, m'a-t-elle dit, il faut savoir quel homme on veut. Alors, il faut s'y tenir. Le reste, c'est de la fantaisie.

Et elle a disparu, en lissant son ruban rouge. J'en ai fini, grossière naine, avec le temps de la fantaisie.

Il faudra que je dise à François comme je me suis promenée en l'attendant. Je cherchais un métier, aussi, il le fallait bien. Si je n'avais rien su de lui, je serais peut-être partie, à l'automne, dans quelque collège, si j'avais pu. Mais je ne pouvais me décider et l'on savait bien, autour de moi, que je ne pouvais me décider, et on me laissait errer, courir, comme la feuille, à travers les rues de Paris et tous les carrefours de vents contradictoires.

Il y a encore ce jour où je me suis assise auprès du bassin du Luxembourg. Il faisait froid. Il n'y avait qu'un enfant, qui poussait un voilier d'un long bâton, J'ai longtemps regardé cet enfant. Il était brun, avec une tête ronde. Il ressemblait un peu à une photographie de François à deux ans. Pourquoi n'avons-nous pas eu d'enfant ? C'est cela qui nous manque, c'est cela qui doit nous joindre dans une vie hors du rêve. J'ai regardé cet enfant, je crois que je lui ai parlé, de loin, sans oser l'approcher. Il n'a même pas entendu. Je devais avoir l'air d'une folle, de ces vieilles que l'on rencontre et qui parlent toutes seules. J'en ai fait bien d'autres, à travers Paris, constamment fatiguée, constamment brisée, toujours assise sur quelque banc, auprès de quelque grille ; comme une femme saoule. Heureusement qu'on me laissait libre, chez moi, et seulement, de temps à autre, ma mère me regardait un peu longuement, sans rien dire. Mais tous n'étaient que des ombres, je n'y puis rien.

Et moi, suis-je une ombre ? Je me le demande, pendant que ce train qui m'emporte jette à travers les champs noirs les rectangles jaunes de ses vitres et de ses portières. Ah ! comme on change vite, et comme on a de mal à se rappeler ce qu'on a été, tout aussi bien dans les jardins de son enfance qu'à travers les murs gris des salles d'étude et des carrefours parisiens. Comme on a de mal !

J'ai couru petite fille au bord de la mer sablonneuse, j'ai eu mon grenier chaud l'été, mon église fraîche. Et j'ai connu le désordre amical, l'île familiale, la joie sans lendemain. Tout cela a été ma vie, et puis un jour, j'ai rencontré un garçon inquiet et charmant, et puis j'ai rencontré cet autre que j'ai épousé, et je suis aussi loin de la jeune fille que l'enfant au bord de la mer. Me voici ayant à nouveau changé, sans un globule dans mes artères qui soit le même que celui de mes dix-huit ans : encore quelques pensées seulement, qui me gênent, et qu'il me faut, aussi bien, faire disparaître.

Elle est si banale, mon aventure, je ne vous la raconterais pas sans vous décevoir, ô compagnons de voyage qui me regardez ouvrir les yeux, me remuer, impatiente et incapable de définir mon trouble. Ce n'est pas une bonne histoire romanesque. C'est

celle de l'ombre du premier émoi, et de la réalité de l'union, et voilà tout. J'ai cru à ce mariage de nos vingt ans, à notre syncope commune dans une petite chambre oubliée, et je me suis aperçue un jour que ce n'était rien à côté de la profonde et réelle et charnelle conjonction. Ce n'est que cela, et rien de plus. Vous n'avez pas de quoi vous émerveiller : rendez-vous dans votre coin, appelez le sommeil suant, la nuit bruyante et douce.

Oui, l'autre n'est dans ma vie qu'un fantôme, qu'un rêve de ma jeunesse abstraite. Il est devenu aussi transparent que les imaginations de jeune fille. Je ne sais même plus, au fond, s'il a plus de consistance que le parfum du matin de juin où je l'ai rencontré, que la couleur du ciel dans cet après-midi de juillet, il y a bien des années. Mais lui, il est dans ma vie comme en moi-même, et je le tiens, et je le connais. C'est lui qui s'est retenu au-dessus de moi sur ses coudes pour ne pas trop peser sur mon corps, c'est lui qui s'est appuyé doucement, irrésistiblement sur moi, et qui a de son genou écarté mes genoux, et qui m'a rendue si faible, si douce, sursautant, humide, lorsqu'il s'est avancé en moi comme une étrave de navire. Ce n'est pas l'autre, c'est lui, et je n'ai qu'à fermer les yeux pour reconnaître son odeur, pour ouvrir ma bouche avec un peu de suffocation, pour détourner la tête, ainsi qu'en ces jours, en ces nuits, où il roulait sur mon épaule sa grosse tête couverte d'un feuillage noir. Je n'empêcherai rien de tout cela. Je n'empêcherai pas qu'il se soit tenu en moi, tendu et gonflé, et que j'ai été accrochée à lui, et que j'ai serré mes doigts sur le creux de ses reins et serré l'intérieur si doux de mes jambes sur les siennes, pour le retenir en moi, le consolider en moi, pour qu'il ne s'en aille plus jamais. C'est lui, et non un autre, que j'ai senti se défaire au-dessus de moi, se laisser aller comme un personnage détruit, les nerfs coupés, la tête et les jambes et les bras jetés n'importe où, naufragé merveilleusement au-dessus de moi-même, sans force, dormant déjà, mon petit, et si enfantin, mon petit, que je le berçais dans mes bras et le calmait. Que pourrais-je rêver d'autre et de plus beau ? Et il fuyait alors de moi, il se laissait échapper de moi sans bouger, glissant de moi comme un poisson saisi qui jaillit et se retire. C'était lui et non un autre. Laisse-moi, aujourd'hui où tu es malade, aux portes mêmes de la mort, laisse-moi me souvenir de ce qui a été et que l'on ne m'enlèvera pas. Laisse-moi te réveiller, comme tu te réveillais du sommeil après l'amour, pour caresser mon épaule, pour revenir, au-dessus de moi-même, et me tirant à peine du sommeil où j'étais tombée, émouvoir mon corps avant moi, l'ébranler doucement, l'amollir, et, soudain arrêté, laisser jaillir, arc-bouté sur tes genoux et sur tes coudes, la tête rejetée à côté de la mienne, la sève de tes artères. La nuit haletante autour de moi, sous les veilleuses bleues, emporte à travers les campagnes, ces hommes et ces femmes. Que leur importe ce que je pleure, ce que je sens ? Je ne suis qu'une voyageuse tantôt immobile, et tantôt brusquement remuante, accoudée les yeux clos dans son coin, et ils ne savent pas que tu es là, auprès de moi, contre moi, et que je ne suis pas assise, mais étendue, étendue au-dessous de ton corps imaginaire et merveilleux. Je ne bouge pas, je ne remue même pas les lèvres, je suis sagement assise et somnolente, et toi qui es loin tu souffres sans doute, sur un lit de fer, et une infirmière qui ne parle pas ta langue te prend peut-être la main pour tâter ton pouls. Mais nous sommes l'un auprès de l'autre comme dans les nuits d'autrefois, et j'entends à travers le fracas des roues ton petit halètement, ton coeur qui battait à grands coups contre mes côtes, et je vois la veine qui bougeait à ta tempe, et je te vois.

Tout a conspiré pour nous joindre, tellement plus que tu ne crois. Ai-je changé ? Si j'avais le coeur et l'envie de plaider pour moi-même, je regarderais sans m'en indigner ce glissement qui m'a menée du rêve de ma jeunesse à l'homme bien exact et bien existant que je vais retrouver tout à l'heure. Je ne m'étais pas aperçue à quel point le premier n'était que la préparation, l'esquisse de l'autre. Ils se ressemblaient, ils se ressemblent, excepté que l'un est faux et que l'autre est vrai. Ce qui les différenciait, un concours patient et amical de circonstances et de démons l'a à peu près effacé. Ils étaient orphelins tous deux, sans famille, Et l'un, comme l'autre, est allé courir aventures au-delà des montagnes et des frontières, et le vrai a modelé ses opinions sur le faux, et il semble s'être attaché à reproduire dans son esprit, dans sa vie et dans ses gestes tout ce qu'a été l'autre, tout ce qu'a fait l'autre. Je reste là, moi, devant ce miracle banal, et je ne sais pas si je me donne des excuses de femme, ou si je remercie silencieusement le destin pour m'avoir permis de retrouver, enfin incarné, l'adolescent brumeux de ma jeunesse, et je ne sais pas si je suis fidèle au fantôme en aimant ce corps bien réel, ou si le fantôme n'était que l'annonce indistincte du corps. Que m'importe ! Je ne m'étonne pas, et j'accepte cette vie qui doit avoir un sens. Je ne sais plus de qui il s'agit, et je sais seulement que toute une conspiration m'a poussée vers celui qui est maintenant mon vrai compagnon, et que, sans doute, j'attendais.

Je le retrouverai. Malade, blessé, ayant plus que personne besoin d'être protégé et d'être aimé, mais vivant, je l'espère, mon Dieu, vivant.

Ces hommes d'aujourd'hui, il est plus difficile de les avoir à soi que les rois des tragédies. Ils ont toujours quelque grand destin qui s'interpose entre eux et le bonheur, on joue *Bérénice* et *Horace* et *Polyeucte* dans tous les foyers de révolutionnaires, de nationalistes et de mobilisables. Ces hommes d'aujourd'hui, on ne les garde pas, ils échappent aux doigts, ils courent les routes et les tranchées, ils conspirent à longueur de nuit, Albe les nomme, Rome les couronne, et la gloire aussi, et d'étranges baptêmes, et ils nous embrassent en pleurant au seuil des royaumes imaginaires, ils sont empereurs, Seigneur, et ils pleurent, et ils partent quand même, et les métallos de Belleville, les bourgeois, les prolétaires, ils entrecroisent leur destin sentimental et un grand destin qui les dépasse, bien orgueilleusement. Ces hommes d'aujourd'hui, ils jouent la tragédie à tous les coins de rue, avec leur carte du parti ou leur fascicule de mobilisation, ils brisent les statues, les idoles dans le temple, ils veulent pour eux les tourments relevés des rois et des reines, ils veulent le masque des anciens tragiques contre les gaz et contre le bonheur. Ces hommes d'aujourd'hui...

Je retrouverai le mien cependant, j'en suis sûre, et il faudra bien que je l'arrache aux plaisirs de la tragédie, que je l'emporte, un peu de temps au moins, vers notre sécurité commune, notre bonheur commun. C'est lui qui existe. L'autre n'existe pas. Et moi ? Comme elle s'efface, ma vie, ce que j'avais tenu pour ma vie ! Lentement dissoute, lentement dispersée en fumée, comme un peu d'encre dans la mer ! J'ai été liée à cet autre, il me semblait, de tous les liens les plus forts de la jeunesse et du sang. Et puis, tant

d'autres images, pour lui, sont venues se superposer à la mienne, l'effacer peu à peu ! Elle a reparu, cependant, un jour de Paris, presque aussi neuve, presque aussi brillante, mais nous savions déjà qu'on ne ressuscite rien et que ce n'était qu'un fantôme. Me voici diluée en l'air, pour lui inexistante, et je me sens toute mêlée au contraire à cet homme robuste et blessé que je vais rejoindre, et je n'existe plus que pour lui, et je pense que rien jamais n'a existé d'autre pour moi : mais peut-être est-ce moi qui n'existe plus.

L'autre, je l'avais rencontré en un temps indécis, facile, au temps du rêve. Nous avons gagné aujourd'hui des années plus ou moins dures, qui veulent un appui plus solide. Le premier était bien l'adolescent de ces mois brillants et disparus : me voici devant le vrai compagnon des temps difficiles. C'est cela, mon Dieu, c'est cela. Pour revivre, c'est cette solidité qu'il faut construire autour de moi, et compléter. C'est le reste, l'indécis, le rêve, qu'il faut éliminer comme un poison, et il en reste encore dans notre existence, et c'est cela qui ne doit pas durer. Nous n'avons pas mené notre vraie vie. Avec l'autre, avec l'autre, j'aurais pu longtemps encore, j'en suis sûre, jouer à l'amour, au plaisir, aux voyages, aux jeux dans Paris. Le domaine de l'autre, il était là, dans cette fugace promenade, dans la légèreté tremblante. Ce n'était pas notre domaine, ô cher mari pesant et sérieux. Nous avons trop joué, nous n'avons pas voulu assez tôt comprendre notre existence, nous entourer des liens étroits et lourds qui devaient nous rattacher au plus certain rivage. Nous voici maintenant, tout prêts à vous retrouver, à travers tant de voyages invisibles, à travers l'absence, et la douleur, et la blessure, et la mort présente. Notre vie sera auprès de nous, épaisse, matérielle, comme il faut qu'elle soit, et notre amour réel, notre amitié charnelle. N'est-ce pas que les enfants joueront autour de nous dans notre maison chaude l'hiver, fraîche l'été, et que nous dirons adieu aux écorchures brûlantes de la jeunesse, aussi lointaines que les genoux déchirés de notre enfance ? Je te retrouverai, bien réel, je te retrouverai, et nous serons appuyés l'un à l'autre, comme deux arbres.

L'autre soir, il faisait déjà sombre, je suis allée revoir le canal Saint-Martin et le pont de La Villette que tu aimais, puisque, toi aussi, tu aimais Paris. Tu pensais qu'il n'y a pas dans la ville de lieu plus beau et de plus magique. Les ponts japonais qui joignent d'une rive à l'autre les pauvres jardins de fusains et de buis, les hôtels gris, les entrepôts, sous la lune brumeuse avaient la couleur que tu aimais. J'ai erré dans les rues pavées et désertes de La Villette, derrière les hangars de bois, je suis montée sur le pont immense d'où l'on découvre Paris scintillant dans le bassin, l'eau noire, les becs de gaz qui se reflètent dans les flaques, les murs tristes. Le silence était si grand que j'entendais battre sa grosse horloge, et je me penchais sur le pont. Non, rassure-toi, je n'avais pas envie d'en finir, je n'y ai même jamais songé, il m'aurait fallu pour cela désespérer de toi, Je pensais seulement que si j'avais voulu, bien du temps se serait écoulé avant qu'on me retrouve, dans cette nuit fraîche, et muette et déserte. Mais ton ombre m'a prise par les épaules, et miséricordieusement m'a entraînée.

Ce n'est pas toi pourtant que j'ai rencontré au bas du pont de La Villette, auprès de la grille. Laisse-moi me rappeler ce soir, ce soir que je ne te raconterai peut-être jamais, et qui pourtant reste une des raisons que j'ai d'aller vers toi. Je ne sais plus l'heure qu'il était, à la grosse horloge au-dessus de l'eau. J'avais prévu que je ne rentrerais pas dîner à la maison, et je n'avais pas faim, et je ne savais pas l'heure. Un garçon était debout, accoté au mur, sa casquette un peu de travers, et regardait cette étrange promeneuse qui descendait, d'un pas un peu cahoté, les étroites marches. Il m'a dit bonsoir, j'ai répondu bonsoir, je pensais à autre chose, et il est naturel qu'il ait pris cette réponse pour un acquiescement. Il s'est mis à marcher auprès de moi, et nous suivions, de nos pas sonores, le quai entre les entrepôts et les murs.

- Vous voulez bien que je vous accompagne ?

Je n'ai pas répondu d'abord, puis j'ai essayé de parler. Non, je préfère que vous me laissiez.

Il y a une phrase qui m'est venue à l'esprit, une phrase ridicule, que j'ai arrêtée : « je ne suis pas la femme que vous croyez. » Mais comme je n'ajoutais rien, le garçon a continué à marcher auprès de moi. Quel âge pouvait-il avoir ? Dix-huit ans ? Vingt ans ? Je ne sais pas. Il avait une figure un peu hâlée, ou plutôt une figure qui semblait avoir été hâlée, dévernée ce soir-là comme après un retour de vacances. Pas très grand, maigre, une sorte de chat de gouttière comme on en rencontre tant dans Paris, avec un museau un peu vieilli. Je ne me souviens plus du tout ce qu'il a commencé à me dire :

- Vous avez faim ? Vous n'avez pas soif ? Vous n'avez pas froid ? Vous ne voulez pas qu'on entre dans un bistrot ?

Il avait une voix traînante, mais douce. Et aussi une assurance tranquille, qui m'a frappée. Ce n'était pas l'assurance du briseur de coeurs, quelque chose de plus bizarre, de plus certain encore. Je l'aurais laissé là, il ne s'en serait pas froissé, j'en suis sûre. Il m'accompagnait, et entre ces hauts murs, je ne savais comment lui échapper, En avais-je d'ailleurs envie ? J'ai fini par répondre, moi aussi, et quand nous sommes arrivés au carrefour, j'ai hésité un instant, mais il m'a regardée, et je l'ai suivi docilement le long du canal Saint-Martin.

- Qu'est-ce que vous faisiez là sur le pont de La Villette ? Ce n'est pas votre quartier, n'est-ce pas ?

- Je me promenais.

- Vous avez l'air triste ? Il vous a quittée ?

Toujours la même chose, toujours l'amour, l'abandon ? Il n'y a donc pas d'autre raison de se quitter, d'être triste ? J'ai voulu lui répondre un mensonge, je n'ai pas su. A peine si par un souci risible de respectabilité, j'ai dit :

- Mon mari m'a quittée.

Il n'a pas fait attention, je crois. Tant de femmes disent : « Mon mari ! » Il s'est seulement rapproché de moi, de son long pas de chat, sans me toucher. Nous marchions le long du canal, de l'eau plate qui affleure les bords. Il faisait beau, il me semblait qu'il faisait moins froid. Des nuages couraient dans le ciel. Il ne passait presque jamais de voitures. Et il continuait de m'interroger, doucement, presque fraternellement, sans indiscretion, me paraissait-il.

- Vous savez où il est allé ?

- On m'a dit qu'il était en Espagne.

Il eut l'air étonné, il sourit, il me montra sa main, une grosse patte où il manquait deux doigts.

- Ah ! oui ? Moi aussi, j'ai été en Espagne. Vous voyez ? Un accident idiot, même pas une vraie blessure, mais on a dû me couper deux doigts. Heureusement que c'est à la main gauche. Ils m'ont renvoyé.

Puis il s'est arrêté brusquement, il m'a regardée de la tête aux pieds, et il a eu l'air un peu gêné :

- Mais, dites donc, de quel côté il est allé, votre mari ? chez les républicains ? ou chez les rebelles ?

- Je ne sais pas. Chez Franco, je pense.

Il n'a rien dit, un instant, et puis il a repris :

- J'ai vu un prisonnier français, une fois, qui venait des rebelles. C'est drôle. On a parlé. Je crois qu'on l'a fusillé le lendemain. Il avait été métallo à Pantin. Je ne l'ai pas revu. C'était près de Madrid. On a eu du mal. Enfin, chacun ses idées. Et vous, vous êtes fasciste ?

- Je ne suis rien.

- Les femmes, il vaut mieux que ça ne fasse pas de politique.

Et qu'est-ce que vous faites, maintenant ?

Rien. Les camarades m'aident. Je devais faire mon service en avril, mais avec deux doigts en moins je vais y couper, pour sûr. Je me débrouillerai. J'ai une chambre, à Bagnolet. Je ne la paie pas, c'est déjà ça.

Il a dit ensuite une phrase que je n'ai pas entendue. Je la lui ai fait répéter :

- Vous ne voulez pas venir la voir, ma chambre ?

- Non. Je veux bien me promener avec vous.

Il a haussé les épaules.

- C'est loin, mais je paierai un taxi.

- Ce n'est pas parce que c'est loin.

- Alors, venez boire un café. J'en ai assez de marcher.

Nous sommes entrés, quai de Jemmapes, dans un petit bistrot tiède et vide. Il a pris un café, comme moi. Il m'a parlé de l'Espagne, de la guerre.

- J'avais un frère, plus âgé que moi, il est parti au début, il a été tué à Irun. Alors, je suis allé prendre sa place. Il fallait bien, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas répondu. Je l'ai regardé seulement. Et j'espère qu'il a compris que je ne pouvais pas le blâmer. Je revois ce café où il n'y avait personne, les lumières à travers la Vitte, le patron qui lavait un verre au comptoir, et qui, peut-être, nous écoutait.

- Alors, votre mari est allé là-bas ? Il vous a quittée pour aller là-bas ? C'est dur, vous savez, et j'imagine que de leur côté, ce doit être dur aussi. Vous avez des nouvelles ?

- Je n'en ai pas.

Il s'est tu, il a tambouriné un très long moment sur la table de marbre. Je le regardais. De près, je voyais mieux comme il était jeune, et comme il avait l'air vieux, usé par le combat, par la vie, avec des cils blonds qui semblaient un peu brûlés, et un cou maigre qui sortait de son chandail roulé. Il s'était remis à parler, en regardant au-delà de moi :

- Tiens, j'aurais bien aimé vous revoir, vous savez. Oh je sais bien que vous n'êtes pas une femme dans mon genre. Mais ça ne fait rien. Ce n'est pas parce que votre mari est fasciste. Non, c'est autre chose. Mais c'est drôle de penser que nous étions peut-être dans le même vilain coin, lui et moi, il y a trois mois. Vous êtes là, vous m'écoutez, c'est drôle aussi. C'est vrai que vous ne voulez pas venir dans ma chambre, tout à l'heure ?

Il m'a regardée, j'ai rougi un peu. Mais j'ai répondu tout de suite, le plus gentiment possible

- Non.

- Tant pis.

Il n'avait même pas l'air d'y tenir, et pour plaisanter, je le lui dis :

- Je devrais être vexée.

- Pas la peine, vous savez.

Il était retombé dans son mutisme. Tout à coup, il m'a regardée rapidement, et il s'est remis à parler :

- Vous ne savez pas ce que vous devez faire ? Vous ne m'avez pas dit pourquoi votre mari vous a quittée, je ne vous le demande pas, c'est votre affaire. Mais il faut essayer de le retrouver. Il suffit de vous voir pour savoir que vous le regrettez. Et lui, un homme qui va au front, ce n'est pas qu'il veut du mal à sa femme. Alors, il faut le retrouver. Chez nous, on retrouvait facilement les gens, c'était bien organisé, vous savez. On écrivait à la Propagande. Il doit bien y avoir quelque chose de ce genre chez les fascistes, n'est-ce pas ? Essayez, en tout cas. C'est ça qui vous manque.

Je n'ai rien répondu. Il s'est levé, il a payé, il m'a accompagnée au métro. C'est le lendemain que j'ai su où tu étais, avant d'avoir commencé la moindre démarche. Mais ce que je ne puis te dire encore, François, ce que je ne te dirai jamais sans doute, c'est qu'avant de quitter ce pâle gamin, je l'ai embrassé sur la joue, fraternellement, et aussi qu'il m'a donné son nom, un nom qui revenait d'au-delà des âges, un nom qui me liait désormais à toi comme il m'avait d'abord liée à l'autre. Puisque ce nom était celui de l'enfant de Saint-Germain-de-Charonne, puisque ce nom était celui de l'enfant Patrice.

Ainsi se ferme le cercle de l'adolescence. Ainsi s'achève le chemin qui me poussait, au fond, et sans le savoir, vers toi seul. Ainsi doivent se tenir les promesses du destin qui m'emporte à travers l'ombre vers ce blessé qui ressuscitera. La première fois Patrice et Catherine (je n'ai rien dit, je n'ai pas demandé où était Catherine) ne m'avaient apporté que le rêve, l'abstraction. Leur présent est plus précieux maintenant, puisque c'est ce grand personnage encombrant vers qui je vais, et la maison de l'avenir, et la vie, et la vieillesse, et la peine mêlée au plaisir, et les enfants. J'entends souvent une cloche lointaine qui ne me fait même pas ouvrir les yeux. Le pont de La Villette et la nuit sur Paris sont les dernières images que je veuille retenir avant de te retrouver, puisque ce sont elles qui m'ont clairement montré ce que je devais faire, et puisque le seul hasard gouverne les vies et apporte les heures les plus belles, celles sur lesquelles on ne peut rien. J'attends avec confiance l'heure qui nous réunira. Il fait chaud. La chaude nuit du train, bleue et moite, m'enveloppe. Je ferme mes yeux sous les lumières, je ferme mes yeux mais ne dors pas, et je sens contre mes jambes le drap rugueux qui me gratte. Une grosse dame, dans son coin, dort en remuant, ouvre la bouche, happe l'air, la referme, l'ouvre enfin, d'un grand coup décidé et laisse rouler sa grasse figure sur ses épaules. Comme il fait chaud ! Comme on pense que toute la vie on va rouler ainsi, à travers les lumières tournantes, sur ces rails lisses et invisibles, un peu de sueur aux épaules, dans l'odeur de la poussière, du drap tiède et du charbon, engourdi sans dormir, sans effort pour lever les paupières, et livré sans défense à toutes les images de la vie.

Il me semble qu'une lueur un peu grise commence à courir au ras du sol, vers l'est.

Paris, Sens, mai 1938 - avril 1939.